



Gérard Alle

Il faut buter les patates

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD ALLE
IL FAUT BUTER
LES PATATES

 **ULTIMES POLAR BALEINE**

GERARD ALLE

IL FAUT BUTER LES PATATES

(polar fermier)

ISBN : 2-84219-300-8

© ÉDITIONS BALEINE LE SEUIL 2001

Le fait est que les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne.

Quelle perle et quels pourceaux !

Victor Hugo, *Carnet de voyage* (1836)

Il faisait un temps noir. Il faisait un pays noir. Il aurait pu être roux ou bien vert, gris, vert-de-gris, gris-bleu, mais là, il était noir. D'un noir pas franc, d'un noir qui ne se dit pas, d'un noir d'ardoise. Autrefois, on avait ouvert les entrailles de la terre, pour en extraire de quoi couvrir les toits. Drôle d'idée. Ça n'avait pas duré. Dans ce pays, rien ne dure que la dure réalité noire. Depuis, les puits restaient comme au temps jadis, comme autant de blessures rongées de pourriture noire. Mauvaise mine. Nul n'avait songé à jeter un linceul sur leurs béances obscènes et les maisons des anciens carriers s'abîmaient en fin de carrière dans le deuil, bouche bée, toutes fenêtres ouvertes sur l'industrie abandonnée. Saisies comme les ouvriers le jour de la fermeture, elles semblaient murmurer «Ça alors !» Mais la gangrène prenait les maisons au pied des murs. Le vent leur arrachait peu à peu la tête. Elles agonisaient ainsi, d'hiver en hiver, de tempête en tempête, de gel en gel. Ignorantes et têtues.

Mais, pour que coule un sang vraiment noir, pour que le gris bleuté de l'ardoise paraisse d'un noir d'encre, encore fallait-il qu'il poisse. Et il poissait. Il poissait depuis une éternité, et nul ne se serait hasardé à prévoir la fin de la poisse.

Dans ce pays de toute façon, question impudeur, l'optimiste se posait là. Incongru. Une paire de couilles posée sur un bénitier. Alors, chaque tombée de nuit devenait tombe de nuit, un pas de plus vers la tombe, une fatale dernière couche de noir, aboyée de loin en loin par quelques méchants chiens en guise de glas. On craignait de se réveiller au matin gris, sombre antichambre d'une nouvelle nuit. Alors, pensez bien, personne ne se risquait à errer au milieu du noir de la nuit, couleur de lisier de porcs, odeur de jus de mort. Sauf pour pisser comme pissait le ciel.

Justement, cette nuit-là, à la ferme de Toul Du, au-dessus des ardoisières, Yves avait eu envie. Et il fallait avoir envie. Les gouttes de pluie rebondissaient sur son béret, grasses comme des limaces. Vache qui pisse ! Le jet de l'homme moussait dans la flaque. Ses yeux s'habituait à l'obscurité. Tout n'était que flaque.

Yves était de ces hommes, petits de taille, secs et fiers, que les éléments n'affectaient pas. Un homme comme on n'en fait plus front volontaire, sourcils proéminents, yeux bleus malins, cheveux solidement implantés ne craignant pas le vent, peau tannée se moquant de la pluie, esprit vif sachant capturer la belle histoire, le bon mot, le gazouillis de l'oiseau, le moindre petit bonheur de passage, dans ce pays où tout un chacun ne voulait plus percevoir que tristesse et désespoir.

Tandis qu'il pissait comme cela, au vent et sous l'averse, lui vint l'idée qu'il avait bien de la chance de ne pas être jeune, de ne pas être de ces grands piquets fragiles. De ces pâles échelas qui offraient trop de prise au vent pour résister à la première tempête... Et puis, les jeunes avaient l'âme rendue toute mollassse, par manque de sang dans les veines... Et puis, ça ne pouvait pas être bon de se laver tout le temps... Et puis, c'était que chômage et compagnie pas de quoi faire des durs au mal, non plus. Bon sang ! Il se sentait alerte, le père Yves, malgré ses soixante-cinq hivers. Depuis qu'on l'avait mis en retraite, il n'avait plus que deux vaches. Deux vaches pour ne pas perdre la main. Pourtant. . il aurait eu la force de tenir une belle ferme. Et même deux !

Au reboutonnage du troisième bouton de braguette, Yves s'arrêta net. Son oreille droite, la bonne, percevait un gémissement. En face de la maison, au milieu du champ, une forme plus noire que le noir de la nuit émergeait. Yves comprit que c'était le tracteur de Michel et se précipita, à la manière d'un vieux qui se hâte. En mâchouillant un paquet de jurons entre ses dents. Il alla décrocher la torche électrique au clou de la cloison, et se reprocha de ne pas avoir changé la pile. Par souci d'économie. Sous le déluge, la lueur incertaine lui permit quand même de distinguer, auprès du tracteur, un corps en chien de fusil, à demi englouti par la terre noire, fraîchement hersée.

— Michel !

Michel pleurait. Pas comme un gosse. Il hoquetait. Une vilaine blessure lui barrait le front.

L'ancien aida le jeune à se relever. Michel n'était pas bien épais, mais il faisait bien ses un mètre quatre-vingts. Yves te le souleva, mon vieux ! Il le hissa sur son dos. Les pieds du Michel traînaient par terre. Yves se trouva conforté dans sa théorie. Il bougonna :

- Diable ! Pourquoi les jeunes sont-ils grands comme des jours sans pain ?...

Il mit la lampe de poche dans sa poche... La pile avait rendu l'âme. Heureusement, le vent poussait les nuages à toute berzingue, découvrant de temps à autre un quartier de lune.

Sous cet éclairage, la vieille maison apparaissait plus bancal que jamais, à l'image de leur équipage. Toit de bric et de broc. Tôles rouillées. Fibrociment moussu. Ardoises mal accrochées. Les schistes de la façade glissaient en plusieurs endroits. Des bubons de ciment en retardaient l'effondrement annoncé.

À l'intérieur de cette maison miraculée régnait un sympathique bordel. Mélange de vieux outils, de paniers, de sacs de jute. Ça sentait l'épluchure de pommes de terre. Dans la cheminée, été comme hiver, Yves entretenait un petit feu de bois. Sur la cloison, à droite de la

porte d'entrée, jamais fermée, quantité de vieilles photos de famille décoloraient sous l'effet de la lune et des rares rayons de soleil.

Michel reprit connaissance. Yves se rendait bien compte. Ce n'était pas un accident... Mais il ne disait rien. Il mit un peu d'eau à chauffer. Son cerveau entra en ébullition... Où diable avait-il pu ranger sa pharmacie ?... Il trouva enfin, au fond d'une vieille boîte de galettes, une bande Velpo, qu'il entreprit d'enrouler autour du front du blessé.

Michel fut le premier à briser le silence

- Laisse, Yves, je vais le faire moi-même.

Yves ne pouvait rester inactif Il remplit un demi- verre de gnôle, et versa l'eau bouillante dessus. Michel trempa ses lèvres dans le liquide brûlant, en grimaçant. Le moment était venu d'essayer d'en savoir plus.

- C'étaient encore les gars de la Coopé ?

- Non. C'est pas leur genre de se salir.

— Qui alors ?

- Les deux types de la Coopé, quand ils étaient venus me voir, ils étaient habillés comme des docteurs. Ils m'avaient demandé si j'étais locataire ou propriétaire ou quoi. Quand je répondais, ils rigolaient. On aurait dit qu'ils attendaient que je leur foute mon poing sur la gueule. Mais ceux-là, figure-toi, j'ai même pas entendu le son de leur voix. Je les ai vus se garer tout au bout du champ, trop loin pour savoir qui c'était. Il faisait presque nuit. Je voulais finir le boulot. Ça se comprend... Alors, j'ai continué à herser. À un moment, j'ai entendu qu'on m'appelait. J'ai arrêté le moteur. Je suis descendu. Y'en avait un qui était planqué derrière le tracteur. Il m'a fait un croche- patte... Un grand coup dans le genou, plutôt. Je suis tombé en avant et je me suis ramassé une barre de fer dans le front. Alors, je suis reparti en arrière et là, un autre type m'a foutu un coup de pied dans les tibias... Si, il m'a parlé. Y'en a un qui m'a soulevé par les oreilles et qui m'a parlé. Il déguisait sa voix, entre ses dents, comme ça : «T'arrêtes tes conneries tout de suite et on n'en parle plus. Sinon, c'est tes vieux qui trinquent. T'as compris ?»

— C'était qui, alors ?

- La Fédé.

- Le syndicat ? T'es pas bien !

- Ben quoi ? La Jac, le temps où les paysans, ils croyaient au bon Dieu, c'est la préhistoire, ça, mon pauv'vieux.

- Quand même, ils feraient pas.

- C'est pas la première fois. C'est leur méthode. Si tu lâches pas le morceau, ils cognent.

— La Fédé ?

- La Fédé.

- Tu veux qu'on appelle tes parents ?
- Surtout pas, Yves, surtout pas. Remets plutôt un coup de gnôle.

— Ils vont s'inquiéter.

- Non. Ils dorment. Ils ont pris leurs tranquillisants. Ça dure depuis la lettre de la Coopé. Là, ils avaient pris une sacrée claque... Et moi aussi. Enfin, moi, je savais depuis un moment, mais j'y croyais pas. Faut avoir le papier sous le nez, tu sais... Depuis, ils peuvent pas dormir sans leurs saloperies de médicaments.

- Bon, je vais ranger le tracteur.

- T'y arriveras pas. Tu peux pas plier la jambe. Moi, je peux faire.

Yves sortit sous la pluie, qui avait redoublé, et rentra le tracteur sous le hangar.

Il revint chez lui, un demi-fagot sous le bras, bien décidé à faire une bonne flambée pour évacuer l'humidité tenace... Michel n'était plus là. Il l'appela en vain. Ça le chagrinait que Michel soit parti, non seulement parce qu'il ne lui paraissait pas très valide, mais aussi à cause de cette vilaine nuit, qui lui donnait des frissons dans le dos. Quelque chose lui semblait pire que la solitude. Une présence malfaisante que rien ne pouvait chasser. Les murs l'oppressaient, le toit était trop bas, le ciel collé dessus et le jus noir de la terre noire lui suçait le sang. Il se coucha, mais ne trouva pas tout de suite le sommeil. Il se rappelait le temps de la Jac, de la Jeunesse agricole chrétienne, ce temps où un dieu bienfaisant veillait sur les paysans, leur offrant les clés d'un nouveau paradis... le progrès. Ils allaient, entre camarades, visiter des fermes modèles. Ils expérimentaient, travaillaient comme des fous pour sortir de la misère, vaincre la malédiction qui avait fait d'eux les crève-la-faim, les ploucs indécorables, incultes, stupides, dont se gaussaient la France et ses Victor Hugo. Les parents avaient trimé pour s'extirper de la boue. La boue, toujours la boue ! Mais Yves se rappelait aussi les battages, les foins, les fêtes, les bêtes, le travail. Quelque chose qui ressemblait à de la prospérité. Le syndicat et la coopérative. L'espérance. On n'aurait pas fait de mal à son prochain. Lui comme les autres. Même si sa condition de célibataire ne l'avait pas poussé à accéder au confort moderne, il en avait fait du chemin. Il lui sembla qu'en ce temps-là le soleil brillait encore. L'illusion de sa douce chaleur l'entraîna vers un sommeil peuplé de méchants cauchemars.

Michel claudiquait. Au lieu de rentrer chez lui, il prit la route du bourg, qui était à deux kilomètres de Toul Du. Il passa devant les sinistres ardoisières, puis les premières maisons. Volets clos, pancartes «A vendre »... Il lui fallait lutter contre ce vent de face, cruel, acide à te bouffer les bronches. Enfin, la Grand-Rue. Jamais il n'avait arpenté la Grand-Rue avec cette sensation torve du vagabond, du déserteur qui n'aurait pas dû marcher là, dans cet état, par ce temps de mort, à cette heure tardive. Les gouttières débordaient, les rafales giflaient les façades moches, enduites au ciment gris. Elle était longue, cette putain de rue, longue du vacarme des glouglous, longue du silence des vivants... Les vivants ! Michel haussa les épaules. L'église gisait sur sa place nue, prisonnière de la marée de bitume qui l'englulait de toutes parts. L'eau empoisonnée dévalait de la place de l'Église, se mélangeait au flot boueux des buses pour aller s'écraser au bout de la Grand-Rue, contre la mairie.

En face du rond-point couillon, fleuri comme une tombe de riche, Michel prit la route du cimetière, plissant les yeux sous le grain. L'enseigne Kronenbourg était allumée. Il sentit ses forces revenir et serra les dents... Si le café était ouvert, Joël, en fidèle pilier, serait là, à coup sûr...

Mais Joël n'était pas là. Un jeune homme était planté au coin du bar. À une table, la patronne servait un petit rouge à un ancien. Personne ne s'était retourné pour dire bonjour. Rien de chaleureux. Au sol, la sciure mélangée à la boue des bottes de l'apéro. Ce lieu était, au mieux, un caveau peuplé d'ectoplasmes dépressifs. Il fallait s'accrocher pour ne pas s'enfuir. Michel s'accrocha au comptoir. A un bout. Et ne détacha plus les yeux de la nuque du jeune, à l'autre bout. La patronne avait l'air accablée. Elle passa derrière le bar et ne releva la tête que pour prendre la commande de Michel. Quand elle découvrit l'état du bonhomme, sa main lui vint à la bouche.

- Putain ! Mich !

Le jeune se retourna. Tous deux regardèrent Michel sans rien dire. Incrédules La bande Velpo avait glissé sur son front, laissant apparaître une partie de la blessure. Le fond des orbites était noir. Le tout était trempé comme une serpillière.

- Ben quoi ? Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

- Qui t'a fait ça, bon sang ? chuchota Suzanne, tout en lui servant un demi.

Michel répondit très fort, pour que tout le monde l'entende :

- C'est rien. C'est à cause de la sécheresse. J'ai ramassé un bon coup de soleil, là, en plein milieu.

Le vieux se retourna. Le jeune sourit. Michel avala son demi. D'un trait, sans déglutir.

- Ça te fait rigoler, toi ! Je savais pas que t'avais le sens de l'humour, tu vois. Comme quoi, les gens, hein, faut bien se garder de les juger, pas vrai ? Ils sont surprenants, les gens. Ouais. Ils sont surprenants... Tu remets ça, s'il te plaît. Pour lui aussi. Si, si. T'es pas aux pièces ?

Michel se leva, son demi à la main, et boita jusqu'à l'autre bout du bar. Le garçon avait une vingtaine d'années. Visage enfantin. Survêtement trop large.

- T'es en vacances, encore. Mais ça va pas durer éternellement, les vacances. Alors, faut en profiter. Remets-lui un coup, Suzanne.

- Suis pas en vacances. Je bosse.

Que je suis bête. C'est vrai que tu bosses. C'est bien, ça... Peinard, le boulot, hein ? Tu peux bien rester boire un coup avec un vieux pote. Non ?

Dans le fond, toi et moi, on se connaît pas. C'est l'occase. Tu prends à quelle heure ?

Le jeune répondit sans se retourner :

- Neuf heures.

- Tu vois bien. Le boulot à la Coopé, c'est la grasse matinée. Quand tu seras paysan, ça sera pas pareil. Faudra se lever tôt... Tu commences quand, la ferme ?

- Lâche-moi !

- Tu commences quand, la ferme ?

Michel lui crocha dans le col et entreprit de le retourner.

- Regarde-moi. Tu commences quand, la ferme ?

- Mich ! cria la patronne.

Michel relâcha le col du jeune, qui en profita pour s'écarter.

Allez, dégage ! Tu feras ton compte rendu à la Coopé, demain... Ou alors, vas-y tout de suite, tiens. À tes patrons, tu peux leur dire que le Michel, il est pas près de lâcher le morceau et qu'il faudra l'achever s'ils veulent s'en débarrasser. Qu'est-ce que t'attends ? Vas-y. Va leur lécher le cul. Va bouffer le lisier de leur merde, à ces salauds de cochonniers !

La patronne joua de son autorité.

- Mich, ça suffit !

Michel se retourna vers Suzanne et le jeune en profita pour lancer un timide «pauv'con », avant de se diriger vers la sortie.

- Pauv'con... T'as raison, branleur ! Pauvre, et con par-dessus le marché. Pas de pot. Mais teigneux. Tête de mule... La prochaine fois, je le bute, cet enculé !

- Pourquoi tu t'acharnes sur ce gosse ? C'est qu'un pion. Tu sais bien.

— J'en peux plus, Suzanne.

Elle lui fit un signe de la tête. Ils ne pouvaient pas causer. Le vieux était là. Un type de l'autre bord.

- T'as pas vu Joël, ce soir ? demanda Michel.

- Non. Ben, la dernière fois, tiens, c'était avec toi, y a deux jours.

- Merde !

- Si je le vois, je lui dis quelque chose ?

- Non. Non, c'est pas la peine.

Michel avala trois demis de plus, pour la route. Il reprit le chemin de croix du retour, sous la pluie battante. Avec le vent dans le dos et une demi-meulochée en travers de la gueule, il aurait dû moins souffrir de sa jambe. Mais il y avait la frustration de ne pas avoir trouvé quelqu'un à qui parler. L'absence d'un confident cognait dans son crâne, jetait du gros sel sur ses plaies... N'avançant qu'à grand-peine, il devait s'arrêter de plus en plus souvent... Il finit par réaliser qu'il n'aurait jamais la force de rejoindre la maison familiale. Trouvant asile sous un hangar, un peu à l'écart de la Grand-Rue, Michel parvint à se glisser dans le foin, entre deux énormes roundballers.

Tremblant et claquant des dents dans ses habits mouillés, Michel eut bien du mal à trouver le sommeil. Il se dit que si tout s'arrêtait là... Après tout. La vie. La galère. Sombrier Son cadavre serait retrouvé le lendemain... Non, quelques jours plus tard, à demi dévoré par un chien errant. Michel fit le tour de la question. Le tour des regrets... Jusqu'à ce que l'odeur du fourrage envahisse ses narines, chassant d'un coup les idées noires. Son corps cessa de trembler. Surgirent deux ou trois images de l'enfance, du temps où l'on faisait encore les bottes de foin, les travaux en commun. La sieste sur le tas, avec une petite Parisienne en vacances. Juin... Un rayon de soleil qui vous éblouit... La chaleur... Un mégot qu'on jette dans le foin et les flammes qui dévorent tout. La chaleur du feu.

Michel se sentit bien dans l'incendie qui le consumait. Il s'éleva avec la fumée, vers un ciel enfin dégagé. Des petits diables bondissants soufflaient dans des bombardes. Il ne résista pas et partit avec eux refaire l'histoire, son histoire, qu'était trop moche pour être vraie...

Je m'appelle Michel Le Provost. J'ai trente-deux ans. Je suis incarcéré depuis un mois dans cette taule de merde. Au bord de la mer. Elle tourne le dos à la mer. Parfois, on entend la mer. Jamais on ne la voit. L'entendre, ça fait rêver. La voir donnerait envie de s'évader. Il n'en est pas question. C'est une prison modèle. Qu'est-ce que je fous derrière les barreaux ? J'écris. J'écris mon histoire. Je l'invente. Je marque bien les différences. Les bons et les méchants. La pluie. Le noir qui gagne sur la lumière. Normal. Je suis au fond du trou. L'éclaircie ne peut être que passagère, fantasmagique. Je regarde ce Michel. Celui d'avant. Celui qui cherche son chemin entre les phrases, entre les mots. Ce n'est pas tout à fait moi. Il est plus grand que moi, plus maigre, plus taciturne. Il est moins bien que moi.

Dans ma cellule, la notion du temps s'effrite. La mémoire tend à s'écrabouiller. Michel, l'autre, ne peut venir que d'un temps déraisonnable. Je veux lui créer un monde pire que le mien, un monde où la terre file entre les doigts.

Qu'est-ce que je fous derrière les barreaux ? Je peins. Je peins mon histoire. Je la barbouille. Je la griffe. Au bas des champs du cauchemar, qui ne gardent que le souvenir du bocage, je fais couler un sang noir qui part au ruisseau, puis du ruisseau vers la mer, charriant son content de nausée. Du haut vers le bas, l'eau descend l'avenue des Fientes-et-Lisiers. De son côté, qu'il suive la voie express ou les chemins de traverse, l'homme pressé, l'homme compresse, passe invariablement par mon grand tamis. Du haut des terres jusqu'au bord de la mer, l'homme tamisé de nostalgie achève de se dissoudre dans l'alcool. Sur la grève, l'algue verte prolifère. Et l'odeur pestilentielle de l'algue verte en putréfaction chasse le touriste loin des embruns. Les hôtels ferment. Merci, les embruns du Crédit agricole !

Dans ce temps hors du temps, l'amnésie menace. N'est-ce pas ce qui m'attend ? Je suis lessivé. Il le sera encore plus, l'autre, pris dans ma toile, englué dans le tableau que je dresse ! La première lessive des mémoires a été effectuée par les rois, la seconde par la république une et indivisible, la troisième par le marché tout-puissant et mondialisé. De rage, je brûle tous les drapeaux. Je broie du noir sous mon pinceau.

Que reste-t-il du pays de Michel ? Certains se retournent sur ses chemins, cherchant des réponses dans les yeux des anciens. Pas le temps... Alors, les hommes continuent à descendre des hauteurs vers les bourgs, des bourgs vers les villes, des villes vers les cités, laissant là-haut leurs derniers oripeaux. Les femmes, elles, sont déjà parties depuis longtemps. Sans se retourner. Restent ces personnages égarés,

qui s'agitent... Comme si les gargouilles aux façades des chapelles pouvaient parler... Si les têtes de mort dans les ossuaires pouvaient reprendre vie... Si les hommes amers pouvaient chanter.

Terrorisé, le jeune homme en survêtement restait planté devant la porte du bureau de Raymond Cloarec, hésitant à frapper. Il y avait de quoi. Raymond Cloarec était un petit bonhomme poilu. Grosses pognes. Œil méchant. Il régnait sans partage sur «sa» commune depuis cinq mandats, possédait la plus grosse ferme, le plus gros élevage de porcs du canton et présidait en même temps la Coopé, le plus gros employeur du secteur.

Fondée dans les années 60 par des paysans décidés – mais décidés à quoi ? - la coopérative agricole avait peu à peu glissé dans l'escarcelle des plus malins, des plus gros. Raymond Cloarec était de ceux-là. Un gros. Pas question de bricoler. Devant lui, les administrateurs s'écrasaient comme des loches sous l'orage. Sous sa coupe, la Coopé avait contribué au développement de l'élevage intensif des poulets et des cochons. La Coopé fournissait tout : l'aliment, les médicaments, les conseillers, les employés, un abattoir flambant neuf et éventuellement quelques coups de pied au cul. Pour couronner le tout, Raymond Cloarec était une gargouille qui ne savait pas parler. Il vociférait.

Le jeune frappa timidement et, n'entendant pas de réponse, tourna doucement la poignée, passa la tête par la porte entrebâillée, entra, et resta planté au milieu de la pièce. Le directeur était au téléphone et daigna à peine le regarder.

— Non, t'as raison. La Roumanie, moi aussi, j'ai laissé tomber, tu sais. Pour la Biélorussie, c'est tout bon... Comment ? Non. T'en trouveras partout, des types qu'acceptent pas les lois du marché, mais là- bas, ils sont motivés, tu peux me croire, et puis l'administration, ils nous emmerdent pas, au moins. Ah non, je serai en Guadeloupe, à ce moment-là... Ouais, c'est le truc annuel du Crédit. Comment ?... T'es gonflé. Tu voudrais pas qu'on aille en voyage d'étude à Tourcoing, non plus. Bon, je te laisse... Ouais, on fait comme on a dit. De toute façon, étant donné le coût de l'outil industriel, on aurait tort de se gêner, tu crois pas ? La main-d'œuvre ? Ouais, mais ça, on savait déjà. D'ici six mois, le marché sera assaini ... Je suis bien renseigné ? Tu sais, dans le fond, c'est ça, être paysan dans l'âme. Faut pas s'enflammer. C'est un des trucs que mon père m'a appris c'est quand ça marche bien qu'il faut se méfier, parce que le pire reste à venir. Tout ça va se régler au mariage de Tristan. Ouais, Bourgeois sera là et les autres aussi... Ouais, tous les autres, et peut- être même l'Acteur... Lui en personne. Si si, ça serait le cadeau du big boss. C'est quand même con que tu puisses pas venir. Hein ? Ouais, je sais, la Biélorussie. Bon, on compte sur toi. Ne prends pas froid, là-haut.

Salut !

Cloarec raccrocha et se tourna enfin vers le jeune.

- Reste pas planté là, Hervé. Ferme la porte, pour commencer... Qu'est-ce qui t'amène ? J'ai rien de nouveau pour la ferme. Pour l'instant, on laisse courir. Mais ça va se régler bientôt... Je comprends que tu sois impatient. À ton âge... T'as l'air contrarié, non ?...

- C'est à cause du voisin.

- Qui ? Le vieux ?

- Non, c'est Michel...

- Qu'est-ce qu'il a encore fait, ce Michel ? Il t'a menacé ?

Le jeune baissa la tête.

- C'est ça. Il t'a menacé. Et t'as peur de lui. Putain ! Mais t'as donc rien dans le slip, nom de Dieu !... Une famille de culs-terreux. Mais c'est fini, pour eux. On est tout autour, que des gars qui sont à la Fédé, des sérieux, et y a ces deux putains de fermes au milieu. Ton Michel, c'est un incapable. Je le connais bien, je l'ai eu sous mes ordres à l'atelier de découpe. Faisait que se rebiffer. Mauvais esprit. Trouvait qu'on l'exploitait. Une mauviète. L'avait qu'à aller faire un tour en Roumanie. Là-bas, on a un atelier, ça joue du couteau, ça rigole pas, ça marche droit. Bon. Tu connais l'histoire : une fois récupérée l'exploitation du voisin, on t'installe. T'es prioritaire. Toute seule, la ferme de ton Michel n'est pas viable ; il aura plus qu'à dégager. Tu prendras le tout, et après, question épandage, personne viendra plus mettre son nez, on pourra travailler tranquille dans le secteur.

— C'est pas ça...

- Ben, c'est quoi, alors ? Tu peux pas causer, non ! J'ai pas que ça à foutre, de rester te regarder, mon p'tit gars !

- Qu'est-ce qu'il t'a dit au juste, ce Michel ? Hein ? Crache le morceau. On va lui foutre un procès au cul, s'il le faut...

— J'ai plus envie de m'installer.

- Hein ? Attends. Je rêve. Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? demanda-t-il en ricanant.

- Mmm ? ponctua Cloarec, d'un coup de menton nerveux.

- Je sais pas... Je voudrais continuer à travailler pour la Coopé.

— Ben voyons...

Raymond Cloarec se pencha en avant, en même temps qu'un rictus fendait son visage rubicond.

- Mais, le problème, vois-tu, c'est que t'as pas le choix. Si tu prends pas la ferme, tu prends la porte. Pfft ! T'es quoi, ici ? Une merde. Une sous-merde. Un vague neveu du patron. Ouais. T'es mon neveu... Si on veut. Ton père, il a jamais joué le jeu. Paix à son âme. Qu'est-ce que j'en ai à foutre, dans le fond ? Hein ?... Dehors, j'en ai une ribambelle, de cousins et de cousines, qui seraient prêts à me

tailler une pipe pour que je leur donne un emploi, un boulot de n'importe quoi, de videur de chiottes. Je suis déjà un bienfaiteur de l'humanité, tellement j'arrose. J'arrose la famille, j'arrose les conseillers municipaux, j'arrose l'administration, le club de foot, le groupe folklorique, les journaux, les impôts, la science, les douanes, les bonnes œuvres de la gendarmerie, les orphelins du tiers-monde et, si on me le demandait, j'arroserais même les écolos ! Et puis, j'arrose la campagne d'un amendement de la meilleure qualité qui soit : lisier de porcs ou fiente de poules. C'est pas de la merde. Nuance. C'est de la fertilisation. De l'or. Les odeurs ? Parlons-en, des odeurs. Ça gêne qui ? Hein ?... Des pédés de la ville qui viennent se ressourcer à la campagne, un week-end par an ?... Mais je sais que je parle à un convaincu. Hein ? Ton Michel, il t'emmerdera plus bien longtemps, fais-moi confiance. On te fera une belle ferme... La chance que tu as. Et tu fais la gueule, en plus...

Le jeune homme avait beau forcer sur les zygomatiques, il ne pouvait esquisser le moindre sourire.

- T'as compris ? insista Cloarec.

Le jeune fit un modeste signe affirmatif de la tête. Raymond Cloarec reprit position, bien calé au fond de son fauteuil. Dans la pause du prédateur, il appuya sur les syllabes :

- T'as bien compris ?

Cette fois, la proie secoua la tête en guise d'approbation. Excessivement.

- Laisse-moi, maintenant.

Le regard dur du président l'accompagna jusqu'à la sortie, lui glaçant le dos. Hervé s'esquiva tête basse, sans oser l'affronter.

Le matin pâle trouva Michel dans son tas de foin. Refroidi... Mais vivant. Dans sa tête, il avait pris le maquis. Il se sentait dur au mal et radical, prêt à tout. Mais, quand il voulut se lever, il dut se rendre à l'évidence : son état général en faisait un bien piètre guérillero. Il pensa aussi à ses parents ils devaient être dévorés d'inquiétude...

La mort dans l'âme, il se résolut à traîner sa carcasse sur le chemin de la maison, tout en ruminant que ce n'était là que partie remise, qu'il n'avait plus rien à perdre et que bientôt, très bientôt...

Il monta vers la ferme, dans la timide lumière matinale. Les anciennes maisons des carriers lui apparurent plus sordides que jamais. Il ne pleuvait plus, mais l'humidité suintait de partout. Michel pensa à la maison familiale, au toit en mauvais état qu'il aurait fallu restaurer avant l'hiver... Pas de sous... Une betterave traînait sur la route, tombée de quelque remorque. De rage, il mit un coup de pied dedans. Et chuta lourdement, à cause de sa jambe d'appui défaillante. Il se releva et serra les dents. Il était à moins d'un kilomètre du but, mais la route lui semblait interminable.

Michel trouva la ferme de Toul Du silencieuse. Devant l'ancienne porcherie abandonnée, un couple de corneilles s'envola en croassant.

Michel poussa la porte de l'habitation, gonflée par les pluies. Le chat entra en même temps, réclamant sa pitance. Vilain miaou... Les parents étaient partis soigner les vaches.

La cafetière était encore chaude. Michel se servit dans un grand bol et s'assit face à la fenêtre. Le jour hésitait. Comme si la nuit allait retomber tout de suite... Michel savait profiter de ce petit bonheur, apprécier le moment du café, pause agréable à l'aurore des tristes jours. Il regarda le sol, le ciment nu qui n'attendait plus d'être carrelé, pensa à toute cette misère, se demanda encore comment ils avaient pu survivre, tous les trois...

La porcherie des parents tombait en ruine depuis qu'ils avaient fait faillite. Trop petits. Emportés par la première crise du porc. Les dettes. Tout ce que rapportaient les vaches était bouffé. Même la retraite des vieux était saisie. Heureusement, ils avaient pu garder la maison. Heureusement, il y avait le jardin, les poules et les lapins... Car, étant donné ces fâcheux antécédents familiaux, le Crédit avait refusé à Michel un emprunt pour construire un poulailler industriel. Un poulailler, ça ne le tentait pas beaucoup. Mais enfin, la survie aurait été assurée...

Et puis, Yves l'avait tellement à la bonne. Michel était certain de

récupérer sa ferme, dès que celui-ci partirait en retraite. Entre les deux exploitations, le droit à produire aurait atteint deux cent mille litres de lait par an. De quoi remonter la pente. Ses vieux, ça leur avait donné l'énergie pour tenir le coup, en attendant cette Saint-Michel, ce jour béni où Yves transmettrait. Tout avait semblé rouler. Comme Michel n'avait pas les moyens, Yves avait accepté de lui louer sa ferme au début. Quand ça aurait commencé à rapporter, le Crédit n'aurait pu refuser un emprunt pour l'acquisition...

Hélas ! Michel regarda l'eau qui gouttait, de la toiture pourrie, dans une vieille bassine émaillée. Il se souvint que le jour de cette fameuse Saint-Michel, il faisait beau. Quand diable avait-il fait beau pour la dernière fois ?... Ça ne pouvait être que ce jour-là. Cette Saint-Michel avait été un jour de bonheur. Le bout du tunnel... Du moins l'avaient-ils cru.

Dehors, la pluie recommença à tomber. Michel envoya valdinguer le greffier qui se frottait à ses jambes et griffonna un mot : Je vais bien. Ne vous inquiétez pas pour moi. J'irai au rendez-vous, comme prévu. S'il y a du nouveau, je vous préviendrai. Prenez soin des bêtes.

Mich

Michel saisit la besace et le chapeau du grand- père, qui étaient accrochés depuis une éternité près de la porte d'entrée. Il embarqua de quoi casser la croûte, ainsi que des habits de rechange, cueillis au petit bonheur parmi ceux qui n'arrivaient pas à sécher, sur le fil, au fond de la pièce. Il récupéra quelques papiers, dans le tiroir de la table, et prit la route, le vieux chapeau vissé sur la tête. Il ne sentait pas tomber la pluie. Il ne sentait plus la douleur. Son visage s'était durci.

Michel marcha cahin-caha jusqu'à l'abri miteux appelé «Arrêt de car ». Il y changea ses habits détrempés pour les vêtements qu'il avait emportés. Il commença par le polo marron ras-du-cou acheté au camion de Barbe-Bleue, qui faisait la tournée des campagnes reculées, puis enfila le jean froissé. Il passa la main sur son visage à la barbe bleue et dans ses cheveux froissés... Pas terrible... Mais, bon... Michel fourra les vieux habits dans son sac et s'assit bien sagement. Une fois par jour, quelques rares égarés ruraux se rendaient en autobus vers la ville minable qui faisait office de sous-préfecture. Une fois par jour, c'était pas mal. Pour aller au chef-lieu, c'était une fois par semaine...

Michel attendit une dizaine de minutes sans voir passer le moindre véhicule, si ce n'est la voiture du facteur. Il tourna le dos, faisant semblant de fouiller dans son sac. Il entendit la voiture jaune ralentir, et maudit ce préposé prédisposé à la curiosité. Au même moment, l'abribus sembla sous les feux d'un gigantesque projecteur : un rayon de soleil !

La voiture accéléra à nouveau et s'éloigna. Le ciel s'obscurcit. Rideau. Pour la première fois depuis bien longtemps, il y avait eu au moins trois secondes d'ensoleillement. Michel haussa les épaules en regardant le ciel ça ne pouvait être qu'une hallucination.

L'autobus arriva là-dessus. À l'intérieur avaient pris place une bonne douzaine de voyageurs : deux ou trois vieilles paysannes, un pépé, un adolescent percé des naseaux, assommé sous son walkman, et surtout un groupe d'ouvriers de conserverie, vautrés sur la banquette du fond.

Rassuré de ne pas être dérangé par quelque rencontre fortuite, Michel s'assit vers le milieu de l'autocar et colla son nez côté fenêtre. Il essuya la buée, machinalement. Il n'y avait rien de très intéressant à observer au-dehors. Les seuls personnages qu'il apercevait dans la traversée des bourgs étaient justement ceux qui attendaient le car. Leurs cirés arc-boutés contre le vent et leurs bouilles catastrophiques de frigorifiés venaient gicler sur les carreaux. Quand ils montaient à bord, ces lavis informes prenaient contenance humaine, et arboraient des sourires crispés. Michel cessa de regarder les voyageurs entrer. Il préférait saisir l'abstraction de leurs gargouilles grimaçantes à travers le carreau humide.

Au bout de quelques kilomètres, Michel fut dérangé par une odeur. Une odeur de fromage. Non. Une odeur de pieds. Il tourna la tête sur sa droite et sentit deux grosses paluches se poser sur ses joues. Deux yeux rouges, exorbités, le fixaient. Avant qu'il puisse réagir, une haleine fétide passa dans ses narines. Deux lèvres de mâle se collèrent

à ses lèvres, en un court baiser sonore. Moue de dégoût. Michel s'essuya d'un revers de manche.

- Mich ! Je suis content de te voir. Putain !... Tu prends le car, maintenant ? Tu t'es fait sucrer ton permis, ou quoi ?... Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas en ville ?...

- Merde, Joël. Tu pues, là. Ouais, tu pues. T'es chiant, merde !

- Mich, on est des vieux potes, non ? Pour un paysan, je trouve que t'as le nez un peu délicat...

- Attends. C'est quoi la question, au juste ? Je prends le car parce que ma bagnole est morte, si tu veux savoir. Et j'ai pas de thunes pour en acheter une autre. OK ? Bon, tu me lâches, maintenant. Et puis, quand je suis pas au boulot, j'ai pas forcément envie d'être poursuivi par une odeur de bouc.

- De bouc ? Tu trouves que je sens le bouc ?

Michel se retourna pour boudier. Nez côté fenêtre.

Joël fit de même côté couloir. Au bout d'une minute, Michel ajouta :

- Et puis, tu fais chier, on n'a pas gardé les cochons ensemble.

Joël laissa passer un temps avant de répondre :

- C'est drôle, ce que tu dis... On n'a pas gardé les cochons ensemble. Parce que si, justement...

- C'est une expression, Joël. Une expression.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire. La vieille dame qui était assise sur la rangée de sièges précédente se retourna. Joël lui tira la langue.

- Tu changeras jamais, mon salaud, remarqua Michel en toisant son compagnon.

Joël était une espèce de brute d'un mètre quatre-vingt-dix, aux cheveux longs. Personne ne savait réellement de quoi il vivait. Comme il gueulait tout le temps contre les élevages industriels, les gens du pays l'avaient baptisé l'Écolo. Le sobriquet ne lui plaisait pas vraiment. Les écolos des villes, les défenseurs de petites bestioles, c'était pas sa tasse de rhum. Joël était plutôt du genre ancien légionnaire ou mercenaire, quelque chose comme ça. Tatoué de partout. Et puis, il n'hésitait pas à tirer un lapin, à l'occasion.

Joël remarqua la cicatrice sur le front de Michel.

— C'est quoi ?

- Faut que j'te parle. T'étais pas chez Suzanne, hier soir...

- Non, j'avais mieux à faire... Je réfléchissais.

- Tu réfléchissais ?... A quoi ?

- Je pensais à ton histoire, justement. Ça tombe bien.

Comme un pépé l'observait, de l'autre côté du couloir, Joël se tourna vers l'ancien et lui postillonna en pleine figure :

- Mais ici, on peut pas causer tranquille ; c'est infesté de

blaireaux !... Pas vrai, grand-père ?

- Dans la foulée, il se leva carrément dans le couloir, et se mit à l'arpenter à grandes enjambées, en gueulant : Mangeurs de cochons pourris, bouffeurs de volailles merdiques.

Les voyageurs feignaient de l'ignorer, mais dans les virages, sa grande carcasse manquait s'affaler. Les mémés tremblaient. La marmule impressionnait. Tout le monde la fermait. Arrivé au fond du car, il s'adressa aux ouvriers :

- Quelqu'un aurait une clope ?

On lui en tendit une. Il l'alluma, fit demi-tour et, en passant, souffla la fumée sur la figure du jeune à la gueule percée, qui n'avait rien entendu, because le walkman.

- Je voulais déranger personne, mais y a des sourdingues, alors va falloir monter le son, dit-il, avant de hurler à tue-tête : On va s'en sortir. On va pas crever dans la merde de cochons. Surtout pas noyés dans leur merde, à ces enculés ! *Hasta la vittoria sempre !*

A la suite de quoi, il retourna s'asseoir.

- T'es vraiment cinglé, fit remarquer Michel.

- Non. Y a des moments, j'ai les nerfs, c'est tout...

Puis, Joël s'écroula dans son fauteuil, comme repu.

À dix kilomètres de la ville, le car fit une halte en pleine campagne, devant une auberge. Il se vida d'une bonne partie des voyageurs, y compris le chauffeur.

— C'est toi qui les fais fuir comme ça ? fit Michel.

À l'intérieur de l'auberge, une douzaine de demis étaient alignés sur le zinc. A l'avance.

Joël expliqua que c'était une tradition sur la ligne. Tous les jours, le chauffeur se débrouillait pour prendre une dizaine de minutes d'avance sur l'horaire, afin de pouvoir boire un coup en route. Un pote à lui tenait l'établissement.

- Au moins, les gars qui bossent à la conserverie, ils arrivent au boulot avec quelque chose dans le ventre, remarqua Joël.

Michel et Joël en profitèrent pour faire le point. Michel raconta sa mésaventure de la veille. Il expliqua aussi qu'il se rendait à un rendez-vous prévu de longue date, avec le chef de cabinet du sous-préfet, au sujet de ses problèmes de fermage. Il avait beau détenir un bail signé de la main de Yves, la Coopé avait obtenu la signature du sous-préfet, donnant la priorité au jeune Hervé. Aucune illusion sur le résultat de l'entretien avec la carpette du sous-préfet.

Joël, quant à lui, allait acheter une vieille Juva 4 et des pièces détachées, pour son trafic de mameillou... Mais il avait toujours en tête l'envie d'en découdre avec l'ennemi commun.

- C'est une déclaration de guerre. Si on bouge pas, on est morts. Tu vas pas te laisser cogner à coups de barre de fer ?

- Non. Je crois pas.

Écoute. J'ai appris un truc, avec Yves. Il a entendu ça dans le bourg. Je sais pas s'il t'en a parlé... Il se prépare un gros coup, chez les enculés. J'ai mon idée là-dessus. On doit pas laisser passer ça. Mais c'est compliqué... Mich. Faut qu'on mette Yves dans le coup. Nous, on est des brutes, mais lui, c'est un renard. Et puis, il connaît vraiment du monde. Un vieux... Ils se méfieront pas de lui.

Les voyageurs reprenaient place dans l'autocar. Le chauffeur vint dire à Joël que, s'il tenait absolument à brailler ses conneries, il était convié à le faire dehors. Joël haussa les épaules. Pour la suite du voyage, il se tint à carreau et finit même par s'assoupir.

Joël ronfla jusqu'à ce que Michel le réveille. Le car venait de s'arrêter à l'entrée de la ville, près de la casse.

— Ce soir chez moi, à neuf heures, proposa Joël avant de descendre. OK ? — OK.

Le soir venu, Michel descendit directement vers la gare, sans passer par la case Départ. Sans passer par chez lui. Il avait revêtu sa tenue de forcené le pantalon rapiécé, les bretelles, la besace et le chapeau du grand-père, vissé sur la tête. Il ne s'était toujours pas rasé. Pas besoin de se raser pour descendre à la gare.

Car Joël vivait à la gare. Enfin, l'ancienne gare. Ça faisait belle lurette que le petit train avait été démonté. Joël s'était emparé des terrains alentour, qu'il encombra de cadavres d'automobiles. Rien de tel pour mettre en rage les voisins parigots, claquemurés dans leur maison bien propre et bien laide. Auge en pierre et fleurs dedans. Étang minuscule. île ridicule au milieu. Sans parler de la cabane en bois achetée chez Brico, peinte en vert, et qui se prenait pour une niche à canards. La honte ! Aucun palmipède n'en aurait voulu comme logement.

Les Parisiens avaient pétitionné contre Joël. Ils disaient que l'ancienne gare, c'était sale, moche, que ça puait, que ça attirait les rats, que les chiens mordaient, et que c'était bruyant, en plus. À l'ancien maire, qui avait voulu jouer le médiateur dans cette affaire, Joël avait répondu avec aplomb qu'au contraire son domaine jouait un rôle essentiel, presque de salubrité publique, parce que, grâce à lui, y avait pas trop de « blaireaux » à venir s'installer dans ce coin de campagne, même que ça en faisait quasiment un havre de paix, dans ce monde à la con, où les gens pouvaient pas s'empêcher de creuser des étangs et d'y planter des îles avec des cabanes au milieu.

Joël avait menacé de la lui faire bouffer, sa pétition, au Parigot, et les pétitionneurs terrorisés avaient fini par la ranger dans un tiroir, se contentant d'écrire au ministre et au président de la République. Ils attendaient des réponses polies, rien de plus. Des courriers de faux culs aux cachets prestigieux. Les lettres signées de la main de ces « grands hommes » produisaient chez les voisins de Joël ce genre d'orgasme hygiénique strictement réservé aux individus ayant une serviette-éponge en guise de cerveau.

Michel approcha en faisant bien attention... Ne pas se faire repérer. Il se faufila entre les épaves. Pour une fois, les chiens n'aboyaient pas. Michel frappa à l'aide du heurtoir monumental à tête de diable. Derrière la porte, les chiens se précipitèrent en grognant. Il entendit Joël les rappeler et lui hurler d'entrer.

Tout de suite, Michel fut happé par le regard très baba cool d'un grand chameau en bois aux pesantes paupières. Il longea une demi-douzaine de pianos, écarta un lourd rideau de théâtre en velours rouge élimé, et découvrit l'intégralité de l'ancien hall de gare.

Habituellement, à la lumière électrique, l'endroit semblait un amoncellement bordélique, un peu baroque, mélange d'originalité douteuse et de tape-à-l'œil authentique.

L'observateur attentif finissait par y déceler la débrouille, la récup, le pied qui manquait au fauteuil crapaud, la fêlure du vase chinois, le toc des chandeliers... Mais Joël aimait les bougies et les lampes à pétrole. Ce soir-là, il en avait installé dans tous les recoins et leur lumière chaude donnait à l'ancienne gare des allures de demeure orientale. Derrière le rideau, un escalier menait à une chaire de curé, dérobée dans une chapelle en ruine. Contre un mur, des dizaines de foudres, tonneaux et barriques tenaient compagnie à un superbe alambic en cuivre. Sur le mur opposé, le Christ d'un grand tableau style Rubens tentait une ascension vers les cieux, mais sa tête disparaissait dans un coin de toile noirci par un incendie. Au grand dam d'une ribambelle d'anges ébahis. Au milieu, sur une estrade en guise de table basse, un moteur de bagnole gisait éventré, tel un animal sacrifié. Autour de cet autel, fauteuils et banquettes disparates semblaient attendre quelques dévots.

La brute était assise là, dans une demi-barrique rocking-chair, lisant à la lueur d'un chandelier. Trois molosses à ses pieds. Ses pieds, dont la puanteur se mêlait à l'odeur du cambouis.

— Putain ! Tu t'emmerdes pas ! fit remarquer Michel. C'est quoi, ce chameau ?

- Henri Michaux.

— Qui ça ?

«Je m'ennuyais à Honfleur, j'y mis quelques chameaux... » Tu connais pas ? Tiens ! Cultive-toi, paysan !

Michel ne regarda pas le livre que Joël venait de lui jeter dans les mains. Ses yeux couraient encore sur le décor.

- Y a des trucs qu'ont de la valeur, là-dedans. Comment tu fais pour...

- Question de philosophie, Mich. C'est comme pour les caisses... une Express neuve vaut plus cher qu'une vieille Mercedes. Toi, tu préfères l'Express, et moi, je préfère la Mercedes. OK ? J'ai envie d'un chameau, je me fais le chameau. C'est ça le vrai luxe. T'as vu ses yeux au chameau ? Non, mais t'as vu ses yeux ? Écoute-moi bien, Mich... Si un jour t'as besoin de savoir quelque chose, tu trouveras la solution dans les yeux de ce chameau.

- Dans les yeux du chameau ?

— T'oublieras pas, promis ?

- Non, non... Dans les yeux du chameau, OK. Putain ! Tes histoires de chameau... T'es pas un peu défoncé ?

Joël s'arracha de sa barrique, serra Michel dans ses bras, et lui colla un fougueux baiser sur la bouche. Michel protesta :

- On s'est déjà vus aujourd'hui, non ?

Joël lui servit d'autorité un grand verre de whisky de contrebande. Michel accepta, pour contrer les attaques bactériologiques de la bave du baroudeur... Buvable ou pas, l'alcool demeure un excellent antiseptique. Il chercha une place assise pour siroter le désinfectant et opta pour une bergère, couverte d'une fausse peau de panthère. Michel était impatient d'en savoir plus.

- Alors, c'est quoi, ton plan ?

- On en parlera quand les autres seront là.

- Comment ça, les autres ?

- J'ai une surprise pour toi.

— Une surprise ?

- Comment tu trouves mon ambiance veillée d'armes ? Hum ?

Pas mal, hein ?

Il força son rire et tapa sur la cuisse de Michel. À ce moment, on frappa à la porte. Les chiens aboyèrent. Joël les rappela et hurla d'entrer. Il avait bouclé ses chiens pour ne pas faire trop de barouf dans le quartier. La réunion devait être aussi discrète que possible...

Dans la demi-obscurité, Michel avait du mal à reconnaître les nouveaux arrivants. À sa démarche, il devina d'abord la présence de Yves. L'ancien vint leur serrer la main. Mais l'autre mec restait en retrait.

- Pourquoi t'allumes pas la lumière, on serait plus à l'aise pour causer, non ? demanda Michel.

— Non.

Joël avait un goût pour le tragique. Un peu trop théâtral. Michel n'aimait pas ça.

Soudain, Michel réalisa la personne, là-bas, qui restait dans l'ombre, c'était Hervé. Oui, c'était bien lui... Ce jeune qui allait lui piquer sa ferme, son gagne-pain. Son sang ne fit qu'un tour.

- Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ?

Yves décida de ne pas laisser l'affaire s'envenimer.

- C'est moi qui ai eu l'idée. Voilà... Joël est venu me trouver, soi-disant pour me montrer la voiture qu'il avait achetée en ville. Une Juva 4, comme y avait de mon temps. Il était... On va dire sept heures. L'heure de l'apéro. Il voulait surtout me parler. Et on a eu tout le temps de causer. J'ai écouté, et ce qu'il m'a dit m'a intéressé. Oui... C'est à ce moment-là que m'est venue l'idée. «Tiens ! que j'ai dit à Joël, décidément, c'est la journée des visites. Joël, tu devineras jamais qui sort d'ici, que j'lui ai dit. Hervé sort d'ici. — Hervé ?» Ah !

Tu étais surpris, Joël, c'est vrai. Ça m'avait surpris, moi aussi, je dirais pas le contraire. Autant que Michel ce soir. Mais c'est pas fini. Ce qu'il m'a dit, Hervé, alors là, j'en croyais pas mes oreilles. Ça non. Non pas que ça m'étonnait. Non, non, ça m'étonnait pas. J'ai bien compris

comment qu'ils carburèrent, la clique à Cloarec... Et puis, ce qu'ils t'ont fait, Michel, je n'admets pas. Mais que ça vienne de la bouche d'Hervé... C'était ça qui m'étonnait le plus. . Une fois que Joël en a été d'accord, je lui ai dit d'aller trouver Hervé, au café, chez Suzanne, et de l'inviter ce soir, lui aussi. Parce que, Michel, si tu veux me croire comme Joël m'a cru, je te dirai comme je lui ai dit à Joël, que Hervé, lui aussi, il veut plus marcher dans leurs magouilles et, lui aussi, il est prêt à tout, même à combiner avec nous... Ça t'en bouche un coin, hein ?

- Et vous êtes prêts à marcher avec lui !... Vous êtes naïfs.

— Je crois pas, Michel, ajouta le vieux. Je crois pas me tromper... J'en ai connu des maquignons qui volaient les paysans, et des types qu'avaient été des traîtres pendant la guerre. Je suis sûr que le gars est sincère... J'en mettrais ma main à couper.

Yves cracha par terre.

- Je donne ma garantie. Pour dire que si quelque chose arrivait à cause d'Hervé, ça serait comme de ma faute. Mais, si on veut faire vite et bien, c'est formidable d'avoir dans le coup quelqu'un qui travaille à la Coopé. Je dis même que le plan de Joël, sans Hervé, y aurait pas moyen.

- Et toi, Yves, t'es prêt à...

- Nom de Dieu, mais je suis d'accord avec Joël. Ils ont déclaré la guerre. Faut pas se laisser faire... Et puis, ça me plaît. Dans le temps, c'est pas que j'aimais chicaner, mais quand même, je laissais pas ma part au chien, non plus J'ai pas changé. On vieillit... On change pas tant que ça, dans le fond. Ça me plaît, voilà... Sauf que... je suis pas sûr d'être capable de faire... Ça non. Je suis pas sûr. C'est pas pour des vieilleries comme moi... Vous aider, je dis pas, mais. Y a des choses que Hervé pourra faire, aussi.

Le jeune n'avait pas encore réagi. Comme tout le monde se tournait vers lui, il se décida enfin à ouvrir son clapet :

- Franchement, si je suis venu vous voir, c'est que je suis au bout du rouleau. Je peux plus. Je peux plus m'écraser. On me donnerait une mitraillette, je tirerais dans le tas. Alors. Moi Tout ce qui peut les faire chier... Tout. Je suis prêt à tout.

- Bon. Je vais vous expliquer l'idée, proposa Joël. Après, chacun dira son mot. OK ? Voilà. Demain, ils seront tous là, pour la noce du fils Cloarec. Ils vont accorder leurs violons. Pour une fois, ça serait bien qu'on soit pas les derniers servis, si vous voyez ce que je veux dire. On est tous d'accord pour agir. Mais avant, faut savoir ce qu'ils ont dans le ventre. On aura deux hommes sur place. Hervé et Yves. Chacun aura son rôle à jouer.

- Du moment qu'il faut manipuler des engins trop modernes, protesta Yves, je suis pas dans le coup, Joël. Je te l'ai dit, déjà. Tu

peux pas dire que je t'ai pas dit...

- Admettons. Moi je dis que si tu suis bien les instructions, ça roule.

Bon gré, mal gré, Michel accepta la présence d'Hervé et celui-ci, attentif, bien qu'avare de mots, fut convié à la discussion bien arrosée qui dura, de fil en aiguille, jusqu'à ce que minuit sonne. Quand les conspirateurs se séparèrent, ils étaient remontés comme des pendules.

Chacun partit se jeter dans les bras de Morphée, comme si de rien n'était...

Surprise. Michel ne s'attendait pas à trouver ses parents encore debout à cette heure tardive. Figés dans l'attente... Sous calmants... Michel se sentit couillon. Il n'avait pas mesuré à quel point le rendez-vous qu'il avait eu le matin à la sous-préfecture était capital pour eux. Ils en attendaient fébrilement le compte rendu détaillé.

Depuis ce jour où ils avaient reçu la lettre de la Coopé leur annonçant que la ferme de Yves allait leur filer sous le nez, les vieux n'avaient pensé qu'à cela : on était en république, on ne laisserait pas passer ça, on ferait ceci, on ferait cela... Mais «on» s'en foutait pas mal. Les pauvres vieux croyaient que l'État rétablirait le bon droit. Dame, les préfets, les sous-préfets et tous ces messieurs, c'étaient des gens intelligents, c'étaient pas des Cloarec.

- Alors, qu'est-ce que ça a donné ? demanda le père.

Michel s'assit sur le banc, près de la fenêtre, et répondit :

- Rien.

- Comment ça, rien ? s'offusqua la mère.

- Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Hein ? Un con. C'était rien qu'un con, le chef de cabinet. Évidemment.

Mais, tout de même, ça tombe sous le sens... S'il a lu le dossier, le type, quand même, s'énerva le père.

— S'il a lu le dossier, ouais. S'il l'a lu...

- Il l'a pas lu, affirma la mère, sûre d'avoir deviné.

- Qu'il l'ait lu ou pas, qu'est-ce que ça change, à votre avis ? Hein ? Je lui ai tout mis sous le nez les courriers, toutes les magouilles.

— Il t'a écouté ?

— Plus ou moins, ouais...

- Et qu'est-ce qu'il a dit, alors, en fin de compte ?

- Qu'il allait en parler au sous-préfet, mais que si le sous-préfet avait signé pour Hervé, ça l'étonnerait qu'il revienne sur sa décision. Il m'a répété ce qu'on savait déjà, que le bail avec Yves, en face, ça n'avait pas de valeur juridique. Après.

- Après, quoi ? Bon Dieu ! fit le père.

- Après, je me suis énervé.

- Et voilà, reprit la mère, tu n'aurais pas dû t'énervé.

- C'est ça, j'aurais pas dû. Mais je l'ai quand même pris au colback et je lui ai foutu la trouille. Là, j'ai compris qu'il arrivait de j'sais pas où, que la campagne, il connaissait pas, qu'il aurait pas fait la différence entre une poule et un canard. Quand je l'ai relâché, il m'a

dit que tout ce qu'il savait, c'était que les paysans, ils étaient bons qu'à gueuler, qu'ils savaient pas discuter, que quand ils manifestaient ils cassaient tout en ville et que les gens commençaient à en avoir ras le bol, de ces conneries...

- Mais fallait lui dire que c'est pas nous, protesta la mère, que c'est les gros qui tirent les ficelles, et que nous, on n'est pas d'accord, et que beaucoup de paysans, y sont pas d'accord...

Il y eut un grand silence. Michel réalisa à quel point cette information les anéantissait. René et Madeleine étaient effondrés. Le père parla même de vendre la maison, de tout laisser tomber. Faute de trouver les mots pour les consoler, Michel décida d'aller se coucher. Quand il se leva de table, sa mère l'interpella :

- T'y es pas allé fagoté comme ça, quand même, à la sous-préfecture !

Michel ne répondit pas. Il ne voulait pas quitter le chapeau du grand-père, qui dissimulait sa blessure. Après avoir monté les premières marches de l'escalier, il s'arrêta.

- Demain, je vais entreprendre... des démarches, d'autres sortes de démarches. Je serai pas là de la journée.

- Quelles démarches ? demanda la mère, avant que le père n'ajoute, sans trop de conviction :

- On n'est pas à ton service, pour soigner les bêtes !...

Tout en essayant de cacher à sa femme la larme qui lui venait au coin de l'œil.

Enfin arriva la fameuse journée du samedi. C'était jour de grande effervescence chez les Cloarec. Ils étaient très fiers de leur fils Tristan, jeune directeur de la coopérative. Gros producteur de porcs, maire, président, directeur. La famille Cloarec dirigeait une armée de conseillers qui écumaient les campagnes à la recherche de nouveaux adeptes du fil à la patte productiviste. Les esclaves courbaient l'échiné. Plus l'emprunt les tenait à la gorge et plus ils trimaient. Plus ils bossaient, plus ils produisaient.

La famille Cloarec tenait le pays, il ne lui restait plus qu'à entrer dans la cour des grands. Les number-ouane ! Et, en ce samedi, cerise sur le gâteau, Tristan épousait Karine, la fille à Bourgeois, le roi du poulet.

Le matin, à la mairie, comme le midi, à la sortie de la messe, Raymond Cloarec exultait. Et ça se voyait, qu'il était content, le Raymond. Mais content ! Jamais il n'avait souri de cette façon. Jamais il n'avait arboré mine plus rubiconde. Jamais il n'avait porté un aussi grand nœud pap à pois. Ce samedi-là était le véritable couronnement de sa carrière. Tout à son bonheur, il ne se reconnaissait plus, le Raymond. S'il ne s'était pas surveillé, il en serait presque devenu aimable. Une surprenante bouffée de générosité l'avait même conduit à convier tous les employés de la Coopé plus ceux du Crédit et tous les membres de la Fédé du canton à boire l'apéritif sur la propriété familiale. Peut-être s'agissait-il d'une nouvelle démonstration de puissance. Enfin, ça changeait des coups de gueule, quand même.

Yves, en tant qu'adhérent retraité, faisait partie des invités de l'apéro offert par le coopérateur-maire. Yves n'avait jamais passé son permis de conduire. Pour ne pas être en reste, il avait acheté une voiturette sans permis. Mais il avait horreur de l'utiliser. Ce jour-là, il fit donc la route à pied. Curieusement, il ne pleuvait pas. La maison des Cloarec avait été construite sur une colline, car il s'agissait de dominer la région. Et elle dominait. En montant vers la propriété, Yves profita d'une visibilité rare dans ce pays de brumes. Il aperçut dans le lointain les rares talus qui avaient échappé aux remembrements successifs, de timides bosquets, de petits bouts de lande miraculés, autant de vestiges d'un temps révolu, quand les êtres humains habitant la contrée étaient plus nombreux que toutes les poules et tous les cochons réunis. Ce n'était plus le cas. Les poulaillers industriels et les porcheries ponctuaient çà et là, de leurs taches grises et blanches, le paysage massacré.

Tandis que triomphait sur le haut de la plus haute colline l'immense maison des Cloarec, au bas de la même colline, leur

décharge familiale vomissait dans l'eau de la rivière son content d'insultes carcasses de baignoles, fûts de produits chimiques éventrés, boîtes de conserve rouillées, vieux sacs d'engrais, chat crevé. C'était dans ce cloaque que Michel et Joël avaient pris position, planqués à l'intérieur d'un tube Citroën pourri. Joël observait la propriété à la jumelle, en se marrant.

- Je sais pas ce que tu peux voir, d'où on est, en contrebas. Quand je pense qu'il va falloir rester là- dedans...

- Regarder, ça permet de rester concentré...

Tiens, mate-moi ça, dit Joël en tendant les jumelles à Michel. Allez, jette un oeil, je te dis.

Se croyant à l'abri des regards, derrière le mur du jardin, une fille baissait culotte pour pisser. Joël gloussait en regardant Michel, qui se mit lui aussi à rigoler

— C'que t'es con, alors !

Pendant ce temps, Yves arrivait par le vieux chemin, à l'arrière de la ferme. Il passa devant la porcherie et l'immense étable flambant neuve. En arrivant près du hangar, qui faisait face à la maison, Yves entendait déjà un brouhaha diffus, et même le son produit par les bouchons, sautant allègrement vers un ciel enfin débouché. Alléluia ! Yves essuya ses souliers crottés dans l'herbe, réajusta son costume et sa casquette du dimanche.

Comme il ne pleuvait pas, on avait dressé des tables sur la pelouse, derrière la maison. Yves se mêla à l'assemblée, serra quelques mains, puis s'approcha des libations. Il ne s'était pas foulé, le Raymond. Ceux qui espéraient le Champagne devaient se contenter de mousseux, en guise de roteuse. Pour les amuse- gueules, on en était resté aux cacahuètes et aux chips. Pas de miracle. Raymond restait ce qu'il avait toujours été : un rat.

Yves n'avait pas la tête à discuter. Il écourtait les conversations, en restait généralement à des considérations météorologiques, toujours très pessimistes, bien entendu. En revanche, il laissait avec plaisir traîner son oreille, la bonne. Un festival de langues bien pendues ! Certains prétendaient que, ' se méfiant de Raymond et de ses goûts de chiotte, Bourgeois, le roi du poulet, avait insisté pour faire venir un grand cuisinier de ses amis, afin de concocter un repas de noce digne de sa fille.

Yves ne voulait pas perdre de temps, tout excité qu'il était à l'idée de se payer un morceau de bravoure, vite fait, comme le lézard profite de l'éclaircie entre deux averses. Et puis, s'il avait accepté d'agir, c'était à condition de bien faire les choses.

Il fallait tout d'abord visiter la maison, pour repérer au plus vite l'endroit adéquat. Pas facile. Une porte-fenêtre donnait côté pelouse, mais l'entrée était surveillée par Bébert, le vigile de la Coopé, un type

un peu fruste, auquel il valait mieux ne pas se frotter.

Yves s'en retourna vers l'abreuvoir et le troupeau assoiffé. Il reconnut Bourgeois, qu'il avait vu à la télé dans une pub pour les poulets de chair. Il était très entouré ; lui aussi avait son cerbère ; un gros poussin roux qui avait poussé trop vite et qui trottnait à ses trousses, picorant les amuse-gueules au passage.

Les huiles avaient été livrées par caisses de douze Yves reconnut Pochard, le directeur départemental du Crédit, Cavalier, le député véreux, ami personnel de Cloarec, le sous-préfet Richard en personne, accompagné d'un larbin qui ne lui lâchait pas la grappe et qui devait être son chef de cabinet. Il y avait aussi Pennec, le président de la Fédé, le syndicat des gros, accompagné de Le Tellier, le président des porcins, et de Corlay, la présidente des volaillers, Simon, le roi de la dinde, Lescot, le P-DG des abattoirs, Laroche, le champion de la grande distribution, Le Furic, jeune député «de gauche» entre guillemets, que l'on disait ministrable. Sans compter les innombrables sous- fifres et autres lèche-culs, les «bédouins», comme les appelait Cloarec, ces techniciens nomades, allant de ferme en ferme. Tous se répandaient en sourires et courbettes devant les caïds.

Yves vérifia qu'une fois de plus, pour la soumission, les ouvriers n'étaient pas en reste. Il observa par exemple les employées de la biscuiterie, qui n'avaient d'yeux que pour leur bourreau, le terrible monsieur Carcassonne, qu'elles trouvaient beau, les malheureuses ! Les pires, c'étaient les anciennes. Courroies de transmission du patron, elles se comportaient en vieilles poules décaties, jalouses de la jeunesse des poulettes nouvellement embauchées, qu'elles faisaient trimer avec un plaisir sadique. Histoire qu'elles y laissent des plumes.

Décidément, c'était un pays noir. Mais pas pour tout le monde. C'était un pays de rêve pour les patrons, qui se frottaient les mains.

Pour les hauts fonctionnaires, ça n'avait pas toujours baigné. Mais enfin... À voir sa bonhomie inhabituelle, il paraissait évident que le sous-préfet Richard appréciait particulièrement cette noce, ce grand moment de paix sociale, lui qui avait eu si souvent à subir le bombardement de sa sous-préfecture par les agriculteurs en colère, à coups de pierres, d'œufs pourris ou de lisier puant. L'odeur des pneus brûlés aussi, il en avait soupé ! Yves entendit des mauvaises langues prétendre que ce valet de l'État devait à son amitié personnelle avec Cloarec la propreté dont jouissaient les locaux administratifs depuis plus d'un an. Il en aurait même profité pour faire repeindre la grille...

Le temps passait très vite et le vigile ne quittait pas sa porte-fenêtre.

Yves s'approcha des ouvriers de l'abattoir, qui sirotaient sans faire de bruit, tenant les petites flûtes fragiles dans leurs grosses mains enflées.

- Moi, je vais pas rester là à l'attendre, en tout cas... disait l'un d'entre eux.

- C'est peut-être pas vrai, ce qu'elles disent, qu'il va venir, objectait l'autre.

Mais de qui parlaient-ils ? Yves chercha à se renseigner.

- Ben, tu sais pas ? C'est les filles de la biscuiterie qui nous ont dit ça ; il paraît que l'Acteur est invité.

— Non ? L'Acteur ?

- Ouais, l'Acteur... Remarque, moi, je m'en fiche pas mal de le voir en chair et en os, on le voit assez à la télé, se lamenta un ouvrier qui avait l'air tout triste.

- Dis pas ça. C'est un événement, quand même, pour un petit pays comme ici.

Quand j'y pense que ça a le culot de jouer des rôles d'ouvrier, des fois. Quand tu vois avec qui ça fricote... Bourgeois, Cloarec... Ce qu'on fait de pire, comme patrons.

La conversation tourna court, à cause des applaudissements : les jeunes mariés arrivaient. Tristan Cloarec ressemblait à son père, en moins petit, en moins poilu et en plus intelligent. Il ne se départissait jamais d'un sourire ironique et charmeur. A ses côtés, Karine Bourgeois était beaucoup plus petite. La mine rougeaude, le front volontaire, elle n'avait en rien l'apparence d'une fille de bourgeois.

On cria «Vive la mariée ! » et on but un coup à leur santé, puis un deuxième et un troisième aussi, avant que les femmes ne desservent les tables et que les buveurs de mousseux ne comprennent qu'il était plus de quatorze heures et qu'il était temps de laisser le terrain aux invités, les vrais. Assez joué.

Yves croisa le regard de Hervé. Nom de Dieu, et la maison ! se dit-il. Il s'aperçut que le vigile n'était plus à son poste et en profita pour entrer. La table était dressée dans une salle à manger grande comme la salle des fêtes du village. Une armée de femmes s'affairait. Toutes les femmes et les filles de la famille avaient été mobilisées. Main-d'œuvre gratuite. Dame ! Employer des serveurs, c'est qu'ça coûte...

Yves s'approcha des tables, sans se rendre compte que la mère Cloarec était dans son dos.

- Tu cherches quelque chose, Yves ?

Il sursauta.

— Euh. Les toilettes.

- Comment ça, les toilettes ?

- Ben oui. . Sais pas où c'est. En attendant d'aller... Je m'intéresse. Ça me plaît, moi, de voir comment c'est organisé. C'est formidable. Et une belle noce. Ça sera une belle noce, pour sûr. Les toilettes, c'est à gauche, là-bas, entre la salle et le salon, répondit-elle

sèchement, avant de lui glisser, comme à un enfant : T'aurais pas pu faire dehors, non ?

Il ne répondit pas. Elle haussa les épaules et s'esquiva.

Yves ne sortit pas de la pièce et se mit à examiner les cartons qui indiquaient les emplacements des invités.

Une seconde fois, mais ce coup-là juste en face de lui, la mère Cloarec jaillit de la cuisine. Yves eut in extremis le réflexe de se baisser et de se cacher sous la table. Ouf ! Il prit soin de bien visser sa casquette sur la tête et marcha à quatre pattes jusqu'à la table d'honneur, en rigolant du bon tour qu'il était en train de jouer.

Yves attendit un moment tranquille pour se relever. A son âge, malgré une bonne forme physique, l'articulation du genou était un peu grippée. Il déplia péniblement ses vieux os et plaça le micro à induction dans une corbeille de fleurs. Il n'était pas peu fier de jouer pour une fois le rôle du héros, de se retrouver dans la peau d'une sorte de James Bond du troisième âge. Ça lui rappelait les Allemands, les coups pendables que son espiègle de père leur avait infligés pendant l'Occupation.

Il sortit souriant, sous le regard inquisiteur du vigile Bébert, qui avait repris position à l'entrée.

Dehors, Raymond ne laissait à personne d'autre le soin d'évacuer les traînards de l'apéro, ceux qui avaient un peu trop forcé sur le mousseux qui rend furieux. Il le faisait sans ménagement, en regrettant dans son cerveau de rat d'avoir abreuvé gratuitement tant d'imbéciles.

Hervé, en tant que cousin éloigné et futur proche collaborateur, faisait partie des invités, des vrais, ceux du repas de noce. Yves l'aperçut tout de suite en sortant de la maison et lui fit un clin d'œil. Ils se retrouvèrent comme prévu, derrière le hangar. Yves lui expliqua où il avait planqué le micro et lui souhaita bonne chance. Avant de retourner à la noce, Hervé ne put s'empêcher de remarquer

— C'est incroyable, il pleut même pas. Ils ont le cul bordé de nouilles, quand même.

- Mais, mon p'tit gars, si tu faisais un peu attention, tu remarquerais que, comme par hasard, pour les fêtes organisées par des salauds, il fait toujours beau... Toujours. C'est normal, puisque Dieu aussi, il est de droite.

Hervé baissa la tête.

- Je dis ça, hein... C'est pour rigoler, ajouta Yves en le secouant par le cou, avant de lui pincer la main, à la manière des paysans, entre deux doigts, avec une bonne dose de franchise et d'émotion.

La salle à manger s'était vite remplie, chacun s'empressant de rechercher la place qui lui avait été attribuée. La cohue faisait oublier le décor, la tapisserie prétentieuse feuilles d'acanthé noires sur fond

rouge et or.

Hervé se retrouva en bonne compagnie Louis, son voisin de droite, était un petit éleveur de poulets, fidèle entre les fidèles, grand admirateur du chef, comme de tous les chefs. Vu que lui, il serait jamais chef, autant être copain avec le chef. Marcel, son voisin de gauche, était un oncle à Hervé, un pauvre type qui avait fait faillite dans le cochon et qui avait essayé de le dissimuler à son voisinage, en acceptant d'engraisser des porcs à Cloarec, pour trois fois rien. Un inconditionnel. En face, était assis Patrick. Pas très vieux, mais déjà usé, l'air las. L'air absent. Patrick Le Gall était pourtant l'un des seuls adhérents de la Fédé à avoir osé tenir tête à Cloarec. Il siégeait aussi au conseil d'administration de la Coopé et avait tenté d'en démissionner. ON lui avait fermement conseillé de rester ON n'aimait pas faire de vagues. Tout grande gueule qu'il était, il l'avait fermée. A la demande de la Coopé, le Crédit aurait, paraît-il, menacé de lui couper les vivres. Et comme il avait déjà cinquante bâtons dehors, avec les agios, impossible de rembourser, à moins de gagner au Loto. Il avait tellement appris à la fermer, d'ailleurs, qu'il n'ouvrait plus jamais sa grande bouche. L'inactivité persistante avait changé ses lèvres lippues en tristes babines pendouillantes. Sa femme Michèle était à côté de lui. Il n'avait accepté de venir à la noce que sur son instance. Elle était cousine germaine de Raymond.

À portée de conversation, il y avait la garde rapprochée de Cloarec : Simon, le roi de la dinde, Lescot, rabatteur, et Le Tellier, le chef des porcins.

Juste à côté, à la table d'honneur, se pressaient d'autres gros malins : Laroche, le roi des supermarchés, et Lallouët, le toubib qui avait écrit un bouquin démontrant que, contrairement à ce que prétendaient les écolos, les nitrates, c'était excellent pour la santé. Ensuite, étaient assis dans l'ordre : les frangins de Tristan, les mariés, les frangines de Karine, Cloarec, Bourgeois. En face s'étaient leurs épouses, leurs frères et sœurs, Pochard, le banquier, Cavalier, le député, ainsi que leurs dames.

Dans le tube Citroën, on commençait à percevoir les propos échangés :

- Monsieur Laroche, je vous présente le fameux docteur Lallouët.

- J'ai beaucoup apprécié votre ouvrage, docteur. Ça va clouer le bec à certains.

- Merci...

- Putain ! Écoute-moi ça. Ils sont tous là, jubilait Joël.

- Tu ferais mieux de mettre le magnéto en route, fit remarquer Michel.

- T'inquiète. Ça tourne, mon pote. Question matos, tu peux lui

faire confiance, à Joël. Le micro, je l'ai eu avec Dédé. Son frère est RG. Putain ! On va se marrer...

Hervé lut le menu. En entrée, il était indiqué «Cassolette de noix de Saint-Jacques aux girolles et aux noisettes sauvages.» Il regarda vers la table d'honneur. Tristan Cloarec était en grande discussion avec Pochard, le banquier.

Dans la décharge, les deux espions avalaient force tartines de pâté Hénaff et ne perdaient pas une miette.

- Je vais pas passer ma vie à la tête de la Coopé, affirmait le marié. Non. J'ai d'autres ambitions... Justement. J'ai besoin de toi.

- De moi ? T'as pas assez de ta paie de directeur de la Coopé ?... Cent cinquante mille francs mensuels, quand même ! Et la poulette, en plus. Mais, c'est un empire qui te tend les bras. Un empire.

- Fais pas le nigaud. Tu sais bien de quoi je veux parler.

- Non. Je vois pas.

- Tu veux vraiment que je te rafraîchisse la mémoire ? fit Tristan, soudain agressif.

- Nom de Dieu, répliqua Pochard, en rigolant, t'es pas à prendre avec des pincettes. Ça te monte à la tête d'être le gendre du roi du poulet ? Je pensais que maintenant, t'avais plus besoin du Crédit, que question liquidités. C'est tout.

- Tu confonds tout, là. Les affaires, ça c'est une chose. La banque, c'en est une autre. Et mon argent personnel, ça me regarde. C'est un truc que je veux faire, pour le pays... Évidemment, tu t'en fous pas mal, toi, du pays ! T'habites même pas dans l'coin. Monsieur supporte pas les odeurs... Mais, comme il dit, mon père, sans les odeurs, y aurait pas de merde.

- Tristan ! On parle pas de ça à table ! souffla la mère Cloarec, qui passait derrière à ce moment-là.

Tristan continua en baissant la voix :

- Si y avait pas de merde, y aurait pas d'élevages et si y avait pas d'élevages, le Crédit serait une petite banque, toute petite, tellement petite...

- Abrège, tu veux. S'il te faut de l'argent, tu demandes, mais t'es pas obligé de me faire la morale. C'est quoi, ton projet ?

- Ben, le festival.

- Le festival ?

- Le festival de rock, quoi ! Merde !

- Ah oui, c'est vrai, ton festival de rock. Ça m'était complètement sorti de l'esprit... Et ça va coûter combien, cette sauterie ?

- T'es un rigolo, Pochard. T'aimes rigoler, moi aussi... T'écoutes quoi, comme musique ?... Tom Waits, ça te dit rien ? David Bowie ? Non plus ? Putain ! Les Rolling Stones ? Céline Dion, ça te dit quelque

chose, ça ?

- Oui oui, ça, je connais.

- À la bonne heure, Pochard. Ben, tous ces gus, ils seront là l'été prochain.

— Même les Rolling...

- Même les Stones, mon vieux.

- Si t'as le pognon. Pas le tien, bien sûr.

— Et je l'aurai pas ?

- Si, concéda le banquier.

- Combien ? demanda Tristan.

- C'est toi qui demandes combien !

- Pour voir, ouais, rigola le marié, avant d'ajouter très sérieusement Ça sera un coup de cinq millions.

— Et s'il pleut ?

- Il pleuvra pas. Depuis que je suis né, les dieux sont avec nous. Ça va pas s'arrêter demain, tu peux me faire confiance... De toute façon, tu t'en tapes.

— Je m'en tape ?

- Tu t'en fous, du pays. Pas vrai ? T'y bosses et t'y habites même pas.

- T'es gonflé. Avoue quand même que le climat n'est pas sain. Habiter ici ? Pour y faire quoi ?... Pourquoi faudrait s'enterrer dans ce trou, hmm ? J'ai des enfants. Ma fille fait de la danse classique... En ville, y a tous les services...

- On parlait d'autre chose, non ?

- Oui... Ton festival... C'est le personnel, sans doute. Il te faut du monde, c'est ça qui coûte ?

- Le personnel ? s'esclaffa Tristan. Non, là, t'y es pas du tout. D'abord, y a les bénévoles. Tu sais ce que c'est, des bénévoles ?

- Qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? Chez nous, au Crédit, y en a pas, en tout cas... Et tu crois que les gens, ils vont venir bosser pour tes beaux yeux, gratis ?

- Non, pas pour mes beaux yeux.

Pochard réfléchit un moment, goûta à la cassolette et s'essuya la commissure des lèvres avec sa serviette. Cloarec junior le regardait en souriant.

- Pour l'amour du pays ? osa le banquier.

- Tu vois. Quand tu veux bien te donner la peine de te creuser la cervelle. C'est exactement ça, Pochard l'amour. Ça te dépasse, ça l'amour Surtout l'amour de ce pays-ci, où il pleut comme vache qui pisse, où les gens font des boulots de merde pour quelques malins qui se remplissent les poches, où la plupart des natifs sont partis se faire voir ailleurs... Tu te dis que c'est foutu, qu'il reste plus que des déprimés. C'est ça, hein ?

- Tristan ? Combien y a-t-il de cochons par habitant dans la région ?

La mariée, légèrement pompette, qui devisait jusqu'alors avec son beau-père, venait d'interrompre la conversation.

- Karine, enfin ! Je parle avec monsieur Pochard. Euh... Karine !... Ça doit faire douze millions de porcs pour quatre millions d'habitants. . Je te disais donc, Pochard.

La mariée reprit la conversation avec son beau- père.

- Douze millions, vous avez raison.

- Arrête de m'appeler Pochard, appelle-moi Pierre.

- D'accord Pierre. Tu vois le truc ?

- Non. Je vois pas.

- Les gens d'ici, ils sont pas comme toi, ils sont comme moi, ils aiment leur pays. Et plus il est pourri, plus ils l'aiment. Plus tu leur dis qu'ici c'est foutu, qu'il faut foutre le camp, plus ceux qui restent sont fiers d'être là. Ils ont la rage. Aucun moyen d'agir, aucune imagination, mais la rage. Les quelques jeunes qui restent, tu leur proposes quelque chose d'exaltant. Par exemple, on fait la plus grande porcherie d'Europe ou, pourquoi pas, le plus grand festival de rock du monde. On le fait ici. On le fait ensemble. Dans les journaux, ça sera marqué ce sera ici et pas ailleurs. On sera les meilleurs. On réussira quelque chose ensemble, tous ensemble. Pour arrêter de passer pour des ploucs, ces gens sont capables de beaucoup de choses, tu sais. Pour leur image. Il faut revaloriser leur image. Mais c'est pas le tout. Ils vont plus à l'église, mais ils croient toujours au messie. Un type comme moi, ici, ça court pas les rues. Ils ont tous échoué et moi, j'ai réussi. Je leur propose de partager ma réussite. Collectivement, de redorer leur blason. Ils vont mordre à l'hameçon, Pochard, à bloc qu'ils vont mordre ! Et ils auront raison, parce qu'à partir de là ils vont reprendre confiance en eux et je vais le reconstruire, ce putain de pays. Si on réussit notre coup, qu'on fait venir ici deux cent mille personnes, tu entends, Pochard... euh... Pierre, tu m'écoutes ? Deux cent mille ! Imagine. Si on réussit à être les meilleurs, tout le monde viendra nous manger dans la main. Incontournables. Une tour de contrôle. Tout passera par nous. Tout. Le business, le culturel, le politique...

— T'en as pas assez ?

- Assez de quoi ? De coquilles Saint-Jacques ?

- Assez de fric. Assez de pouvoir. Je sais pas, moi.

- Non. Regarde-les... mon père, les autres... T'aurais envie de voter pour eux, toi ?

- Bien sûr Je sais... Tu le fais quand même, mais avoue que.

- Tu voudrais être populaire, c'est ça ?

- Je voudrais qu'on me considère comme un type sincère,

presque honnête, dit-il dans un rictus.

- Tristan, tu veux que je te dise, conclut le banquier. Toi, t'es une véritable ordure !

- Tristan ? intervint à nouveau Karine, de plus en plus pompette, je te dérange pas ?

Tristan ne répondit pas et sauça le fond de sa cassolette avec du pain.

- Toutes les poules et tous les cochons réunis, ça fait quelle quantité de déjections ?

- Je sais pas, Karine. Pourquoi tu poses toutes ces questions ?

Parce que ton père, il dit que la centrale électrique à la fiente de poules, ça va pas se faire.

- J'ai dit, pas tout de suite, Karine, pas tout de suite... Explique-lui, Marcel.

Le député Cavalier approcha sa grande bouche :

- Ma petite Karine, c'est pas compliqué. Partout où on a essayé d'en implanter, on s'est cassé les dents... Les écolos.

- Les écolos sont contre ?... Mais ça supprime de la pollution. Ils peuvent pas être contre.

- Ils disent que la création des usines électriques utilisant les déjections, ça maintiendrait le système. Ce qu'ils veulent, c'est foutre tout le système en l'air... Des milliers d'emplois. Ce sont de dangereux inconscients. Mais, que voulez-vous, la population les suit. Oh, c'est pas que les gens soient d'accord avec eux. Ça non. Mais les gens, vous savez bien comment ils sont. Ils se disent : cette usine va nous créer du désagrément, alors, pas de ça chez nous. Chez les autres, oui. Mais pas chez nous.

- Quelle hypocrisie !

- Alors, on attend.

- Vous attendez quoi ?

- Il faut un assainissement de la filière et du marché, il faut tenir toutes les rênes, financières, politiques, pour y parvenir. Alors là, oui La balle est dans le camp de votre famille, maintenant. Votre père, votre beau-père peuvent tout faire basculer. Moi, je ferai tout pour vous accompagner, bien entendu. En tant que député, en tant que président du Crédit. En tant qu'ami, surtout... J'ai répondu à votre question ?... C'est une vie exaltante qui vous attend, Karine. Je vous envie.

Cavalier se détourna de Karine pour reprendre sa conversation avec le sous-préfet. Tristan et Pochard eurent une moue admirative.

- Les députés aussi intelligents que celui-là, ça court pas les rues.

Dans le tube Citroën, Michel faisait grise mine.

- On attend des révélations sur la stratégie de la mafia de

l'agroalimentaire et on entend surtout les délires d'un fils à papa.

- OK. C'est pas encore ça. Faut être patient... Le problème, c'est que le micro est placé à un endroit où il ne capte rien de ce que racontent Raymond Cloarec et Gérard Bourgeois. Dans combien de temps est le premier contact ?

— Dans dix minutes.

Dix minutes plus tard, Joël retrouvait Hervé derrière le hangar et lui expliquait le problème. A son retour dans la salle, on servait le second plat, les traditionnelles langoustines-mayonnaise. Ce fut un jeu d'enfant. Hervé proposa d'aider une jeune fille de la maison. Cela tombait bien, puisque le plat qu'elle portait était très long et assez lourd. Elle lui sourit. Hervé posa le plat sur la table d'honneur et le fit glisser de façon à pousser la corbeille de fleurs juste entre Gérard et Raymond, qui s'étonna :

- Tiens, Hervé. Tu fais le service, maintenant ?

Yves avait rejoint ses complices, dans la décharge.

- Alors, le KGB, ça marche ?

- Tu parles ! On a Cloarec et Bourgeois en direct. Écoute-moi ça.

- Les crises successives m'ennuient, disait Bourgeois. C'est du pipeau. De la rigolade. Les prix chutent, s'effondrent. À la fin, on élimine qui ? Quelques tocards qui, d'une façon ou d'une autre, auraient disparu. Pas vrai ?

- Sans doute. Mais que faire ?

- Que faire ? Vous, dans ce pays, vous m'avez habitué à autre chose que du bricolage. Moi qui ne suis pas d'ici, je l'ai toujours dit, parce que c'est vrai : sans les hommes de ce pays, je ne serais jamais devenu numéro un. Ici, j'ai trouvé des élus et des fonctionnaires qui comprennent ce que c'est que d'entreprendre, qu'il ne faut pas se barricader derrière les réglementations imbéciles, ces machines à créer du chômage. C'est un pays de gens durs au mal, travailleurs. J'ai inventé un concept, qui a choqué les âmes sensibles j'ai parlé de performance kilo-homme. Pourtant, c'est la vérité. Et on ne veut pas l'entendre, la vérité !... Ici, on n'a pas affaire à ces fonctionnaires, ces casques à boulons. N'est-ce pas, monsieur le sous-préfet ?

- Si c'est vous qui le dites, monsieur Bourgeois, répliqua celui-ci, visiblement flatté.

- Moi, si j'avais suivi tous ces règlements à la con, j'aurais pas construit une seule usine. Maintenant, mon bon Cloarec, nous jouons dans la cour des grands. C'est mondial. C'est autre chose. Mais c'est pas le confort pour autant. Faut se battre contre des types qui sont d'une autre trempe. Des gens qui en veulent. Des boîtes qui n'ont pas d'emmerdeurs à venir les faire chier. Des pays où on a fait le ménage depuis longtemps. . Cloarec. Nous deux, nous allons faire l'alliance du poulet et du cochon, pour être encore plus performants, malgré le

SMIC trop cher, les charges qui affaiblissent la plus-value... Mais pour cela.

— Pour cela ?

- Faut éliminer, Cloarec. Faut éliminer.

- Je sais que tu as ton idée là-dessus. On en parlera en temps voulu, avec les autres. Mais... Encore une crise ?

- Oh oui, Cloarec. Une crise. Mais pas une petite crisette. La crise majeure. Celle qui nettoie tout du sol au plafond. La désinfection générale. Finis, les microbes. Écrasés, les insectes. Exterminés, les poulets. Plus un cochon. Table rase.

Tous les cochons ? Faudrait une sacrée putain de crise, alors.

- Papa, c'est qui le numéro deux du poulet ? intervint Karine, franchement carbonisée.

- Poulidor répondit le président des porcins.

Toute la table d'honneur éclata de rire.

Immédiatement après, il y eut comme une rumeur.

Puis, une clameur. Des applaudissements.

Dans la décharge, les espions ne comprenaient plus rien.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

L'étrange murmure enflait. Un mot, un seul, semblait courir sur toutes les lèvres. Dans la corbeille, le micro cueillit ce mot, comme une fleur. On croyait entendre « miracle ! », alors que l'on murmurait :

- L'Acteur !

Au pas de charge, le célèbre acteur de cinéma arpentait la salle. On eût dit un empereur de retour d'une bataille victorieuse. Il s'arrêtait parfois, et des femmes lui baisaient les mains, retrouvant comme par enchantement les gestes pieux, la ferveur de leurs arrière grands-mères, lorsqu'elles s'imaginaient en présence d'un saint homme. Porte-bonheur. L'Acteur caressait des têtes d'enfant qui s'en foutaient, mais ça faisait bien. Les « bédouins » se levaient pour lui serrer la main, comme le chien lèche son maître.

- Il a repris du poids, commenta une femme en le regardant passer.

L'Acteur avançait toujours. Sa chevelure blonde flottait comme s'il y avait eu du vent. Son nez en forme de bite réveillait les utérus les plus assoupis dans leurs descentes d'organes. On croyait entendre des trompettes et des tambours. Un hymne. Ce n'était que le vacarme de sa célébrité, marchant au-devant de lui. L'Acteur remerciait de cette voix faussement douce qu'il prenait parfois dans ses films et qui rendait la ménagère de quarante ans aussi consistante et intelligente qu'un Machmallow :

— Merci, merci, merci...

Rhââ ! Tant de virilité contenue... Les grands-mères auraient aimé l'avoir pour gendre, il aurait su gifler leurs filles et gronder leurs

petits-enfants.

Dans la décharge, on restait abasourdi. La plus grande vedette de cinéma de France du monde venait d'atterrir dans le scénario des conspirateurs et, du coup, ça faisait un sacré casting. Ils en oublièrent un instant leur plan, leur amertume, leur tube Citroën, tout ça. Ils se rassemblèrent autour du récepteur, comme l'aurait fait une famille devant la télé, à l'heure du film du dimanche soir.

L'Acteur arriva jusqu'à la table d'honneur et se jeta dans les bras de ses hôtes.

- Ha, mes amis !

Puis il reprit, à l'adresse de la noce tout entière.

- Mes amis.

Partout dans la salle, on demanda le silence :

— Chut !

Sa voix de stentor retentit

- Ha ! Respirer la campagne... Humer l'odeur du foin coupé et, pourquoi pas... celle du fumier, hein ? Hi hi hi ! Je regarde vos visages et j'y vois la franchise. La force du grain qui germe et qui pousse... Quand nos villes ne sont qu'artifices, que feux d'artifice. Je pense à vous, gens de la terre. Ha ! Que vous avez raison... Ha ! Que je me sens chez moi, ici...

La salle applaudit spontanément.

- Merci. Je vous remercie du fond du cœur de votre accueil si chaleureux, mais ce soir, pour une fois, ce n'est pas moi, la vedette, ce sont eux, ce sont les mariés. Mon ami Gérard Bourgeois nage dans le bonheur. Comme je le comprends. Marier sa fille avec le fils d'un paysan, c'est la faire accéder à une sorte de noblesse. Gérard, à qui je dois tant. L'amour du foot, car tu n'es pas de ces sponsors d'opérette. Non. Toi, tu vas sur le terrain, tu aimes être proche des joueurs, comme tu l'es de tes poules ; tu les couves, tu arpentés les pelouses, tu partages la joie des vestiaires, comme la tristesse face à la défaite. Et puis, tu m'as fait aimer l'âme paysanne, ce goût du travail bien fait... Ha ! Karine, viens dans mes bras, que je te vole à ton mari, qui t'a déjà volée à ton père. Hum... Que tu sens bon. On sent la patte de l'éleveur, hein ! Sacré Gérard !... Tu es solide, ça se voit. Et saine. Faite pour porter de nombreux enfants. Tes yeux sont vifs et brillants. De quoi repérer facilement la vache perdue dans le labyrinthe du bocage Et puis, tu n'es pas plate. Tes seins produiront le liquide nourricier, en abondance. Que serions-nous sans ces poitrines de femme ? Hein ? Dites-le-moi... De pâles urbains végétariens et abstinents ? Je les ai en horreur... Viens aussi que je t'embrasse, cruel Tristan, qui prend la fille de mon ami, qui lui dérobe ce qu'il avait de plus précieux au monde... Ha ! C'est une femme comme cela qu'il m'aurait fallu. Forte. Racée. Il n'est pas trop tard, peut-être ? Hmm ? Si ? Rhââ !... Alors, je

n'ai plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur du monde... Mais quand je vois vos bonnes joues bien rouges, je sais déjà que le grand air et le bon vin vous profitent. Vive la mariée !

La foule, émue aux larmes, s'était levée. Elle cria comme un seul homme

— Vive la mariée !

On rajouta une chaise et un couvert. L'Acteur s'installa à la table d'honneur, entre Raymond Cloarec et Gérard Bourgeois.

Dans le tube Citroën, tout à l'écoute du repas de noce, régnait la consternation : l'Acteur allait avaler d'énormes rasades de vin et parler de lui. La suite du repas n'apporterait aucun enseignement d'ordre stratégique.

L'orchestre jouait quelques valses ou tangos entre les plats, mais on ne dansait pas beaucoup. On s'empiffrait toujours. De préférence. Par goût atavique de l'empiffrement.

Hervé s'ennuyait de la pauvreté des conversations avec ses voisins de table, qui ne variaient guère engrais, traitements, effluents, production, pognon.

Il entendit Simon, le roi de la dinde, un gars qui avait fait des études, raconter ses vacances au Viêt Nam à Lescot, le jeune fachos qui dirigeait l'abattoir.

L'abatteur avait le même regard d'acier que l'officier allemand sadique, dans le film *La Liste de Schindler*. Il avait embauché des Vietnamiens et il les détestait, les Vietnamiens. Simon ne l'écoutait guère. Il pensait au Viêt-Nam, où il avait passé de délicieuses vacances. La moiteur ambiante devant lui rappeler l'Asie, il se mit à délirer tout seul, les vapeurs de rouge remplaçant pour l'occasion celles de l'opium

— Une nuit, je vois passer un petit camion grillagé, qui transporte des poulets. Oh, pas grand-chose, une vingtaine de poulets, peut-être. Ça m'a mis la puce à l'oreille. J'ai dit au taxi de le suivre. Je voulais savoir comment ça fonctionnait chez eux. Ça me titillait. On est descendu vers la rivière. Je comprenais pas trop. J'ai dit au taxi de m'attendre et je suis allé voir. C'était un petit abattoir. Si on peut appeler ça comme ça. De simples caillebotis sur la rivière. Des petits camions qui arrivaient de partout. Les Viêts égorgeaient les poulets au fur et à mesure, au-dessus de la flotte. Tout tombait dedans : le sang, les boyaux... Tout. Je me suis dit ils s'emmerdent pas à fabriquer de l'aliment avec les restes, comme on le fait, nous, pour remettre dans le circuit. J'ai pensé que c'était peut-être contraire à leur religion de faire bouffer du poulet aux poulets. Tu vois. Nous, on s'en fout, mais eux. C'est après, que j'ai compris la rivière était barrée des deux côtés par des filets et, entre les deux, y avait un élevage de poissons. Pas cons, les Viêts. Et leurs femmes, magnifiques.

- Les Vietnamiennes ?

- Hum. Les Vietnamiennes. J'aime beaucoup les femmes asiatiques et celles de couleur, aussi...

- Moi, je préfère les filles de chez moi. Elles sont mieux que tes Jaunes ou tes Noires, quand même ! Faut pas exagérer. Question cul, je dis pas... Mais...

- Les goûts et les couleurs Tu vois, j'aime voyager, parce que j'aime la diversité. Qu'il y ait des femmes de toutes les couleurs, ça me plaît... Des rouges, des blanches, des jaunes, des bleues. Tiens ! Dommage qu'il y en ait pas, des bleues...

- Si si, y en a, des bleues.

- Des femmes bleues ?

Le directeur de l'abattoir prit un air légèrement absent, avant de répondre sans esquisser le moindre sourire.

- Ouais, quand tu les étrangles.

On apporta les cailles farcies au foie gras. L'Acteur se tourna vers Bourgeois.

- Des produits de chez toi ?

- Mon cher ami, répondit Bourgeois, je profiterai de l'occasion pour faire mienne la devise de l'un de mes éleveurs «Il y a des produits qui sont faits pour manger, d'autres pour vendre. »

A la fin des cailles, Cloarec et Bourgeois se concertèrent. Puis, Bourgeois s'excusa auprès de l'Acteur, car les protagonistes de l'agroalimentaire et leurs complices allaient devoir se réunir dans le salon.

C'était l'heure du second contact derrière le hangar. Joël expliqua à Hervé ce qu'il avait entendu : ILS allaient se réunir ailleurs.

- On laisse tomber l'enregistrement. Essaie de t'approcher, d'entendre quelque chose de ce qui se dit. Si y a rien de possible, tant pis, ne prends pas de risque inutile. On se retrouve dans deux heures à la décharge. OK ?

— OK.

- Essaie quand même de récupérer le micro à induction, si possible, dit encore Joël avant de s'éloigner.

Quand Hervé retourna à la noce, l'Acteur animait le bal, agrippait les jeunes gens et les jeunes filles, les collait deux par deux et les jetait dans la danse, avec l'autorité d'un marchand de vaches un jour de foire. Plus personne n'occupait la table d'honneur et Hervé put tranquillement fouiller la corbeille pour récupérer le micro.

Dans le fond de la salle, une cloison coulissante séparait le petit salon de la salle, afin que les «huiles » puissent faire leurs salades sans être dérangées. Hervé s'aperçut que la cloison n'était pas tout à fait fermée sur le côté droit. Par l'interstice, il voyait le dos de Bébert, le vigile, mais n'entendait rien de ce qui se tramait. Il lui aurait fallu se

glisser derrière le double rideau, dans le dos de Bébert.

- Alors qu'il évaluait les risques encourus, Hervé sentit deux mains s'abattre lourdement sur ses épaules.

L'Acteur le tira vers l'arrière et lui dit

- Jeune homme, il y a là une magnifique jeune fille qui n'a pas de cavalier. Elle s'appelle Claire et n'attend que vous.

Hervé se retrouva face à face avec la fille au plateau de langoustines. Il la trouva jolie. Valse.

— Je me fais chier ici. C'est dingue ! Je peux te demander un service ?... On pourrait pas aller ailleurs ?

— Non.

- Vraiment ?

- Je peux pas. Non. Je dois rester ici.

- C'est dommage. Ils me gonflent, ces ploucs, tu peux pas savoir. Je suis là pour faire plaisir à ma mère, c'est tout.

Hervé quitta à regret la jeune fille et reprit son approche de la réunion secrète. Dans la salle, la plupart des gens dansaient. Bébert le vigile n'était plus là. Hervé se dit que le moment était peut-être venu de passer derrière le rideau. À l'instant où il se rapprochait de l'interstice, Bébert, qui était sorti faire sa ronde, rentra dans la salle et le vit. Il écarta quelques couples de danseurs pour prendre à témoin la mère Cloarec.

- Qu'est-ce qu'il cherche, ce petit con ?

La mère, qui était paf, n'entrava rien à l'affaire, et crut que Bébert voulait l'inviter à danser. Il ne pouvait pas refuser.

Pendant que Bébert tentait de se tirer des pattes de la patronne, lancée dans un paso doble endiablé, Hervé eut tout le temps de se faufiler derrière le rideau.

Yves revint sans avoir trouvé Hervé au troisième rendez-vous.

Une demi-heure de retard, ça fait beaucoup, remarqua Michel.

Deux heures et demie s'étaient écoulées depuis le dernier contact. La nuit était tombée. Hervé n'était toujours pas réapparu. Tout le stock de Kro et de pâté Hénaff y était passé.

Joël proposa d'aller lui-même vérifier si rien d'anormal ne se passait chez Cloarec. Mais Yves prêcha pour sa paroisse

— J'ai du goût. Ça, je dirais pas le contraire. Ma vue, elle est peut-être plus très bonne, mais j'ai du goût... Et puis, si y a du grabuge, je risque pas grand-chose. Personne se méfiera de moi. Au pire, on me trouvera trop curieux. C'est ce que je pense, toujours. Voilà.

Yves alla donc rôder autour de chez Cloarec. Les battants de la porte-fenêtre avaient été refermés, pour se protéger de la fraîcheur du soir. Comme il n'y avait pas de rideaux, Yves put observer ce qui se passait à l'intérieur : la fête battait son plein. L'Acteur discutait avec les mariés. Les autres dansaient ou picolaient. La cloison amovible était à nouveau grande ouverte... Impossible de vérifier si Hervé était encore présent.

Il y eut un éclair dans le ciel. Immédiatement, la pluie se mit à tomber dru.

Un orage de mer, dit Yves pour lui-même. Va pleuvoir pendant quarante jours.

Il décida de faire le tour de la propriété, pour jeter un œil côté cuisine. Le tonnerre roula violemment. Il y eut un nouvel éclair...

Yves eut un haut-le-cœur : une forme se dessinait sous l'averse, massive, inquiétante. Un poussin géant ! Horreur ! Bébert se dressait en face de lui.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce fouille-merde ? Décidément, c'est la soirée.

- T'énerve pas, Bébert. C'est pas pour dire mais je venais juste pour danser.

— Pour danser ?

- C'est la coutume : quand le repas est terminé, le bal de noce est ouvert à tous les habitants de la commune. Non ?

- Ici, c'est pas le cas, alors tu dégages, compris ?

- Ça va, ça va, j'ai compris, pour sûr. Tu parles d'un accueil. Des sauvages, oui. C'est ça. Des sauvages.

Yves ne demanda pas son reste et s'évanouit dans la nuit pour rejoindre ses complices.

Dans le tube Citroën, on médita longtemps sur la phrase de

Bébert. Avait-il dit : «Qu'est-ce que c'est que ce fouille-merde ? Décidément, c'est ma soirée » ou «Qu'est-ce que c'est ENCORE que ce fouille-merde ? Décidément, c'est LA soirée »? Yves penchait formellement pour la deuxième solution. Alors ? Que faire ?

- On n'a plus qu'à rentrer chez nous, proposa Michel. On n'a pas appris grand-chose et on a pris assez de risques. Ça suffit comme ça.

- Attends, objecta Joël, Hervé est peut-être entre leurs pattes. On va pas le laisser. Faut essayer quelque chose.

Une fois de plus, Joël réussit à les convaincre. Il fut décidé que Yves rentrerait chez lui et que l'opération serait menée par les deux jeunes. L'ancien se retira, la mort dans l'âme.

- Nom de Dieu, je serais bien resté encore un peu.

La lueur, d'un rouge sang, lécha la porte-fenêtre et envahit la salle à manger, pétrifiant les danseurs pendant quelques secondes. L'orchestre se tut. Était-ce possible ? Le hangar était la proie des flammes. Cloarec fut le premier à bondir au-dehors, suivi de l'Acteur, plus cuit que la paille en feu.

- Grandiose ! La purification par le feu. Regardez ces flammes qui montent au ciel. Nom de Dieu, c'est- y pas beau, ça, ma belle dame ? déclama l'Acteur, tout en saisissant les premières fesses à portée de ses mains.

La propriétaire de l'arrière-train victime de la saisie remercia à sa façon en retournant une méchante baffe.

- Ben merde alors, elle m'a foutu une baffe !

- Excusez-moi, monsieur l'Acteur, je savais pas que c'était vous.

Comme la pluie d'orage avait cessé, toute la noce sortit regarder le spectacle dans un silence religieux.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Restez pas là à rêvasser, bande de cons ! hurla Cloarec.

- Mais l'incendie dévorait déjà la charpente et Raymond était bien le seul à s'agiter, avec son petit tuyau d'arrosage, sans que cela ait la moindre influence sur l'intensité des flammes. On n'entendait plus que les craquements du sinistre, les jurons de Raymond et les commentaires de l'Acteur.

- Grandiose, grandiose !...

Joël et Michel profitèrent de la diversion qu'ils venaient de créer, pour entrer dans la maison par la porte d'entrée principale. Ils suivirent un long couloir et inspectèrent les pièces, une par une. Personne.

Joël entra dans la cuisine ; Claire, la jeune fille aux langoustines, était seule. Avant qu'elle n'ait pu l'ouvrir, Joël lui colla la main sur la bouche.

- Tais-toi, ma belle, et il ne t'arrivera rien de fâcheux, lui glissa-t-il à l'oreille, tel un héros de série B.

Tandis qu'il ceinturait la fille, Joël entendit Michel l'appeler. Il balança la demoiselle sur le carrelage et bondit dans le couloir.

J'ai vu Bébert et deux autres mecs partir vers le parking. Ils traînaient quelqu'un avec eux.

Les deux hommes coururent jusqu'au champ qui servait de parking. Ils arrivèrent trop tard pour intervenir, mais juste à temps pour suivre du regard les feux arrière d'un véhicule qui s'éloignait dans la nuit.

Ensuite, il y eut la sirène des pompiers. En quittant les lieux, Joël raconta l'épisode de la fille, dans la cuisine.

Michel afficha sa désolation.

- Ton idée de diversion, c'était pas une très bonne idée.

- Tu trouves ? Au moins, on sait à quoi s'en tenir maintenant, non ?

- Eux aussi.

- Comment ça, eux aussi ?

La fille, dans la cuisine, elle t'a vu de tellement près qu'elle a même dû se rendre compte que tu puais des pieds.

Devant les ruines fumantes du hangar que les pompiers achevaient de noyer, Bourgeois s'approcha de Cloarec.

- Si tu veux mon avis, ça fait beaucoup trop de conneries dans la même soirée. Y a des règles à respecter, Raymond. Je crois que tu les as un peu oubliées... Ça sent la jalousie. Ça pue la jalousie.

— La jalousie ?

- Tu dois pas faire de jaloux, Raymond. Les minables, tu dois pas les humilier, tu dois les acheter. Le jour où tu comprendras ça... Arrose, Raymond. Mais pas avec un tuyau. C'est ton boulot d'arroser, mais avec de la fraîche, pas avec de l'eau.

- T'es marrant, toi. On voit bien que c'est pas ton hangar qui vient de brûler.

- Pleure pas. On t'en reconstruira un tout neuf, de hangar.

Après l'incendie, les jours s'écoulèrent plus lentement. Trop calmes. Joël avait quitté sa gare, craignant l'arrivée des flics. Il avait dit qu'il quittait le pays à certains, qu'il prenait le maquis à d'autres. Il n'avait pas pris le temps de passer voir Michel. Yves l'avait seulement entendu prononcer ces paroles énigmatiques.

— Ici, y a pas de maquis, y a que des marécages. Les marécages. J'ai un pote. De toute façon, si Michel veut me retrouver, il n'a qu'à venir à dos de chameau.

Michel restait chez ses parents, aidait à la ferme, mais n'avait plus aucun goût au travail. Il n'osait plus occuper les terres de la ferme à Yves. Mais ceux de la Coopé ne montraient pas plus le bout de leur grand nez. De toute façon, il était hors de question de retourner la terre, qui n'était plus que boue. Il pleuvait jour et nuit, à grosses gouttes. L'orage de mer. Quand il fallait sortir sous le déluge, Michel faisait comme ses parents : il mettait un sac de jute sur sa tête, en guise de capuche. Un look de moine. Il avait l'impression d'avoir fait vœu de pauvreté, d'être cloîtré dans une abbaye en ruine.

Michel épluchait le journal chaque jour. En vain. Pas un mot. Le Torchon de l'Ouest étouffait l'incendie.

Par un matin de poisse, Michel rendit visite à Yves, une fois de plus. Ils restèrent de longues minutes ensemble, sans se parler. Les émotions en creux. En creux, le plaisir qu'ils avaient eu à espionner et à mettre le feu, en creux l'inquiétude pour Hervé, l'inquiétude pour Joël, l'inquiétude pour la ferme. L'inquiétude pour le pays... Mais ça, c'était pas nouveau. Ils n'en parlaient pas. Ils ne parlaient pas. Comme s'ils attendaient qu'un événement extérieur vienne dénouer une tragédie écrite on ne sait où, par on ne sait quel fou.

Ils entendirent le bruit d'un moteur Diesel. Yves se pencha pour regarder par la fenêtre.

- C'est qui ? demanda Michel.
- Les gendarmes. Ils descendent chez toi.

Quand la camionnette apparut, René et Madeleine étaient au jardin, occupés à prélever quelques poireaux pour la soupe et des choux fourragers. Ils posèrent leurs outils. Leurs cœurs battaient la chamade. On aurait dit *L'Angélu* de Millet. Madeleine, qui n'était pas croyante, fit même le signe de croix, par réflexe, comme l'aurait fait sa mère. Ils ne pouvaient parler, mais nul doute que chacun se disait en lui-même que cette fois, le malheur allait frapper à leur porte. Pas le malheur ordinaire, qui était leur lot quotidien, mais le grand malheur, celui qui fait se dérober le sol sous vos pas et vous saisit entièrement entre ses griffes, pour toujours.

Madeleine alla mettre son nez à la porte de la camionnette. René resta à l'écart.

- Est-ce que Michel Le Provost est là ? demanda le brigadier.

— Euh. Oui. Je crois bien. René ? Tu as vu Michel ?

René s'avança.

- Oui. Il est chez le voisin. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

- Lui poser quelques questions.

— A quel sujet ?

- Ben. C'est à lui qu'on doit les poser, les questions, c'est pas à vous.

- Nom de Dieu, mais c'est par ici, qu'ils viennent, fit Yves, avant de se précipiter pour fermer sa porte.

Quand les gendarmes frappèrent, Yves alla quand même ouvrir.

- Est-ce que Michel Le Provost est chez vous ?

- Oui, je suis là. C'est quoi encore, ces conneries ?

Michel prit la place de Yves, derrière la porte entrouverte.

- Vous pouvez pas laisser les gens tranquilles, non ?

- Suivez-nous.

— Où ça ? En taule ?

- Calmez-vous. Nous voulons juste vous interroger dans la camionnette.

- M'interroger sur quoi ? J'ai rien à dire. J'ai rien à dire aux flics.

- C'est au sujet d'un certain Hervé Maligorne.

Michel sentit la chaleur du sang lui monter aux joues. Il claqua la porte sur les mains du brigadier qui hurla. En un éclair, Michel se jeta en arrière. En une demi-seconde, il bondit par la porte de derrière. Cinq minutes plus tard, il traversait le bois. Les gendarmes n'avaient pas encore quitté la ferme de Toul Du.

Michel n'eut aucun mal à retrouver Joël. Il pensa d'abord au chameau. Il imagina l'œil du chameau et haussa les épaules. Joël avait dû y laisser un message. Ce côté scout énervait Michel. Non, il n'irait pas à la gare regarder ce chameau ridicule dans les yeux. Il préférerait penser au marécage. Cet endroit dont Joël avait parlé à Yves.

C'était un pays vert. Il y poussait des joncs. Lors des nuits de la Saint-Jean d'antan, les vieilles liaient des joncs aux chaudrons de cuivre. Les vieilles frottaient les joncs. Les bassines sonnaient ainsi, de colline en colline. Souvenirs. Tout au long du chemin qui descendait vers Ker Belen, Michel essayait de se souvenir. Il ne se souvenait de rien. Il se souvenait parfois des souvenirs des autres. Des souvenirs de sa mère.

C'était un pays humide. Ker Belen était une ferme aux terres détrempées. Terres pauvres, dans un état pitoyable. Quarante hectares enfrichés depuis plus de dix ans. Les pâturages disparaissaient déjà sous les genêts et les ajoncs. Les prairies inondables étaient inondées. Surgissaient çà et là quelques jeunes chênes, bourdaines et bouleaux. Des arbustes méprisés, censés pousser la nuit, annonçaient le retour prochain de la forêt. Partout, la ronce, l'ortie et l'ajonc. L'abandon. Talus encombrés. L'anarchique végétation n'offrait à l'œil aucun repos, aucune harmonie. Michel se prit à rêver d'un autre vert. Tout compte fait, le vert irréel d'une prairie saturée d'ammonitrate n'était-il pas plus beau à regarder que ce vert altéré qui agonisait sous les griffes d'une folle nature échevelée ? Plus le chemin descendait, plus la broussaille dévorait l'espace et la lumière. Les troncs suintaient. Un cri d'oiseau...

- Michel !

Michel sursauta. La peur des flics.

Vert. La forme d'un J7 vert, couvert de mousse, se dessina sur sa gauche. Un type en descendait nonchalamment côté porte coulissante. Il était long et filandreux comme un haricot vert oublié au fond d'un panier. Sous ses cheveux filasse, il souriait obliquement. On aurait dit la Joconde. En vieille.

- Bonbon ?

Bonbon le baba jouait les fantômes du Larzac, les rescapés de Woodstock, d'Ibiza, de Goa and Co, au fin fond de la jungle armoricaine. De retour sur les terres de ses ancêtres, Bonbon le baba s'était autoproclamé en retraite. Finies les années de bourlingue à vendre des bonbecs dans les foires. Il ne descendrait plus de Peugeot en Afrique, ne remonterait plus de kif du Rif, de vin des Corbières. Le J7 était venu mourir là, sucé jusqu'aux essieux par la verdure. Enlisé,

quoi. Vingt ans, le J7. Cinquante ans, le Bonbon. Les dents pourries, les cheveux gris. Peut-être même vert-de- gris. Va savoir jusqu'où peut s'immiscer la moisissure ici

Michel se rappela le type qu'il avait connu quand il était enfant. C'était bien le même bonhomme, en plus voûté peut-être. Surtout, il ne lui faisait plus peur. Les hippies !... Bonbon — Serge Diridiloup de son vrai nom – était un gars du coin qui s'était fait hippy. En tout cas, c'était ainsi que les paysans l'avaient toisé : « Ah, s'il avait hérité d'une meilleure ferme, peut-être que celui-ci aurait fait un bon paysan... » Par sa faute, pensaient-ils, il en était venu des centaines d'autres, de hippies. Il les avait attirés comme des mouches par temps d'orage, ces gars qui voulaient pas bosser et ces filles qui faisaient rien qu'à rigoler... Ben mon vieux. De quoi chambouler la tête des vieux garçons, ces filles ! Considérés selon les circonstances comme crève-la-faim ou bien fils à papa, les soi-disant « hippies » chevelus n'auront jamais trouvé grâce auprès du peuple des pisse- vinaigre, adepte du poil policé, de la casquette et du sarrau. Des années après s'être coupé les tifs, ils restaient marqués au fer rouge hippies ! Ce qui empêchait nullement de les traiter poliment. Il était recommandé aux enfants de leur dire bonjour et aux vieux de leur rendre le salut, à condition d'avoir été honorés les premiers, tout de même. On appelait ça la tolérance. Certains « hippies » en avaient profité pour s'intégrer, comme on dit. Ils s'étaient faits paysans, médecins, artisans et même maires dans des communes ayant perdu leurs autochtones pour cause de vieillissement et de désertification. Serge n'était pas de cette engeance. Il était de la race des durs à cuire. Il était resté Bonbon le baba sans varier d'un iota.

- Tu cherches ton pote Joël ? Il est là.

Bonbon bavassait pas. Michel lui emboîta le pas et sentit ses pieds s'enfoncer dans le sol.

- Regarde où tu marches.

Ils pénétraient dans un champ marécageux. Michel baissa les yeux et vit des plots de bois, des pierres et des parpaings qui avaient été semés de ci, de là pour se déplacer au sec. Quand il releva la tête, il s'aperçut que le champ était couvert de vieux camions, de caravanes, de roulottes et de tipis. Bonbon s'arrêta pour parler.

Ça fait un p'tit moment que t'es pas venu à Ker Belen, hein ? Ben, tu vois, c'est super. Vu la situation, j'allais pas laisser tomber les gens. Hein ? C'est normal.

Michel en profita pour regarder un peu mieux tous ces véhicules immobiles, qui semblaient avoir été surpris par une brusque montée des eaux. Le mélange de carcasses rouillées et de véhicules aux couleurs psychédéliques donnait une image de bidonville, avec un zeste de camp de réfugiés et un reste de communauté des années 70.

- La plupart de mes potes sont partis au soleil. C'était plus possible dans les campagnes par ici, avec les odeurs de merde, la flotte pourrie. Mais c'est marrant, tu vois, y en a quand même qui sont comme toi et moi. Peuvent pas s'en aller pour toujours. Y a quelque chose qui les attache ici. C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux. Ton pote Joël, c'est là-bas qu'il est, dans la caravane bleue. Je te laisse. Ce soir, à la bouffe, vous nous raconterez tout ça.

- Attends. Tu veux qu'on raconte quoi ? À qui ? À tes potes ?

Sans répondre, Bonbon tourna les talons et partit dans un sourire oblique, jocondesque, laissant le Michel songeur. Certes, l'endroit était vraiment tranquille. Au choix trois kilomètres de chemin non carrossable ou un kilomètre à travers champs avant d'atteindre l'asphalte de la route. Mais, comme planque, c'était surpeuplé.

Entre deux roulottes, Michel aperçut un couple de mammifères broutards d'une espèce en voie de disparition deux types penchés en avant, la paume de la main tournée vers le haut, comme pour demander l'aumône. Leurs cheveux longs tombaient en oreilles de cocker, se confondant avec leurs pulls de laine grossière.

Michel s'approcha de la caravane bleue, dont la peinture s'écaillait. Il y trouva Joël, attablé devant une bouteille de whisky frelaté.

- Je t'attendais.

Michel dut subir les embrassades de rigueur. Il confia ses inquiétudes quant au manque de discrétion du lieu. Joël tenta de le rassurer.

- Bien sûr, ici, on n'est pas incognito. Y a les babas tout autour. Mais ils causent pas aux habitants du village, ces babas-là, j't'assure. Je leur ai dit qu'on était des écolos, nous aussi, à notre manière.

- Tu leur as dit ça, toi ?

- Ouais. J'ai dit à Bonbon que je menais un combat contre la société, et tout. Il m'a répondu «C'est cool. Du moment que c'est sans violence. »

- Sans violence ?

- Ouais. Comme tu vois, je suis doux comme un agneau.

- Et si je te frappe la joue droite.

- Ben, je t'en colle une, quand même. Faut pas déconner.

Ils éclatèrent d'un rire gras.

- Question moyens de transport, reprit Joël, j'ai un truc à te montrer... Des chameaux.

- Des chameaux ?

Joël entraîna Michel au-dehors. Deux VTT étaient couchés derrière la caravane.

- Ça fait pas de bruit, ces bêtes-là. Ça glisse dans la nuit. Ftt !... Ni vu, ni connu... Si on a besoin d'un véhicule à moteur, on pourra

toujours emprunter la voiturette à Yves.

La bagnole sans permis ?

— Oui. Pourquoi pas ?

- Elle avance pas.

- T'as une autre solution ?

- Non.

La nuit commençait à tomber. Le couple de mammifères en voie de disparition broutait toujours.

- Qu'est-ce qu'ils cherchent ? demanda Michel.

- J'en sais rien. On va leur demander ?

Les deux types étaient tellement occupés qu'ils ne s'aperçurent pas tout de suite que Michel et Joël leur avaient emboîté le pas.

- Bonjour, dit Joël.

Les deux chevelus relevèrent la tête et se retournèrent avec une étonnante lenteur.

- Salut.

Sans envoyer paître les intrus, ils se remirent à brouter. Pliés, mains en avant, oreilles rabattues.

- On peut savoir ce que vous cherchez ? insista Joël.

- Ben, des psylos, répondit l'un des deux, avec l'air étonné et sans interrompre sa recherche.

Des psylos ? s'interrogea Michel.

L'autre gars s'approcha et ouvrit la main.

- Des psylocibes. Tu connais pas ? Des champignons hallucinogènes... C'est super ! Vous voulez goûter ?

- Non merci, fit Michel, poliment.

- Non merci, pas maintenant, ajouta Joël, plus catégorique.

Michel et Joël s'en retournèrent en rigolant vers la caravane bleue. Ils burent encore quelques rasades de whisky frelaté, histoire de se pointer en pleine forme au repas de la communauté.

Vers neuf heures du soir, Joël versa une dernière rasade.

- Je commence à avoir les crocs.

- A propos. Tes clebs sont pas là ?

- Je les ai laissés à la gare. Yves va les nourrir. Avec eux, j'avais peur de me faire repérer.

Joël et Michel décidèrent d'approcher du seul bâtiment de ferme qui soit resté debout et qui servait de salle commune à Bonbon et ses copains. Joël avait mis ses santiags. Il faisait nuit. Joël avait un petit coup derrière les carreaux. Joël fit un faux pas.

Et merde !

Michel le rattrapa par la manche.

- T'as qu'à faire gaffe où tu mets les pieds.

- Chut ! Ferme-la. Regarde un peu ce que je vois.

Joël resta planté. Michel le rejoignit pour jouir du même angle

de vue et laissa ses pieds s'enfoncer dans la fange. Solidaire. Tous deux étaient comme pétrifiés à la vue de ce spectacle : une jolie brune, vêtue d'une robe noire, allant pieds nus sur la terre sacrée, tirait de l'eau à un robinet extérieur. Elle remplissait un jerrican en plastique blanc. Elle posa le récipient sur sa tête. Avec élégance. Puis, elle se dirigea vers la salle commune d'une démarche chaloupée. Les deux gars se regardèrent : ils avaient les pieds trempés.

- C'est elle ! s'exclama Joël.
- C'est elle ? C'est qui ? demanda Michel.
- Ouais. C'est elle. La fille de la cuisine, chez Cloarec.
- Qu'est-ce qu'on fait ?

La lumière extérieure du bâtiment de ferme s'alluma, éclairant le chemin, et les deux gars englués dans la boue. Ils en avaient jusqu'aux chevilles. La porte de la roulotte d'à côté s'ouvrit. Quelqu'un balança un seau d'eau de vaisselle, puis referma la porte bruyamment. Attirée par le bruit, la fille se retourna et aperçut les deux gars. Elle posa son bidon et fit demi-tour.

— On se connaît ?

- Pas du tout, fit Joël.
- Cadaquès ? Forêt de Quénécan ? L'Ariège ? Non ? Pourtant, j'aurais juré. Surtout toi, ajouta-t-elle en désignant Joël.
- Moi ? Alors là, ça m'étonnerait.

Ça y est. Le mariage de Tristan. C'est dingue ! C'est toi, la brute épaisse ? C'est toi qui m'as serré le bras ? Tu m'as fait un de ces bleus !

Elle leur tourna le dos et s'éloigna.

- Tu vas pas partir comme ça, dit Michel.
- Vous pouvez crever !
- Comment tu t'appelles ? demanda Joël, à tout hasard.
- Je m'appelle Claire.
- Comme l'eau ? fit-il remarquer bêtement en montrant le jerrican.

La brune secoua la tête, et reconsidéra la cocasserie de la situation. Elle rigola franchement et décida de leur tendre la main. Ils en avaient jusqu'aux mollets. Elle ne manquait pas de poigne.

- Raymond Cloarec, c'est mon oncle. C'est pour ça que je servais à la noce. Ma mère m'a obligée. J'en ai rien à foutre, moi, de ces connards.

Elle lança sa tête en arrière pour ranger ses cheveux et les deux gars remarquèrent que ses tétons étaient en érection. Une fille de caractère, pour sûr.

- Aidez-moi à porter la flotte. C'est pour la cuisine. Y a pas l'eau dans la baraque.

Michel saisit le bidon. Tout en marchant, Claire rejeta à nouveau

sa tignasse vers l'arrière et la saisit des deux mains. Elle tenait une barrette entre ses dents. Ça la faisait zézayer

- Le soir de la noze vous z'auriez pu ze que ze zavais...

Elle fixa ses cheveux en pétard à l'aide de la barrette.

- .Vous m'auriez pas bâillonnée, j'aurais pu vous parler d'un certain Hervé... Ça vous aurait intérêt...

Une fois de plus, le sang de Michel ne fit qu'un tour. Il posa le bidon et saisit Claire par le bras.

- D'accord. T'as vu quelque chose. Qu'est-ce que t'as vu ? T'as bavé aux flics ou quoi ? Déballe ce que tu sais et fais pas chier !

- Mais c'est dingue ! Quelle bande de machos ! Écoute, mon bonhomme. D'abord, t'as pas d'ordre à me donner. Ensuite, tu me touches pas. Lâche-moi. Lâche-moi le bras... Voilà.

Claire reprit le jerrican, le posa sur sa tête et repartit d'un pas rapide, les deux gars accrochés à ses basques.

- Vous allez pas me lâcher ?

On voudrait pas que tu nous donnes aux flics, si c'est pas déjà fait, répliqua Michel, nerveux.

Y a pas de danger. Hervé, si vous voulez savoir... ils l'ont pincé. Je l'avais à l'œil, votre copain. J'ai même dansé avec lui. Il avait pas un comportement. Comment dire ?... Il regardait à droite et à gauche pendant qu'on dansait. Une valse. Ce qu'il était nerveux ! C'est dingue ! Et puis, il avait un air triste. Bébert le vigile aussi, il le perdait pas de vue. Il a fallu faire la vaisselle. Quand je suis revenue, Bébert tenait Hervé pendant que le garde du corps de Bourgeois le fouillait. Le Tellier était là aussi. Il tenait un truc dans sa main et le secouait sous son nez. J'entendais pas ce qu'il lui disait, mais ça avait l'air de chauffer. Après, j'ai essayé de m'approcher, mais ils étaient trop nombreux autour de lui. Y avait aussi Cloarec, mais c'était Bourgeois qui avait l'air de diriger la manœuvre. J'ai juste entendu Le Tellier dire «OK, je m'en occupe, suivez-moi » Bourgeois a parlé, aussi. «Essayez au moins de savoir pour le compte de qui il fait ça », qu'il a dit. Et il a ajouté «Pas de brutalité. » C'est ça. «Pas de brutalité. »

- Et après ? demanda Michel.

Après ?... J'ai voulu les suivre. Ils sont passés par la cuisine... Et puis, vous êtes arrivés... Ton pote m'a empêchée de causer. Brute épaisse ! Depuis, j'ai fait mon enquête...

— Sur Hervé ?

- Non. Sur vous Je me disais qu'on pourrait peut-être accorder nos violons. Et qu'on aurait peut-être l'occasion de jouer dans le même orchestre. Va savoir. Mais maintenant que je vous vois de plus près, je pense que c'est pas une bonne idée.

- Qu'est-ce que tu sais sur nous, au juste ? s'inquiéta Michel.

- Moi, je venais ici en vacances chez ma grand- mère, quand

j'étais gamine, alors je connais pas les gens. Tout ce que je sais c'est que vous êtes repérés, comme fouteurs de merde. C'est dingue ! Surtout Joël... Michel, lui... Comment dire ?... C'est plutôt le mec qu'a pas de bol. Faut pas trop le fréquenter. Peut-être qu'il porte la poisse... Autrement, qu'est-ce que je sais ?... Que vous avez mis le feu au hangar, chez Cloarec, que vous faites de l'espionnage chez les salopards... Que vous êtes à cran, quoi.

- Putain ! lâcha Michel pour lui-même.

- Oh là là ! Ce que vous pouvez être paranos, c'est dingue !... Et sérieux... Beaucoup trop sérieux.

Comme elle arrivait devant la porte du bâtiment, Claire posa son jerrican. Les deux autres restèrent à l'écart, dubitatifs.

- Allez... Restez pas plantés comme ça. Entrez. On a commencé sans vous.

Ils se regardèrent un instant, hésitants. Leurs ventres gargouillaient. Leurs ventres décidèrent d'entrer.

À leur vue, les trente personnes présentes poussèrent un « ah ! » de satisfaction. De toute évidence, Michel et Joël étaient attendus. Ils échangèrent un regard ahuri. Autour de la table, c'était un festival d'excentricités dreadlocks, tissages bigarrés, djellabas, gandouras, bonnets afghans et rastas. La référence aux années 70 n'était pas la seule. Il y avait aussi des crêtes dans la plus pure tradition punk des vertes, des rouges. Quelques Perfecto. Un Corto Maltese et deux drag-queens. Claire poussa les nouveaux arrivants vers le bout de la grande tablée. Bonbon les attendait. Tous ces gens les attendaient. Tous ces yeux étaient braqués sur eux. Un instant, ça leur coupa l'appétit.

— Ici, c'est à la bonne franquette, leur dit Bonbon, mais si vous profitez pas de l'accalmie pour vous servir, dans cinq minutes il restera plus rien.

Un bref coup d'œil sur l'assemblée leur permit de constater qu'en un instant tout le monde s'était remis à bouffer et que personne ne prêtait plus attention à eux. Michel se leva et réussit à s'emparer d'une gamelle au fond de laquelle collaient quelques nouilles tièdes colorées au concentré de tomates. Pas lourd, pour deux ventres affamés. Heureusement, dans la minute arrivèrent de grandes poêlées d'omelette, accueillies par des hourras. Les convives se les disputèrent en rigolant. Michel et Joël se servirent copieusement, beurrèrent de grosses tartines et burent de grandes rasades d'un mauvais vin de pays. Après ça, ils avaient vachement envie de rigoler. Bonbon donna un petit coup de coude à Michel. À nouveau, tout le monde les regardait. Bonbon prit la parole

- Comme vous l'aviez deviné, les deux gars qui viennent d'arriver sont Michel et Joël, ceux dont Claire nous a parlé. On est tous au courant, ici. Et on est tous d'accord avec vous. Bon. On n'est

pas pour la violence, mais enfin. Les salopards ont tout ratiboisé dans ce putain de pays. Je me fais le porte-parole de tout le monde à Ker Belen... On veut bien se battre avec vous. Voilà.

Les deux autres se regardèrent et eurent du mal à ne pas éclater de rire. Joël répondit :

Bonbon, faut arrêter la tisane, mon vieux. On joue pas les Robin des Bois.

- Ici, c'est l'Arche de Noé, gueula Sam, Corto Maltese de service. Ses copains rigolèrent.

Joël saisit la balle au bond.

- C'est vrai. Robin des Bois, qu'est-ce qu'il viendrait foutre sur l'Arche de Noé ? Hein ? Non. Nous, moi et mon pote, on aurait plutôt tendance à jouer les rats qui quittent le navire avant qu'il sombre, si vous voyez ce que je veux dire.

- On voit pas, dit Bonbon.

- On fait pas la révolution, si tu préfères.

Claire passa à Joël un énorme joint sur lequel il tira trois belles bouffées. Il le passa à Michel qui tira trois timides lattes, avant de tousser. Claire prit la parole :

- Quand même. C'est le système qui est pourri. Non ?

- Ouais, répondirent Michel et Joël avec un bel ensemble, tout en secouant la tête, comme le font les chiens articulés sur la plage arrière des bagnoles.

Nous, on passe pas notre temps à réfléchir, dit Michel. Déjà, on bosse. Enfin, moi je bosse, toujours. Alors, vous savez, la révolution. Déjà, la première chose, c'est de pas s'écraser, montrer qu'on est vivant... Après...

- Après ? reprit Bonbon.

- Après, on verra.

- Vaut quand même mieux avoir une stratégie, protesta Claire.

Joël rigola

- Une stratégie ? Vous voulez dire que vous en avez une, de stratégie ?

- Vaudrait mieux bien analyser la situation, je veux dire... Ça pue, non ? Pour moi, c'est l'odeur de la décomposition du système, c'est tout. Y en a que pour la triche, les subventions. Tout se décide au loin, là-bas, il suffit de rentrer dans les clous. Alors, les types, ils y rentrent au chausse-pied, s'il le faut. Au coup de gueule, au coup de piston. Les petits se couchent devant les gros, com'd'hab.

- Produire. Toujours plus... Et de la merde ! ajouta Bonbon.

Le discours commençait à agacer les deux rustiques. Michel réagit le premier.

- Bon. Ça va. On connaît la musique ! Produire à bas prix... Les marchés s'effondrent. Les petits tirent la langue. Et alors ? Qu'est-ce

que vous proposez, vous ? Je voudrais bien voir ça, tiens.

Michel et Joël ne voulaient pas et pourtant... Ils se laissèrent entraîner dans le débat. Ils se sentaient étrangement légers. Ils étaient babas. Tout les faisait rigoler. La discussion allait durer une bonne partie de la nuit. Les pétards tournaient, le délire s'amplifiait.

L'assemblée mit tout à plat la situation économique du pays, les armes dont disposaient les uns et les autres, le rapport de forces entre les syndicats agricoles, les actions envisageables, les risques encourus.

La mafia productiviste préparait un coup fumant. Joël et Michel en étaient convaincus, mais de quoi pouvait-il bien s'agir ? Et puis, le contexte changeait quelque peu : depuis quelque temps, des informations commençaient à filtrer. L'opinion publique était alertée. Les écolos remuaient la merde dans la fosse à lisier et ça sentait mauvais. On parlait de manifestations de consommateurs, à cause de l'eau, qui n'était plus potable, saturée de nitrates et de pesticides. Le syndicat concurrent de la Fédé, les « Paysans et fiers de l'être », préparait des actions en justice, contre les abus des productivistes.

— Tout ça, c'est bien beau, dit Claire, un tantinet exaltée. Mais ça n'avance pas assez vite. Vous jouez votre peau. Les flics vous recherchent. Les salopards aussi. Et puis, qu'est-ce qui est arrivé à Hervé ? En tout cas, le temps est compté et une chose au moins est sûre et certaine : une fois entre les pattes de la police, vous pourrez plus agir du tout. Alors, où on va ? Les gros ont toutes les cartes entre leurs mains. Ils possèdent la quasi-totalité des terres. Que des grosses fermes. Ils vont s'installer où, les jeunes agriculteurs de demain ? Les paysans sympa, ceux qui marchent pas dans la combine. Alors ?... Vous voulez que je vous dise ? J'ai fait des études d'histoire. C'est quelque chose qui m'a frappée dans toute société rurale, quand une caste s'approprie l'ensemble des terres, un jour ou l'autre, elle se prend en pleine gueule des jacqueries, des révoltes ou même une révolution. Les armes dorment dans les greniers. Elles peuvent se réveiller. Et le but de la lutte armée, c'est la redistribution des terres. Et je vois pas pourquoi les capitalistes d'aujourd'hui échapperaient à cette logique.

Pour Michel et Joël, l'épisode de l'incendie était la seule référence. Même si ça n'avait pas servi à grand-chose, au moins ça leur avait fait du bien. Dans leur situation, ils ne voyaient pas d'autre issue que la fuite en avant, que le déclenchement de la terreur et du scandale. L'assemblée acquiesça en secouant la tête comme une collection de chiens articulés, prise dans un courant d'air.

- Il faut bien choisir les cibles, fit remarquer quelqu'un.

Cloarec fut le premier désigné. D'autres dénoncèrent ses complices, qui s'en foutaient plein les fouilles. La mafia de l'agroalimentaire. . Il fallait attirer l'attention dessus. Briser la loi du

silence.

Le délire atteignit son paroxysme vers trois heures du matin, quand les comploteurs décidèrent de créer un mouvement terroriste. Ils s'amusèrent à chercher un nom farfelu. Finalement, ils choisirent le nom de Front de Libération du Ploukistan.

- Comme ça, les ploucs auront enfin une patrie, rigola Bonbon.

Tard dans la nuit, les nouveaux conjurés se séparèrent joyeux. Bonbon, Claire et Sam raccompagnèrent Joël et Michel jusqu'à la roulotte bleue.

- Vous venez fumer un dernier pétard chez nous ? demanda Sam.

- Non merci, on est crevés.

- Avec tout ce que vous avez bouffé comme omelette aux champignons, vous êtes pas près de dormir.

- Aux champignons... répéta Michel, l'air inquiet.

- Ouais, l'omelette aux psylos... C'est super bon, non ?...

Hilaires et insomniaques, Michel et Joël continuèrent, dans leur caravane, à se charger au whisky frelaté. La conversation revenait toujours sur les actions à entreprendre.

- Je tiens plus en place, dit Michel.

- Moi non plus.

- Et si on tentait une petite sortie dès cette nuit ?

À trois heures du mat', le village était désert. Tu parles. Personne n'allait rester regarder tomber du ciel les cordes, les chats et les chiens, les seaux, l'orage de mer et tutti quanti.

Une pétarade retentit dans la Grand-Rue endormie. Une voiturette sans permis. Vitesse maximale : trente kilomètres à l'heure. Un look de pot de yaourt ancien modèle, en carton. Elle poursuivait tant bien que mal sa route, face au vent, entre les façades moches enduites de ciment gris, avant de se garer derrière l'église, plus que jamais échouée, touchant le fond de son fleuve de bitume. Il y avait là un pâté de trois maisons de campagne. Une seule d'entre elles n'était pas affublée d'une pancarte «A vendre ».

Deux hommes cagoulés descendirent du Tupperware à roulettes. L'un se plaqua contre la façade de la maison habitée, à gauche de la porte d'entrée. L'autre pressa le bouton de la sonnette, avec insistance. La lumière finit par s'allumer dans le couloir. Le deuxième cagoulé alla se coller contre le mur, côté droit.

Un homme mit le nez à la porte. Les deux types masqués lui sautèrent sur le paletot, le bâillonnèrent, le ligotèrent et lui passèrent un sac de jute sur la tête.

Le voyage n'en finissait pas. La voiturette se traînait, à cause de la surcharge.

- On aurait mieux fait de prendre ta bagnole.
- Trop risqué. Un coup à se faire repérer.
- En tout cas, si on veut continuer à jouer à la bande à Bonnot, faudra trouver quelque chose de plus rapide.

Il avait été convenu de traiter le prisonnier avec le maximum d'égards. Une fois libéré de ses liens, le type affichait une mine ahurie. Les cagoulés entreprirent de le mettre au parfum.

- Le FLP, tu connais ? ...
- Non. C'est quoi ?
- C'est l'organisation qui a mis le feu chez Cloarec. On en fait partie.
- Ben merde... C'est vous alors ? Joël, ça m'étonne pas, mais Mich.
- Tu nous as reconnus ? demanda Michel.
- Ben tu penses. C'est pas avec vos cagoules... C'est un petit pays, ici.

L'air las, les deux complices ôtèrent leurs passe- montagnes.

- Y en a marre des infos qui passent pas, dans ton canard de merde. Va falloir que ça change. OK, Ronan ? Demain, tu nous fais un bel article sur l'incendie de chez Cloarec.

Tout de suite, l'otage se détendit

- Ho, ho. !. Calmez-vous, les gars. !. Vous voulez que je vous dise ?... Demain, dans le Torchon, y aura rien d'écrit sur l'incendie de chez Cloarec. Mais ça sera pas à cause de moi. Moi, ça fait des années que j'attends ça. Que des gens foutent en l'air ce bordel. Correspondant au Torchon de l'Ouest, croyez-moi, c'est pas marrant tous les jours. On me demande qu'un truc : cirer des pompes. Tout va bien. ! Positiver, qu'ils appellent ça. Grand succès de l'omelette-frites de l'Amicale laïque. Grand succès de ceci, grand succès de cela... Du moment que je colle un maximum de tranches sur les photos, ils sont contents. «Pensez au public populaire, Ronan », qu'ils me disent tout le temps. «Faites pas de politique, Ronan, arrondissez les angles... » Alors, vous pensez bien. Quand y a eu l'incendie de chez Cloarec, leur réaction, ça a été tout de suite motus. Surtout. Surtout, ne pas en parler. Vous n'avez qu'à faire le compte des annonceurs et des administrateurs du canard. Ils sont tous là, les gros, l'agroalimentaire, la grande distribution, les porcs, les poulets, et même les cathos de choc, tous.

- Alors, on a tout faux, lâcha Joël.

- Et pourquoi donc ?

- On voulait faire un coup médiatique.

Ronan rigola.

- Dans le Torchon ? Avec moi ?... Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer de vendre un article à un autre canard. Un journal national...

Un journal national ? On s'en fout, répliqua Michel. Ici, les gens, ils lisent le Torchon, un point c'est tout.

L'intérêt de l'action tombait un peu à l'eau. C'était le cas de le dire, avec ce foutu climat. Joël et Michel discutèrent en aparté avant de se décider

- Ben... On va te laisser là.

- Ben non.

- Comment ça, non ?

Écoutez. Vous venez m'enlever chez moi au milieu de la nuit. Vous me foutez une trouille. Après, vous m'allumez avec vos histoires. Je suis pas indifférent à tout ça, moi. Faut pas croire. Et ma frustration de correspondant local, qu'est-ce que vous en faites ? Hein ? Vous vous en foutez. C'est ça... Pour être bref, je vous le demande est-ce que vous voulez bien de moi dans votre bande ?

- Dans notre bande ?

- Ouais. Je pourrais être. Je sais pas, moi... Votre responsable de l'information.

— De l'information ?

- En tout cas, je rentre pas chez moi à cette heure- ci. Et puis, j'ai pas envie de dormir.

- Bon. OK. On t'amène au QG, dit Joël.

Ils laissèrent le pot de yaourt chez Yves, qui en était le malheureux propriétaire. L'ancien était déjà debout et il fallut bien lui expliquer la nouvelle stratégie. Lui qui n'avait qu'une envie remettre ça. Alors, ils l'invitèrent à faire la route à pied avec eux, jusqu'à Ker Belen. Le jour se levait et c'était presque beau.

Une fois arrivés, ils allèrent réveiller Claire et Bonbon et leur présentèrent la nouvelle recrue ainsi que l'ancienne. La conversation vint rapidement sur Le Tellier, celui qui avait pris en charge Hervé, le soir de la noce.

- Un mètre soixante à tout casser... Il est pas taillé comme Bébert ou le poussin à Bourgeois, fit remarquer Michel.

- Et il en sait tout autant, ajouta Claire.

On discuta tactique. Et question tactique, Joël imposait sa science.

- C'est pas la peine de mettre le gros de la troupe en alerte. Demain, c'est mardi, jour de marché. Et tous les mardis, c'est jour de congé pour les commis. Le Tellier, lui, il va à la banque déposer son pognon.

- Ça fait beaucoup ? demanda Claire.

- En ce moment, ça doit faire dans les dix bâtons par semaine, qu'il met de côté, calcula Michel. Et en liquide... Du cochon illégal.

- Illégal ? demanda Ronan.

Michel lui rafraîchit la mémoire.

- Le Tellier, tu sais comment on le surnomme ? On l'appelle «Le Tôlier», parce qu'il aime les tôles. Il est acheteur de tôles. Mais usagées, rouillées, les tôles. Les cochonniers, ils cherchent que ça. De la vieille tôle... Au noir, ça vaut plus cher que la neuve, maintenant. Comme ça, ils agrandissent leurs élevages. Ni vu ni connu. De l'extérieur, on fait pas la différence entre le nouveau et l'ancien. Tu piges ?... On sait pas ce qui se passe là-dedans, mais on parle de cinq cents truies pas autorisées... Ça ferait plus d'un million de francs lourds de bénéf supplémentaire par an.

- Mazette ! fit Bonbon.

- Attends. . À ajouter au bénéf officiel, qu'est déjà de plus de trois millions.

Ronan se souvenait

- OK. Mais il a déjà été condamné pour le dépassement. Le Torchon en a parlé. Juste un entrefilet.

Mais quand même. Pour moi, il s'est mis en règle. L'affaire est classée.

— Tu sais combien il a eu d'amende ?

— Non.

- Cinq mille balles. Il était mort de rire, Le Tôlier... Alors, il

continue. Il aurait tort de se gêner, non ? Avec le fric, il achète des apparts sur la Côte d'Azur, des grands vins, des tableaux, des actions.

A l'unanimité, le porcher pollueur fut choisi comme cible. Restait à régler les détails de l'opération. Ronan et Claire disposant également de VTT, il fut décidé de compléter la caravane de chameaux.

- Bon. Je vais vous laisser, c'est trop sportif pour moi, dit Bonbon, en guise de conclusion. Et puis, y a pas idée de réveiller les gens à une heure pareille. Je retourne au lit.

- Mais enfin, il fait jour, c'est le matin, fit remarquer Michel.

- Justement, c'est le matin. J'aime pas le matin.

- T'es un oisif, c'est tout.

- Un quoi ?

- Un oisif.

- Et alors ? Ça apporte quoi de s'exciter sur le boulot ?

Yves décida d'apporter son grain de sagesse

- Moi, je suis pas pour les feignants. Ça non ! Mais c'est devenu une vie de fous, au jour d'aujourd'hui. Et y en a qui feraient mieux de s'arrêter un peu pour réfléchir. Ça ferait moins de dégâts. Pour sûr.

Cela faisait maintenant plusieurs jours que Michel avait disparu. Il avait demandé à Yves de rassurer René et Madeleine, sans trop entrer dans les détails. En fait, les parents avaient doublé leur dose de médicaments et ne semblaient pas si affectés que cela.

Madeleine avait fait ses comptes, en discutant avec les gens du bourg avec Michel, l'écolo de la gare et le jeune de la Coopé, ça faisait trois disparitions en une semaine. Et encore. Peut-être y en avait-il eu d'autres. Va savoir. Ça les consolait un peu, les parents, de ne pas être les seuls à être tombés dans la malchance, pour une fois. De toute façon, ils avaient décidé de n'en parler à personne. Ils se disaient qu'après tout, pour l'instant, dans le bourg, personne n'avait l'air de se douter de l'absence de Michel.

Dans la dernière livraison du supplément féminin au Torchon de l'Ouest, le psy de service avait écrit que c'était mauvais de garder ses malheurs pour soi. Qu'il fallait dire ce qu'on avait sur le cœur. Au contraire, ça leur allégeait plutôt l'angoisse, aux vieux, de la garder juste pour eux, bien au chaud, au lieu d'avoir à paraître malheureux, à l'épicerie, devant le facteur ou le voisinage, qui n'attendaient que ça, comme distraction.

- De toute façon, leur connerie de «pichanalyse», comme disait René, ça pouvait pas marcher pour tout le monde, les Blancs, les Noirs, les messieurs comme les pauvres gens.

René avait ajouté un argument formidable pour convaincre Madeleine de la fermer :

- Si y a des endroits sur terre où ça marche pas, et y en a sûrement plus d'un, ça peut être que dans des pays de couillons comme le nôtre.

- Et puis, notre fils, c'est pas un vrai disparu, avait ajouté Madeleine.

- Tandis que les autres.

- Tiens, Hervé Maligorne. Celui-là se sera suicidé. Si ça se trouve. Probable.

Pour un jeune du pays, le suicide était un événement de plus en plus fréquent. Une mort «naturelle», en quelque sorte.

Chaque jour, René et Madeleine épluchaient le Torchon de l'Ouest. Pour rien. Il n'y avait pas le moindre disparu dans ce foutu journal.

Chaque jour semblait pareil aux autres : ils rentraient tous les midis et tous les soirs, trempés jusqu'aux os et le plus intéressant, dans le journal, c'était toujours la page des obsèques, celle où ils avaient le plus de chances de retrouver quelques connaissances.

Un soir, le téléphone sonna. Ils se précipitèrent. Mais ce n'était pas Michel. C'étaient les flics. Ces derniers expliquèrent à René que s'il savait où était son fils, il ferait bien de lui dire d'aller à la gendarmerie tout de suite. Qu'il avait été vu par un témoin, au café chez Suzanne. Qu'il avait menacé de mort le jeune Hervé Maligorne. Qu'il s'était enfui quand les gendarmes étaient venus le chercher. Que s'il n'allait pas s'expliquer, il pourrait bien être accusé de meurtre. Parce que, depuis, le jeune Hervé Maligorne avait disparu. Aïe ! ... Ça faisait un sacré sac de nœuds dans le creux de l'estomac.

Avant de se coucher, René dit seulement à Madeleine qui lisait le roman-feuilleton du Torchon de l'Ouest pour se changer les idées :

- Vos histoires de bonnes femmes, c'est juste bon qu'à brasser des idées noires.

- Des idées noires ? lui répondit-elle. Mais de quelle couleur tu veux qu'elles soient, les idées, par les temps qui courent ?

Ils avalèrent leurs somnifères. Ils venaient d'éteindre la lumière, quand on frappa à la porte. Ils se précipitèrent. En pyjama et chemise de nuit. Cette fois-ci, c'était bien Michel. Madeleine l'embrassa comme on embrasse un soldat revenant de guerre. Lui aussi était ému. Mais il était déterminé. Il leur expliqua qu'il n'avait tué personne et qu'il n'avait pas l'intention de se rendre aux flics.

- Moi et Joël, nous allons continuer l'enquête.

Ce Joël, c'est un drôle de zigoto. Tu ferais bien de t'en méfier, fit remarquer la mère.

- Si on ne le fait pas, personne ne le fera à notre place. Continuez à dire que vous ne savez rien. Moi, il vaut mieux que je vienne pas trop traîner par ici. Le téléphone va être sur écoute, le courrier ouvert. Si vous voulez me communiquer quelque chose, passez par Yves... Et puis, ne vous inquiétez pas pour moi, surtout.

Michel les embrassa chaleureusement et retourna dans la nuit fraîche et humide. Il releva la tête et sentit l'air vif gonfler ses poumons. Cette fois-ci, il se disait que c'était la bonne, qu'il avait basculé. Il entra en résistance d'un pas décidé et marchait vers l'inconnu. Le cœur battant. L'âme un tantinet romantique. Une humeur à tout casser.

Le mardi, les quatre vélos prirent, comme prévu, la direction de la porcherie, dès le petit matin. Tout le temps de contrôler les allées et venues. Quelques arbustes rabougris et ajoncs en fleur survivaient autour d'un éperon schisteux. Ils se cachèrent derrière ce bosquet, qui était le dernier à avoir échappé à la morne normalisation du paysage.

Le pauvre correspondant de presse claquait des dents sous la pluie glacée. Claire, Joël et Michel, qui étaient habitués à la dure, se moquaient de sa frilosité. Tout se passa d'abord comme prévu après avoir soigné les porcs, les commis montèrent dans leurs bagnoles pour aller au marché. Le Tellier restait seul à l'intérieur du bâtiment. Seule inquiétude : sur le terre-plein, un énorme chien noir aboyait, excité par la présence étrangère.

Les chiens, ça faisait partie du mauvais temps. Mauvais temps. Mauvais chien. Temps de chien. Fatalité. À quoi servaient les chiens ? À rien. Une compagnie ? Mais quelle curieuse compagnie que celle qui lèche le maître et montre les crocs à l'étranger. Une protection ? Contre qui, contre quoi ? Trop souvent, les chiens hurlaient à la mort et la mort qui rôde n'a que faire des chiens.

Dans ce foutu pays, il faisait un temps noir et le mauvais chien noir aboyait.

- On va pas pouvoir approcher, avec ce sale clébard, s'inquiéta Michel.

- Je hais les chiens, ajouta Ronan.

- Moi, je les aime, les chiens. Et je vous emmerde, se fâcha Joël.

Le molosse s'approchait dangereusement du bosquet et tout le monde balisait. Tout le monde, sauf Joël, qui tenait un caillou dans sa main et avança d'un pas.

- Ne bougez surtout pas.

Le chien était maintenant tout près. Il grognait et montrait les crocs. Joël leva lentement le caillou au-dessus de sa tête et le posa en équilibre sur une branche de sureau. Il attendit que le chien soit le plus près possible. Au bout d'un moment, l'animal et l'homme se trouvèrent face à face. Au moment où le chien était prêt à lui sauter à la gorge, Joël tira insensiblement sur la branche de sureau et le caillou glissa avant de chuter lourdement sur le museau du clébard, qui recula d'un coup et s'en alla – kaï kaï ! - vers la porcherie, où il reprit ses aboiements intempestifs.

- Me regardez pas comme si j'étais Merlin l'Enchanteur, protesta Joël. Un chien, si tu veux l'empêcher d'aller quelque part, faut jamais le frapper. Jamais. Faut qu'il se ramasse un truc sur la tronche, sans se rendre compte que quelqu'un l'a fait exprès un dico, un Bottin, un

caillou, n'importe quoi... C'est comme quand tu veux pas qu'il chie dans ta maison. Faut pas l'engueuler, faut engueuler sa crotte.

- Engueuler une crotte ?

Les trois autres rigolèrent.

- Bon. C'est pas le tout, reprit Joël, mais là-bas, devant la porcherie, il est sur son territoire, le clebs, et à l'intérieur, y a son maître. On pourra pas approcher... Bougez pas. Je reviens de suite.

Joël enfourcha son VTT et reprit le chemin par lequel ils étaient venus.

Quelques minutes plus tard, il était de retour, suivi de ses trois chiens.

Joël n'eut qu'un geste à faire. Ses trois molosses se ruèrent sur le cerbère et celui-ci s'en alla sans demander son reste.

- Maintenant, je crois qu'il faut pas traîner. Faut passer à l'attaque, expliqua Joël, en grognant et en retroussant les babines à son tour, comme un chien enragé.

Joël ouvrit le sac de sport qu'il trimbballait. Il en sortit un fusil à canon scié et quatre groins de porc en plastique. Joël chargea l'arme. Tous les quatre prirent figure de cochon. Ainsi masqués, ils s'approchèrent du bâtiment. Joël avait assigné ses chiens à la garde des vélos, près du bosquet.

- Le truc, là. Le flingue. T'es sûr qu'on en a besoin ? demanda Ronan d'une voix fluette.

Joël ne répondit pas. Il demanda à Michel d'ouvrir la porte en fer, sur le côté du bâtiment, et bondit à l'intérieur. Les trois autres têtes de cochons le suivaient à distance. C'était un couloir étroit et sombre. A droite, non loin de l'entrée, une lumière au néon dégueulait par une porte entrouverte le bureau de Le Tellier. Quand ils pénétrèrent dans celui-ci, les trois complices comprirent qu'il n'y aurait pas de round d'observation : Joël avait déjà plaqué l'éleveur contre un mur, et lui collait le canon de son fusil sous le menton. Ils restaient cois. Cela faisait beaucoup à la fois l'odeur ammoniacquée du lisier, qui prenait à la gorge, les grognements des cochons, provenant du fond du couloir et, au premier plan en direct, cette scène incongrue – un type à tête de cochon tenait en respect un producteur de porcs, qui tremblait. Tétanisé, Ronan n'eut même pas l'idée de faire une photo.

- Tu chies dans ton froc, hein ? Fumier. Va falloir que tu te calmes, sinon tu vas nous claquer dans les doigts, commença Joël.

- C'est pour l'argent ? dit Le Tellier en tremblant.

- Non. C'est pour *La Caméra invisible*.

- Combien ?

- Holà, bijou ! Comme tu y vas. C'est pas pour un court-métrage. On n'est pas pressés. On a tout notre temps. D'abord, on va

faire un brin de causette... Assieds-toi, le film commence. Allez ! Assieds-toi, je te dis. Y a combien de truies ?

— Six cent vingt-deux... Mais pourquoi ?

- Joue pas avec nos nerfs, Le Tôlier. De toute façon, on va les compter, tes belles. Y en a combien en tout ?

- Je sais pas. Un peu plus de neuf cents.

Joël saisit alors l'éleveur par le col et le colla à nouveau contre le mur, avant de lui balancer une baffe.

- C'est le début des réjouissances, gros nain.

- Mille cinquante et une, exactement... Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Joël sentait bien que ses complices n'étaient pas au diapason. Pour qu'ils arrêtent d'halluciner, il fallait les mettre dans le coup pour de bon.

- Ben alors, tu prends pas de notes ? demanda Joël en se tournant vers Ronan. Et le comptage ? lança-t-il à Claire.

Précipitamment, Claire partit vers le couloir. Ronan sortit de sa torpeur et se décida à prendre une photo du «Tôlier».

- Et toi ? Qu'est-ce que t'attends ? ajouta Joël en direction de Michel, un coup de menton à l'appui.

Michel se souvint de ce qu'il devait faire. Il commença à ouvrir les tiroirs, à la recherche des comptes de la porcherie. Pendant ce temps, Joël poursuivit son interrogatoire musclé. Il fit asseoir Le Tellier.

- Maintenant, tu vas nous dire où elle est, la piscine.

- La piscine ? Quelle piscine ? répéta machinalement Le Tôlier, hébété.

- L'endroit que les gens appellent la piscine, dans le coin, ça te dit rien ? La merde, qu'est-ce que t'en fous ?

- Y a des fosses.

- Quelle contenance ? Allez, on va pas perdre de temps. T'as des fosses pour six cents truies et deux mille cochons, en gros... Mais, avec les clandestins, ça fait beaucoup plus de merde. Le reste du lisier, t'en fais quoi ?

Ronan prenait des notes. Michel, qui chargeait les paperasses dans le sac de sport, redressa le groin pour s'adresser à l'éleveur

- Tu dégazes toujours sur la route ? Vous savez ce qu'il fait, cet abruti ? Il fait des centaines de bornes sur la voie express, avec sa tonne à lisier derrière le tracteur, le robinet ouvert. Ça fait toujours quelques milliers de litres en moins.

— Allez. Il est où, le pognon de la semaine ? Le liquide.

- Derrière l'ordinateur, dans une boîte de galettes, lâcha l'éleveur.

Michel n'eut aucun mal à trouver la boîte. Elle était bourrée de

pognon. Bonjour la galette !

Puis les quatre petits cochons masqués s'en allèrent visiter la ménagerie en compagnie du directeur du cirque. Le couloir débouchait sur la maternité. Les tristes truies y survivaient, à l'étroit, entre deux rangées de barres métalliques, sur un caillebotis de béton, à travers lequel leurs déjections tombaient dans les fosses. Leurs couennes fumaient et la chaleur qu'elles irradiaient se perdait dans les courants d'air. On leur arrachait leurs rejetons, pour les conduire en postsevrage, tout au bout du bâtiment, où ils se ruaient sur les rangées de tétines de l'alimentation automatique. Quarante bébés roses plantés devant un biberon à quarante tétines, se bousculant à l'arrivée du liquide nourricier *Struggle for life* ! Retirés à leur mère, les porcelets noyaient leur chagrin en se goinfrant de ce qu'il fallait de protéines, de vitamines, d'antibiotiques, sans oublier les médicaments contre le stress. Des cochonneries, comme on dit.

Leur calvaire se poursuivait à l'atelier d'engraissement, où on ne leur demandait qu'une chose bouffer, bouffer, bouffer. Ils chiaient aussi. Ils chiaient beaucoup. On disait que pour exporter les déjections produites en une année dans le pays, il aurait fallu affréter un train de wagons-citernes ininterrompu, long de Brest à Vladivostok. À l'écart, deux gros verrats servaient de reproducteurs et de réceptacles à tous les parasites, à en croire leur peau, couverte de pustules.

Ronan, peu habitué à ce genre d'ambiance, incrédule, photographiait l'univers carcéral des animaux, le béton, le métal, les auges, le système de distribution de la nourriture. Il s'arrêta pour changer de pellicule et resta songeur.

Claire avait envie de vomir, envie de rendre les kilos de jambon avalés depuis sa plus tendre enfance, envie de dégueuler les saucisses et le pâté, la merde ingurgitée. Joël s'en aperçut.

— Commence pas à réfléchir Aide-nous plutôt à ouvrir la cage aux oiseaux.

Ronan et Claire eurent beaucoup de plaisir à ouvrir les portes et à pousser les animaux vers l'extérieur. Ce ne fut pas chose facile, car les bêtes, habituées à un espace vital réduit, n'avaient jamais connu les plaisirs de la marche et encore moins les joies d'une « sortie nature ».

En arrivant au-dehors, cochons et coches hésitaient, ne voulaient plus avancer. Comme si le grand air les effrayait. Joël siffla ses chiens, qui repoussèrent les porcins vers la vaste prairie, derrière la porcherie. Certains animaux ne tenaient pas sur leurs guiboles et s'effondraient en grognant. Mais, au bout de quelques minutes, la plupart s'enhardissaient. Les verrats, qui n'avaient jamais connu que la branlette, dont le sperme n'avait servi qu'à remplir les pailles d'insémination, montaient les truies, qui subissaient le premier coït de

leur vie, sans état d'âme apparent. Cochons et coches, verrats et porcelets découvraient le ciel, le vent, la pluie, la vie. Tout à la fois. Ils goûtaient l'herbe verte, puis grattaient le sol, se roulaient par terre. Certains donnaient l'impression de rire aux éclats. D'autres gambadaient allègrement ou ruaient de plaisir. D'un seul coup, de vulgaires sacs à merde redevenaient des animaux. Vivants et heureux de vivre.

Les quatre compères s'amusèrent de ce curieux spectacle. Car l'homme ne peut regarder le cochon sans y reconnaître une part de lui-même. Joël, qui avait des lettres, cita un certain Ramon Pipin, un chanteur français que les trois autres prirent pour un philosophe espagnol

- Dans chaque homme, il y a un porc latent, et dans chaque port, il y a une femme qui l'attend.

Cette grande sauterie n'engendrait pas la mélancolie. Joël et Michel, qui n'ignoraient rien des techniques d'élevage, n'aimaient guère les discours larmoyants sur le malheur des petites bêtes. Pourtant, au bout d'un moment, tout le monde se tut.

- Un ange passe, remarqua Michel.

- Qu'on l'encule ! répliqua Joël, qui avait aussi lu Cocteau.

Joël sortit le premier de ces quelques secondes de béatitude et poussa le cochonnier vers l'avant

— Allez, Le Tôlier, on va en excursion, maintenant.
Visite de la piscine.

- Je m'en fous. Je vous ai reconnus... Je vous baiserais.

Il n'eut pas le temps de continuer. Joël lui colla une nouvelle baffe. Une putain de mandale. L'autre fit demi-tour et vacilla. Joël fondit sur lui et le releva par le col. Il l'étranglait presque.

- Tu les vois, tes bêtes. Tes cochons, ils mettraient pas longtemps à te bouffer... Avoue que ça serait con, comme accident... T'imagines ? Le titre dans le canard «Dévoré par ses cochons ». Allez, en route.

Dehors, tombait un gentil petit crachin. Le Tellier les conduisit jusqu'à un bois de châtaigniers, à cinq cents mètres de la porcherie. Au centre, il y avait une bâche de plastique blanc et, dans la bâche, le lisier. De loin, ça ressemblait à une mare à canards. L'impression était étrange. À la fois champêtre et immonde.

- À la bonne heure. La voilà, notre piscine.

Ronan se mit à mitrailler le lieu avec son appareil-photo. Surtout l'arrière de la «piscine». Un petit ruisseau coulait là et le lisier débordait par-dessus le talus, au fur et à mesure qu'augmentait le volume de merde, gonflé par l'eau de pluie.

- On affiche complet, Le Tôlier. Va falloir aller dégazer sur la voie express.

- Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? Vous êtes des fouille-merde, comme...

— Comme ? fit Joël.

- Comme l'autre.

- Quel autre ? C'est vachement intéressant. De plus en plus intéressant... Vous avez entendu ça ? Y a quelqu'un d'autre... C'est qui, l'autre ?

- Tant pis, reprit Joël, face au silence de Le Tellier. Il fait beau. On va prendre un bain.

— Quoi ?

Petit à petit, à l'aide du fusil, Joël repoussait Le Tellier vers la « piscine ». Quand il s'aperçut qu'il était arrivé au bord, l'éleveur paniqua.

- Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous êtes malades ? Faut pas exagérer, quand même. Je suis pas un criminel. On n'est pas en temps de guerre. Au secours ! hurla-t-il.

- Si tu gueules encore, je te dessoude. C'est compris ? Si tu parles maintenant, on arrête les frais. Sinon... Sinon, c'est le bain.

- Mais je sais rien. Je vous dis que je sais rien.

Joël lui mit un ramponneau de l'épaule. L'éleveur plongea dans le liquide, à un mètre du bord, réveillant l'odeur suffocante du lisier. Sa tête dépassait à peine. Il leva désespérément la main.

Joël lui tendit alors une perche de châtaignier, qu'il avait trouvée au bord du cloaque. Le Tellier gémissait. Il s'agrippa à la perche. Joël le repoussa en arrière. La merde lui arrivait au ras de la bouche. Puis il le laissa à nouveau s'accrocher.

- Écoute-moi bien, Le Tôlier. On va faire un jeu. Je vais te poser deux questions. Si tu réponds gentiment, on te sort de la merde. Sinon, tu bois le jus. OK ? Première question C'est quoi le plan secret des salopards ?

— Quel plan ?

- Fais pas le con, Le Tôlier !

- Je suis pas dans les secrets, je vous jure.

- Question joker : Que lui est-il arrivé, à l'AUTRE ?

- — L'autre ?

- L'autre. Celui que vous avez embarqué, toi et les deux cerbères...

- Hervé. C'est Hervé Maligorne. On m'a dit ça. Je crois qu'ils lui ont mis une correction. Je sais rien de plus. Je vous jure.

C'est ça. Tu te fous de notre gueule, en plus. Joël repoussa Le Tellier le plus loin possible et tira d'un coup sec sur la perche, poisseuse à cause de la merde. L'éleveur lâcha prise et but la tasse.

Pour Ronan, on venait de dépasser les limites du supportable. Il s'interposa :

- Stop. Ça suffit, maintenant. Claire était d'un autre avis :
- Attends. Il est prêt à cracher le morceau.

Le Tellier avala le jus. Ronan se voilait la face. Michel ne voulait plus regarder. Seuls Joël et Claire restaient vigilants. Quand ils lui tendirent à nouveau la perche, Le Tellier était mûr.

- Il est mort ! se mit-il à hurler. Il est mort, il est mort !

Michel tira le cochonnier jusqu'à ce que sa tête dépasse complètement de la merde. Le Tellier en dit plus après avoir vomi un bon bol de liquide noir. Ronan prenait des notes.

- C'est un accident. Hervé Maligorne. Il voulait installer un micro... Le jour de la noce au fils... C'est moi qui l'ai trouvé, le micro, dans sa poche. Un micro miniature... Il voulait pas dire pour qui il travaillait, pourquoi il nous espionnait. J'étais avec Bébert et un type à Bourgeois. On voulait juste lui faire peur. On l'a emmené jusqu'à l'usine d'aliments Il s'est échappé. On avait fermé les portes. À un moment, on est arrivés à le coincer. Les deux autres se sont énervés. Ils l'ont penché au-dessus d'une trémie. Là où on broie le grain. Il s'est débattu comme un furieux, et puis, il a basculé... C'est un accident. J'étais pas avec eux quand c'est arrivé. J'étais plus loin. Normalement, au-dessus des couteaux, y a une protection en grillage. Là, y en avait pas. Les couteaux ont commencé à le hacher. Il hurlait. J'ai voulu arrêter la machine. Les deux autres m'ont empêché. «S'il cause, on va être dans la merde », qu'ils disaient. Ça a duré longtemps. Quand il a arrêté de crier, je me suis dit que c'était fini.

Qu'est-ce que vous avez fait du corps ? demanda Ronan, qui avait arrêté de prendre des notes, livide.

- Il est passé dans l'aliment.
- Dans l'aliment ? répéta Claire, incrédule.
- C'est un accident. Je voulais pas... Je sais rien de plus. Je vous assure... Foutez-moi une balle dans la tête, mais me noyez pas là-dedans. Pitié.

- Écoute, bonhomme, lui dit Joël. T'as vu. On n'est pas des méchants, dans le fond. On est des sensibles. On va te laisser réfléchir au frais. Évidemment, si quelqu'un te demande, tu sais pas qui t'a fait ça. Tu diras que ce sont des bandits. Que c'est pour l'argent. OK ? Sinon, t'es mort.

Michel, Joël et Ronan laissèrent Le Tôlier les pieds dans la merde, enroulé avec du fil de fer et bâillonné.

Les cochons s'égaillaient dans les champs alentours. Les quatre complices voulurent les regarder à nouveau. Tout près, un troupeau de vaches s'étonnait. Au bout de la route, on apercevait un poulailler industriel... Les regards allaient de l'un à l'autre... Hervé transformé en aliment... Son corps réduit en granulés. Par quel animal avait-il été bouffé ?

Un bruit de moteur surprit les activistes du FLP en pleine méditation sur l'alimentation humaine et animale. Ils laissèrent tout en l'état et eurent juste le temps de rejoindre leur petit bosquet favori. La voiture de la coopérative arrivait. Les employés de la Coopé rigolèrent à leur tour du spectacle des truies se faisant mettre. Un ange passa. Le même ou bien un autre. Les quatre lascars en profitèrent pour s'en retourner, comme ils étaient venus à vélo.

En haut de la côte des ardoisières, Joël et Michel dirent au revoir à Ronan, qui s'en fut vaquer à ses occupations, comme si de rien n'était. Ils avaient décidé de ne rien communiquer au Torchon de l'Ouest. Ronan conserverait les photos et Michel les papiers compromettants pour la porcherie. Cela pourrait être utile plus tard.

Sur la route du retour vers Ker Belen, Michel interpella Joël :

- J'ai cru que tu allais le tuer Tu as de ces façons...

— Ça m'a jamais effleuré l'esprit. Mais si tu connais des méthodes plus efficaces, je suis preneur

Michel ne répondit pas. Le tatouage en forme de parachute qu'il apercevait sur l'avant-bras de Joël lui rappelait le passé militaire de son pote. Ce n'était pas la première fois, mais il se demanda à nouveau pourquoi il l'aimait bien, ce type. Qu'avaient-ils en commun ?

Au moment où Michel, Joël et Claire quittaient la route pour emprunter un chemin de terre, le ciel s'obscurcit. Les chiens aboyèrent. Tous trois levèrent les yeux vers ce drôle de nuage qui n'annonçait pas la pluie. Des millions d'oiseaux passaient au-dessus de leurs têtes. Pendant quelques instants, il fit noir comme en pleine nuit.

- Ça y est, remarqua Claire, les étourneaux sont de retour.

Convaincu qu'il fallait frapper encore plus fort, Joël passa la journée du lendemain de l'expédition à élaborer des plans d'action et à se moquer de son compagnon, qui ne disait pas grand-chose. Michel passait son temps à compter les cochons. À fouiner dans la paperasse de la porcherie Le Tellier. À s'emmerder considérablement.

— Mich, tu veux que je te dise ? T'es un drogué du boulot, voilà ce que t'es. Mal habitué. Va falloir changer, mon vieux, parce qu'avec moi, question chagrin, c'est la cure de désintox assurée. . Tu crois que c'est une vie, de bosser pour des clopinettes ?...

- Je sais ce que tu penses. Tu te dis : «Alors, pourquoi se battre ?»... Hein ? C'est ça ? Ben moi, je me bats pas du tout pour avoir du boulot, tu vois... Ça te scie les couilles ?... Non. Tu savais bien.

- Pourquoi ?... Je me bats pour rester vivant. C'est tout. Pour pas être réduit à l'état de carpette, comme les ploucs du Ploukistan... Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi t'es pas au syndicat, avec tes potes paysans et fiers de l'être, à c't'heure ?... T'y crois plus. T'en as marre. C'est plus un pays, c'est une chiotte à cochons, ton bled. T'as plus de pays.

Michel releva la tête, ne dit rien, mais bombarda Joël d'un regard noir.

- Oui. Je sais. Y a tes vieux. Mais t'es comme moi, dans le fond. T'es une tête de mule et tu foutas pas le camp d'ici. Parce que foutre le camp, ça serait reconnaître qu'ils ont gagné, les salopards.

- Ben non. Ils ont pas gagné. Tant qu'il restera un clampin à leur faire la nique...

— Ouais. Je sais... Quel idéaliste je fais ! Hein ? J'ai fait pas mal de conneries dans cette putain de vie, alors je peux bien faire un truc un brin moral pour une fois, non ?

Le monologue se poursuivait ainsi, jusqu'à l'heure de l'apéro. Joël aurait aimé que Michel se livre un peu, qu'il se débarrasse de sa mine renfrognée. Après quelques whiskies, Michel sortit enfin de son mutisme

- J'ai fini d'éplucher l'affaire. Le Tellier a bien déclaré six cent vingt-deux truies, alors qu'il en a mille cinquante et une. Y a plusieurs incohérences dans la trésorerie. Il a dû injecter de l'argent noir pour payer des fournitures. En cherchant bien, on peut savoir à quelques briques près combien il a gagné d'argent illégalement.

Ronan et Yves arrivèrent là-dessus, excités comme des puces. Yves brandissait la une du Torchon de l'Ouest comme un trophée.

- Pour une nouvelle, c'est une sacrée nouvelle. Ça, pour une

nouvelle, c'est une sacrée nouvelle.

Joël et Michel se disputèrent le canard pour avoir la primeur de l'information, convaincus qu'ils allaient voir leur tête mise à prix. Mais le journal titrait sur quatre colonnes

Épidémie du poulet une catastrophe sans précédent

Si l'on en croit les experts, dans moins d'une semaine, un tiers des poules, 50 % des dindes et 40 % des poulets risquent d'être contaminés par un nouveau virus la grippe galopante. Cela signifierait la disparition dans moins d'un mois de la totalité de la filière avicole. Quand on sait qu'elle représente aujourd'hui près de 20000 emplois, on peut déjà annoncer une catastrophe économique sans précédent.

«Nous attendons des pouvoirs publics un geste fort, à la mesure de la gravité de la situation. » Jules Simon, le roi de la dinde, a lancé lundi soir un appel à l'aide, suivi peu de temps après par une déclaration de Gérard Bourgeois, le roi du poulet, qui demandait la réunion d'une cellule de crise et pointait les responsables : «Il y a dans cette profession des gens qui font correctement leur travail. Il en est d'autres qui prennent des libertés avec l'hygiène et la sécurité. Ce n'est plus admissible. Ceux qui accusent la concentration de la production sont des irresponsables. Aux États-Unis, où il y a les plus fortes concentrations, il n'y a jamais d'épidémies, parce que le contrôle sanitaire est exercé par les grands consortiums, ceux qui ont les moyens de contrôler. Ils garantissent une hygiène parfaite. Il est temps de sortir du Moyen Age. »

À l'heure de la mondialisation, on peut en effet se demander comment notre pays a pu tolérer la persistance d'un certain «bricolage », préjudiciable à la nécessaire modernisation de l'élevage, dont notre région avait pourtant été pionnière. Les défenseurs du « bio » portent une grande responsabilité dans cette dérive, qui place le « naturel » au-dessus des règles élémentaires d'hygiène. Même la présidente du syndicat des volaillers le reconnaît : «La survie de la production passe par une diminution du nombre d'emplois. Puisque demain, il nous faudra reconstruire la profession, faisons-le de manière saine. »

En tout cas, plus rien ne sera jamais comme avant dans l'aviculture. Le redémarrage prendra beaucoup de temps et, de toute façon, tant que l'épidémie ne sera pas circonscrite, il sera trop tôt pour parler de relance de la production. En attendant, près de 20000 personnes vont se retrouver au chômage technique dans les jours qui viennent.

Les deux potes se regardèrent. Manquait plus que ça. Ils semblaient abasourdis. Ronan le remarqua.

- Faites pas cette tronche, les gars. Qu'est-ce que ce serait si le canard avait titré sur l'attaque de la porcherie ?

- Ce que j'aurais aimé être sur le coup ! regretta Yves. Alors là, oui. Vous avez vu ? Rien dans le Torchon. C'est sûrement à cause de l'épidémie. Les gens ne parlent que de ça. Mais ce qu'il y a surtout.

Vous devez vous en douter Ils ont fait venir des renforts de gendarmerie. Et y a des barrages sur les routes. Ils arrêtent tout le monde. Ils contrôlent. D'après Suzanne, qui a souvent le brigadier à prendre l'apéritif chez elle, ils vont ratisser la campagne, pour vous attraper. Parce qu'ils sont sûrs que vous êtes cachés quelque part par là. Vaudrait mieux déguerpir Peut-être... Enfin, ce que j'en dis.

- Attends. Ici, on n'est pas mal, objecta Joël. Si y a deux cents flics qui font une descente, on a le temps de les entendre arriver, non ? Et puis, on a les chameaux. Je crois pas qu'ils aient prévu des flics à pédales Ça se fait plus.

Faute d'une alternative valable et malgré l'odeur persistante des pieds de son copain, Michel décida de rester.

Une limousine aux vitres fumées entra dans la cour de la ferme de Toul Du. René l'observait depuis la fenêtre de la cuisine, tout en continuant à lipper sa soupe.

- Des gens qui se sont trompés de route ? demanda Madeleine.
- Probable, fit René, impassible.

Quand les portières claquèrent, René se leva pour mieux voir.

- Nom de Dieu, Madeleine, mais c'est Cavalier, c'est le député. Et le maire, aussi : Raymond. Il est avec Cavalier... Et c'est par ici qu'ils viennent.

- Mon Dieu ! Et tout qui est en désordre.

Madeleine abandonna sa soupe illico, s'essuya la bouche et entreprit de débarrasser la table. René sortit au-dehors et tira derrière lui la porte gonflée par l'humidité. Péniblement. Elle raclait le sol de ciment nu. Il restait planté là, sous la pluie, attendant les visiteurs, l'œil inquiet ou vaguement dubitatif. Pas spécialement accueillant.

Raymond lui serra d'abord la main, puis ce fut au tour de Cavalier, pour lequel René n'eut pas un regard. Il est vrai que le maire avait commencé à parler et qu'il s'agissait de se renseigner au plus vite sur les motifs de cette étonnante visite.

- Bonjour, René. Voilà. Comme nous visitons la commune, avec Monsieur le député.

- Parle pas trop riche, Raymond, lança René. Sous-entendu « J'ai pas fait Polytechnique. »

N'entendant rien à tant de modestie, le maire prit plutôt cette réflexion comme une invitation à l'épargner de ses salamalecs. Du coup, il était coupé net dans son élan et lâcha un « euh », avant de se tourner vers le député. Très professionnel, Cavalier se fendit d'un sourire électoraliste purulent.

- Monsieur Le Provost. N'ayez aucune inquiétude. Nous venons ici en amis.

- En amis ?

René faisait des yeux ronds comme des soucoupes. La notion d'amitié, associée à ses interlocuteurs, avait quelque chose d'incongru. A son tour, le député avala de travers et se trouva sec. À son tour, il lâcha son « euh. », avant de se tourner vers le maire, ravi de reprendre l'initiative

- On ne va pas y aller par quatre chemins. .

Puis Cloarec ajouta, après une profonde inspiration

- Nous voulons te parler. C'est important.

René les regarda l'un après l'autre. Ils pensèrent que le paysan les toisait, qu'il était orgueilleux et même hautain, alors que René ne

faisait qu'évaluer son propre degré de désarroi. Cela prenait un certain temps. Il y eut donc quelques secondes de silence, que les deux élus trouvèrent bien longues, car ils attendaient que René leur propose d'entrer. Ils n'aimaient pas être en position de demandeurs. Ce n'était pas leur habitude. Et puis, il pleuvait. Et leur peau était fine et sensible aux intempéries. Enfin, il y avait un sacré décalage... Sans rien dire, René se décida à pousser sur la porte qui racla le sol de ciment nu. Lentement.

Madeleine essuya ses mains sur son tablier et sourit comme une communiant, avant de saluer les visiteurs. Par réflexe, elle avait failli faire une génuflexion. Dame ! C'étaient pas des évêques, tout de même.

- Bonjour, madame.

- Bonjour, madame.

Les trois hommes s'assirent sur les bancs, autour de la table. Madeleine faisait semblant de s'affairer, près de l'évier. Pour s'occuper, elle essuyait les verres frénétiquement.

- Monsieur Le Provost, commença le député, nous ne sommes pas sans connaître vos difficultés.

- Ah bon, fit René.

- À commencer par vos difficultés financières, probablement la source de tout le reste. N'est-ce pas ?

— Bah. On se débrouille, comme on dit.

- Allons, allons. . Quels sont vos revenus, actuellement ?

— Ben.

- Cela vous gêne d'en parler ?

- Ben oui, tout de même.

Madeleine posa trois verres sur la table. Elle les avait tellement frottés qu'ils étaient rutilants.

- Moi, j'ai pas honte de dire. C'est moins que le minimum.

- Comment ça ? demanda Raymond.

Madeleine lui renvoya un regard très noir et, méprisant le maire, se tourna vers le député.

- Rien.

- Rien ? reprit Cloarec en souriant, mais c'est impossible, tu le sais bien. Vous avez bien quelque chose...

- Le jardin, les poules, les lapins. Rien d'autre... Les vaches, c'est au fils.

Sentant l'atmosphère se tendre quelque peu, le député décida de reprendre la parole

- Vous savez que je suis également président du Crédit...

- Justement, notre retraite, intervint René.

- Je sais. Elle est saisie. Pour payer vos dettes, à la suite de. C'est à cause de la faillite de votre porcherie, c'est ça ?

- Bon sang Pourquoi vous êtes-vous entêtés à vouloir rester indépendants ? En intégration, la coopérative aurait pu vous protéger... Vous n'auriez pas fait faillite.

- René, tu as été influencé. On t'a donné de mauvais conseils... Les jeunes se croient souvent plus malins. risqua Cloarec.

- Qu'est-ce que tu veux dire exactement ? demanda René.

- On y reviendra, reprit le député. Bon. Pour ne pas vous le cacher, ce genre de situation. Dans ma circonscription, je combats la précarité. Je ne veux pas que mes administrés sombrent dans la misère...

- Moi non plus, s'empressa d'ajouter Cloarec.

René protesta faiblement.

- Mais, on n'est pas dans la misère.

Madeleine, qui était restée debout à côté de René, lui donna un coup de pied, pour l'inciter à la boucler.

- Je vais intervenir dès demain auprès du Crédit, afin qu'il cesse de saisir votre retraite. De nos jours, il est normal que les gens disposent d'un minimum décent pour vivre. La loi le permet.

S'ils s'attendaient à ce que les deux paysans se jettent à leurs pieds pour les remercier, les deux élus allaient être déçus. La seule réaction à cette bonne nouvelle vint de la bouche de René

- Ah bon !

- Bien sûr, la suspension de la saisie ne pourra être qu'une mesure provisoire.

- Bien sûr, répéta René, machinalement.

Raymond, qui gigotait sur sa chaise, fit remarquer :

- Voyez. On est pleins de bonne volonté.

Madeleine remplit d'autorité les trois verres. Du rouge étoilé. L'atmosphère ne se détendit pas pour autant. René et Madeleine sentaient confusément qu'un élément restait comme en suspension dans l'air et risquait à tout moment de leur tomber sur le coin de la gueule, tranchant comme une serpe. Les deux élus se regardèrent, comme s'ils se poussaient du coude. Raymond se lança :

- Que devient votre fils ?

- Michel ? demanda Madeleine.

- Oui. Michel. C'est votre seul enfant, non ? Vous avez des nouvelles ?

Madeleine prit un air idiot.

- Des nouvelles ?... Il va bien.

- Il va bien ! tonna Cloarec, avant de taper sur la table, pris d'une soudaine colère. Vous allez continuer longtemps à vous foutre de nous ? Michel est recherché par la police, pour meurtre. Quand ça sera écrit noir sur blanc dans le journal, vous serez moins fiers, hein ? Et c'est pas le tout. Il fout le bordel partout, votre Michel. Vous ne

voulez pas regarder la vérité en face. Parce que c'est un voyou, votre Michel ! Voilà ce que c'est.

Madeleine partit dans le fond de la pièce pour dissimuler les grosses larmes qui coulaient sur ses joues et les recueillir, comme des objets précieux, à l'intérieur d'un grand mouchoir à carreaux. On l'entendait renifler depuis la table, la Madeleine. René, lui, ne bronchait pas. Cloarec saisit son verre de rouge et le but cul sec, avant de reprendre son réquisitoire

- On connaît votre situation. On voulait pas vous enfoncer. Alors, on n'a même pas porté plainte contre lui. On est sûrs que c'est lui. L'incendie, la porcherie Le Tellier, la disparition d'Hervé Maligorne, tout ça, c'est lui.

Madeleine s'approcha de la table, les yeux rougis, et parla précipitamment, des sanglots plein la voix :

- C'est pas vrai. C'est rien que des mensonges. Michel, il a jamais tué personne.

- Quand je pense qu'on était prêts à l'aider, ajouta Raymond en secouant la tête.

— C'est exact, madame, fit le député. S'il avait renoncé à s'appropriier illégalement la ferme de votre voisin... Rappelez-moi son nom.

- Yves Le Goff.

- Yves Le Goff, c'est ça. S'il avait renoncé, le Crédit était prêt à lui proposer un emprunt pour construire un poulailler.

- Les poulets, en ce moment, c'est pas une affaire, fit remarquer René.

- Pas des poulets, des pigeons. En intégration. C'est autre chose, monsieur, les pigeons. Ça résiste aux nouvelles maladies, les pigeons. Ça rapporte gros, les pigeons. Et puis, ça n'est pas prétentieux, ça ne veut pas refaire le monde, les pigeons. C'est obéissant, les pigeons. C'est recherché, les pigeons.

Cavalier se leva en finissant sa phrase. Il n'avait pas touché à son verre de vin. Il serra la main de René, puis de Madeleine. Cloarec fit de même.

- Bien entendu, glissa le député à l'oreille de René. Bien entendu, il nous sera impossible de mettre un terme à la saisie de votre retraite, si votre fils ne se rend pas à la police et continue à se prendre pour Robin des Bois.

C'était une phrase un peu alambiquée, mais René et Madeleine n'eurent pas besoin de decodeur, car à aucun moment ils ne s'étaient fait la moindre illusion sur les intentions de leurs visiteurs.

Côte à côte dans l'encadrement de la porte, les deux paysans regardèrent les élus se courber sous l'averse et rejoindre, au beau milieu de la cour boueuse, leur véhicule étincelant.

Le vendredi, Yves se rendit à Ker Belen pour raconter à Michel la visite-surprise du maire et du député chez René et Madeleine. Ronan était déjà là. Le Torchon était étalé sur la table de la caravane

Epidémie : le porc touché à son tour.

L'arrivée d'importantes nuées d'étourneaux dans la région ne serait pas étrangère à la transmission de la grippe galopante à la population porcine. Il est cependant trop tôt pour l'affirmer, les chercheurs, déjà dépassés par la vitesse de propagation de l'épidémie dans les poulaillers, ont été pris de court par la mutation inattendue du virus H4N4, dont l'origine aviaire semblait exclure tout danger d'extension à d'autres espèces.

Sans attendre les résultats de l'enquête, la population s'est mobilisée. Pendant tout le week-end, de gigantesques battues sont annoncées par la Coopé et la Fédé, avec le soutien des sociétés de chasse, afin d'exterminer le maximum d'étourneaux. La participation de la gendarmerie et de l'armée, un moment envisagée, semble à présent exclue, surtout depuis la publication de la position officielle du gouvernement, qui rappelait hier soir, par la voix de son ministre de l'Environnement, qu'«il n'entendait pas déroger aux directives européennes en matière de protection des oiseaux migrateurs ». De son côté, le ministre de l'Agriculture demandait le retour au calme, rappelant que la responsabilité des passereaux dans la transmission de l'épidémie n'était pas établie et qu'il pourrait tout aussi bien s'agir d'autres animaux sauvages. Ces paroles n'ont fait, semble-t-il, qu'accentuer la colère des éleveurs et de la population.

Il est vrai que les étourneaux sont l'objet depuis plusieurs années d'une polémique qui oppose écologistes et agriculteurs. Les premiers les considèrent comme utiles, les seconds comme nuisibles. Venus de Scandinavie, où ils sont vénérés en tant qu'annonceurs du printemps et destructeurs de vermine, ces oiseaux, également appelés sansonnets, passaient autrefois l'hiver au Maroc pour y manger des olives. Ils sont de plus en plus nombreux à préférer notre pays, depuis que l'on y cultive le maïs. Cette année, six millions d'étourneaux ravagent les tas d'ensilage et leurs déjections détruisent les sapinières qui leur servent de dortoirs.

Hier soir, tandis que, dans les campagnes, la tension était à son comble, à l'Assemblée nationale, lors des questions diverses au gouvernement, le député socialiste Le Furic a demandé, sans obtenir de réponse claire du ministre de l'Intérieur, quelle serait l'attitude des pouvoirs publics si les battues étaient maintenues malgré leur interdiction. On imagine mal, en effet, les forces de l'ordre s'opposer militairement à des centaines de personnes armées jusqu'aux dents, qui n'agissent que pour la survie économique de leur pays.

De son côté, le syndicat agricole « Paysans et fiers de l'être », qui

s'oppose au productivisme agricole comme à l'abattage des étoumeaux, a appelé à manifester samedi, contre ce qu'il appelle « la mafia de l'agroalimentaire ». Une attitude peu défendable, que dénonce Raymond Cloarec, président de la Coopé «A un moment où il faut se serrer les coudes, certains s'amuse à faire de l'écologie. Les agriculteurs n'oublieront jamais le nom des traîtres. »

Plus la situation s'assombrissait et plus Michel, Joël et leurs amis y voyaient clair. Mais Michel était inquiet pour ses parents.

Ça devait arriver. Ils s'attaquent à mes vieux, maintenant.

- Michel, je te l'ai déjà dit. Tu peux laisser tomber quand tu veux, dit Joël tout en se déplaçant vers l'avant de la caravane. Tu sais, si tu pars, je t'en voudrai pas. . Quoique. Ça fait dans les combien, la retraite d'agriculteur ?

- Autour de trois mille balles.

Joël revint le sourire aux lèvres et jeta sur la table une liasse de billets.

- Voici la première allocation versée par la caisse de retraite révolutionnaire du Ploukistan libéré. Yves, tu diras pas aux vieux que c'est l'argent du Tôlier. Ils pourraient être incommodés par l'odeur.

- Tu doutes de rien, s'amusa Michel.

- Ça, c'est toi qui le dis, répondit Joël. Alors ?

- T'inquiète. J'ai pas l'intention d'arrêter. Pas maintenant.

Le soir venu, le Front de Libération du Ploukistan se trouva réuni au grand complet à l'occasion du repas. L'ordre du jour était chargé. L'ambiance, électrique. Les pétards en berne. Les rastas défrisés, les crêtes ramollies, l'appétit tout petit. Chacun mesurait la gravité de la situation. On parla de la mort d'Hervé. Comment dénoncer les criminels ? Ronan donna son avis

- L'action contre Le Tellier, on peut toujours la revendiquer ; ça mange pas de pain... Mais ça sera comme pour l'incendie de chez Cloarec. y aura pas un mot dans le canard. J'ai tâté le terrain. «Faut pas entraver l'action de la justice », il n'a que ça à la bouche, mon chef de rédac.

Et puis, l'épidémie faisait rage. Des ravages. Les babacoules semblaient se réjouir de la disparition de ces maudits élevages hors-sol. Joël et Michel leur expliquèrent que l'affaire n'était pas si simple. Ils parlèrent des victimes des gros de l'agro, des petits éleveurs, des ouvriers des abattoirs, de tout le petit peuple des laissés-pour-compte.

Au sein de la communauté régnait surtout une grande inquiétude au sujet des battues prévues durant le week-end. Les défenseurs acharnés des petites bestioles étaient effondrés : les méchants chasseurs allaient-ils tout détruire ? Le secteur de Ker Belen, riche de son fouillis végétal, était devenu le refuge des animaux en perdition et beaucoup de babas s'identifiaient à cette faune, chassée

de ses terres et menacée par la folie des hommes. Comment réagir ? Comment protéger les quarante hectares de l'oasis de Ker Belen ?

Bonbon déballa une carte d'état-major. Joël, qui connaissait bien les techniques de chasse, détermina le trajet qu'allaient suivre les rabatteurs. Bonbon proposa de déployer la trentaine de copains sur le terrain pour ralentir la progression des chasseurs.

- On va se faire repérer. Tout ça pour quelques piafs. Faut pas déconner ! objecta Joël. Il se passe des choses bien plus graves, en ce moment.

Comme les crêtes et les Perfecto, Claire et Sam doutaient de l'intérêt de l'action. Mais ils étaient largement minoritaires, face aux amis des bêtes. Grands yeux naïfs. Liquettes par-dessus les pantalons. Robes longues pour cacher le poil aux pattes... Sentant qu'il n'y aurait pas moyen de faire changer d'avis l'assemblée babacoulisée, Joël distilla quelques conseils :

- Le plus efficace serait de les choper au moment du casse-croûte et de les obliger d'une manière ou d'une autre à contourner Ker Belen... En général, quand il y a une battue au renard, ils mangent aux Cinq-Chemins, chez Soaz. Ça sera sûrement le cas pour l'équipe chargée de ratisser le secteur... Faites comme vous voulez, mais nous autres, moi en tout cas, c'est pas la peine de compter sur moi... C'est pas mon truc.

Ronan fit non de la tête.

- Moi non plus, ajouta Michel. Et puis, ce qui vous motive... On sent bien que vous êtes des antichasseurs... Mais, quand y aura plus de chasse populaire, quand y aura plus le petit vieux avec son chien-chien, vous les verrez, les gros cons, débouler de la ville pour aller faire des cartons dans leurs chasses privées, à deux bâtons par an. Là, vous comprendrez ce que c'est, les vrais viandards. Mais trop tard.

Je m'appelle Michel Le Provost. J'ai trente-deux ans. Je suis incarcéré depuis un mois dans cette taule de merde. Au bord de la mer. Elle tourne le dos à la mer. Parfois, on entend la mer. Jamais on ne la voit. L'entendre, ça fait rêver. La voir donnerait envie de s'évader. Il n'en est pas question. C'est une prison modèle. Qu'est-ce que je fous derrière les barreaux ? J'écris. J'écris mon histoire. Je l'invente. Je marque bien les différences. Les bons et les méchants. La pluie. Le noir qui gagne sur la lumière. Normal. Je suis au fond du trou. L'éclaircie ne peut être que passagère, fantasmatique. Je regarde mon pays, qui m'a privé de liberté, et je me venge, en le privant d'identité.

J'efface le temps où ce pays portait un nom. Pas un sobriquet. Un nom. Le temps où chaque champ portait un nom. Pas un numéro. Un nom. J'oublie le temps où chaque vache portait un nom. Pas un matricule. Un nom. Je reviens au temps de courber la tête devant le bon maître en tournant son chapeau entre les mains. Comme de tout temps, temps héroïques ou temps de servage, l'écrasement rappelle le torse bombé sous la mitraille, la chair entassée pour une cause à épouser qu'on le veuille ou non. La patrie obligatoire. Terre nourricière ? Non. Terre âcre enfoncée dans la bouche. Les soldats couchés, loin de toute chaleur, contre le corps froid d'une terre étrangère. Les noms couchés sur les registres. Les noms gravés sur les monuments, pour se souvenir, de peur que vienne le néant. Que vienne table rase.

Table rase. Peut-il y avoir table rase ? Peut-on renverser tout ce que la table recèle de hanaps, de vins et de fruits, de viandes et de larmes, de femmes accouchées, de morts à ensevelir ? Peut-on laisser pourrir les pieds de la table ? Peut-on en casser le plateau ? Peut-on brûler le plateau, les tiroirs et l'intérieur des tiroirs ? Les souvenirs. Pas le souvenir. La souvenance. La dernière racine du dernier arbre. Pour atteindre le noir de ce charbon d'incendie, il faut brûler son chapeau, se brûler la cervelle et même brûler l'imbrûlable. Brûler le vent. Incendier la pluie. Pour que vienne ce noir incomparable, que la nature ne peut imiter le noir de l'âme.

J'étale ce noir-là. Je fabrique un pays de pacotille. Avec son folklore. Broderies et dentelles y brillent au soleil artificiel, sur fond de velours noir.

En attendant l'ère du velours, les indigènes de l'ère de la merde iront battre la campagne. En finir avec les restes que leurs maîtres leur ont laissés. En finir avec la matière vivante incontrôlée. En finir avec la matière même dont ils sont faits.

Indignes. Je les veux indignes en ce jour de chasse, ces êtres de chair et de sang qui battront la campagne désossée du pays qui n'a plus de nom. La pâleur de leur visage sera un coup de gomme. Effacé. Effacés. Leur face s'effacera dans la brume du matin sale. Ils seront tels de nouveaux poilus, une multitude à marcher vers le néant. Le nez en l'air. Le fusil à l'épaule. Mais où diable iront-ils ? Ils iront où le diable les mènera. Dieu, diable, république, maréchal, nation, parti ou grand capital, qu'importe. Ils iront vers où ils sont toujours allés : dans la direction que pointe le doigt du maître.

Je laisse venir le temps de la grande chasse. Pas la bonne vieille chasse du brave type avec son chien. Non. La chasse des hommes vaincus. La meute lâchée pour achever la tâche destructrice.

En ce samedi matin, avant le départ pour la battue, le journal local avait ajouté une dernière couche de noir.

Épidémie : l'homme menacé ?

Selon le célèbre auteur de l'ouvrage Nitrates sans danger, le docteur Lallouët, la transmission de la grippe galopante du porc à l'homme n'est pas exclue. Dans ce cas, peut-on craindre une épidémie comparable à la grippe de Hong-Kong, qui tua près de 10 millions de personnes en Europe, au début du XXe siècle ?

En attendant de s'attaquer aux quelques individus qui s'acharnaient à ne pas marcher au pas, en attendant de détruire l'humain nuisible, il fallait donc détruire l'animal nuisible. Pan ! Tout animal était devenu nuisible, puisque porteur d'une possible maladie. Pan pan ! Les pouvoirs publics semblaient paralysés. Tant pis. Le chasseur aux aguets volait au secours de la société aux abois. Sus aux étourneaux, certes. Mais sus aux lapins, aux rouges-gorges, aux courlis, aux renards, aux moineaux, aux belettes, aux blaireaux, aux chats et aux chiens errants.

Aux alentours de midi, les chasseurs commencèrent à refluer vers les Cinq-Chemins pour y déjeuner. Comme prévu. Non loin de là, la bande de Ker Belen était planquée.

À treize heures, Bonbon dit que c'était bon. Qu'il n'en arriverait probablement plus beaucoup.

La troupe hétéroclite approcha du café-restaurant routier. Elle n'en menait pas large, la troupe.

Bonbon eut alors une nouvelle idée. Il fallut à nouveau se cacher. Sam, qui était l'un des plus présentables, avec son style Corto Maltese, fut envoyé en éclaireur.

Il entra. Commanda un café.

À son retour, il était excité. L'affaire se présentait remarquablement bien. Cela eut le mérite de rassurer tout le monde.

Elle fit une drôle de tronche, la Soaz, en voyant entrer trente babas dans son troquet. Elle était derrière son bar, en face de la porte. Tous les fusils étaient posés côté bar, contre la cloison qui séparait le café de la salle de restaurant. Il y avait une porte dans la cloison. Ouverte. Sam la referma calmement et se posta devant pour parer à toute éventualité. Sans plus de manières, les babs se mirent à prendre les fusils et à partir avec.

- Mais, qu'est-ce que vous faites ? demanda timidement la Soaz, qui n'était pas du genre téméraire.

- Ben, on pique les fusils, répondit Claire avec aplomb.

Puis, elle saisit une carabine et fit mine de mettre Soaz en joue.

Soaz se baissa derrière son comptoir. Elle faisait sous elle. Quand Claire s'approcha, Soaz était toujours accroupie. Elle se pencha pour lui demander doucement

- Les clefs.
- Les clefs ?
- Les clefs du bistrot.

En tremblant, Soaz lui tendit le trousseau.

— Y a un double ?

— C'est mon mari... Mon mari

Soaz éclata en sanglots.

— Il est pas là. Il est au travail.

- Si tu fais pas d'histoires, il t'arrivera rien de méchant. C'est pas contre toi qu'on en a. OK ?

- OK, fit-elle dans un hoquet.

Une fois tous les fusils embarqués, Claire referma soigneusement la porte à clef en sortant, avant de prendre ses jambes à son cou. L'opération, parfaitement réussie, n'avait pas pris deux minutes, laissant les canardeurs sans flingues et permettant aux hippies de se constituer un véritable arsenal.

Les autres campagnes résonnèrent jusqu'à la nuit tombée du vacarme des coups de feu. Puis les chasseurs se réunirent dans les cafés et les salles des fêtes pour une comptabilité macabre. Ils avaient fini la journée par les sapinières où dormaient les étourneaux impossible de zigouiller en quelques minutes six millions de piafs gazouillant dans l'obscurité. Pour y parvenir, ils comptaient accentuer la pression sur les décideurs. Ils voulaient obtenir les moyens qu'ils supposaient les plus appropriés aériens, chimiques et systématiques. Exception faite de ces roupies de sansonnet, l'extermination des animaux sauvages était réussie à plus de soixante-dix pour cent, disaient les spécialistes. Seul le secteur de Ker Belen avait posé des problèmes, à cause des armes volées. Un coup des écolos, disait-on dans le pays. Quant aux compagnies de CRS et de gardes mobiles qui stationnaient dans les bourgs, elles n'avaient pas bougé d'un poil de cul de flic.

Le dimanche matin, les chasseurs se ruèrent sur le canard, de papier. Pour avoir les dernières nouvelles du front. Ils ne furent pas déçus. Car le Torchon du dimanche titrait sur quatre colonnes.

Epidémie l'hypothèse criminelle

Selon le docteur Lallouët, la rapide transmission de l'épidémie ne peut être due qu'à une action criminelle, orchestrée par des écologistes extrémistes.

Manquait plus que ça !

Durant quelques jours, l'inquiétude régna à Ker Belen. La peur du flic. Les babacoules se rassuraient en se disant que, si les bourres venaient par là, ils auraient bien le temps de les entendre débouler. Au début, Bonbon avait organisé un tour de garde, vers le haut des trois kilomètres de chemin.

L'arsenal dérobé aux chasseurs avait été mis en lieu sûr. Le Torchon avait parlé du vol des fusils, mais comme c'était du local, du domaine de Ronan, celui-ci avait fait en sorte d'en minimiser l'importance. Cette affaire était de toute façon largement occultée par la question de l'épidémie de grippe galopante et de sa possible transmission à l'homme.

Dans le reste du pays noir, la consommation d'anxiolytiques ne suffisait pas à dissiper les nuages d'angoisse. Dès que le premier cas de contamination humaine apparut, on assista à une sorte de panique. Une panique calme, en quelque sorte. Les gens cessèrent d'aller au café. Beaucoup d'anciens partirent à la ville, chez leurs enfants exilés, pour se mettre à l'abri. Ceux qui habitaient à proximité des élevages furent évacués. Ceux qui avaient été en contact avec des animaux contaminés furent mis en observation loin de là, dans les hôpitaux des préfectures. La campagne se vida lentement de sa chair et de son sang.

À la sous-préfecture, Ronan fut surpris de voir la rédaction locale du Torchon totalement désertée. Dans son casier, il trouva une enveloppe à son nom, contenant les clefs du bureau, ainsi qu'un mot du rédacteur en chef, lui confiant d'importantes responsabilités. Les plumitifs locaux s'étaient fait porter pâles. Ronan devenait chef, par défaut et par intérim. Mais le petit mot griffonné à la hâte était suffisamment explicite : Ronan devait se tenir à carreau. Décrire les faits, rien que les faits. La direction gardait la main sur les questions de fond. Elle distillerait ses analyses. Insidieuses, comme d'habitude.

Étant donné la tournure des événements, la bande de Ker Belen oublia progressivement de craindre une opération de police. Peu à peu, les pétards recommencèrent à tourner, les psylocibes à pousser, le riz à la tomate à coller au fond des gamelles. Michel et Joël s'habituèrent à la vie communautaire, au glandouillage et aux grasses matinées. Joël se sentit même suffisamment en sécurité pour faire revenir ses chiens.

Sachant qu'ils avaient affaire à des couche-tard, les flics choisirent le petit matin pour agir. Ce n'étaient pas des petits flics de campagne, mais des spécialistes. Brigade antiterroriste. A la capitale, on les appelait les rambos. Ils s'étaient glissés dans la campagne à la faveur de la nuit noire, guidés par des lunettes à infrarouge. Les

rambos n'étaient guère plus de cinquante. Ils neutralisèrent d'abord les chiens de Joël, à la seringue hypodermique.

Les babas furent cueillis dans leur lit comme des champignons hallucinogènes à la rosée du matin. Et réduits au silence. Les flics s'introduisaient par les portes toujours ouvertes des caravanes et des minibus, se glissaient dans les tipis. Ils entraient sans faire de bruit, deux par deux, bâillonnaient et ligotaient leurs proies avec du sparadrap.

L'arrestation de Claire fut cependant plus mouvementée. N'étant pas endormie, elle eut le temps d'apercevoir une ombre suspecte. Elle cria de toutes ses forces :

— Les keufs ! Foutez le camp, voilà les...

Joël non plus ne dormait pas. Il lui sembla avoir entendu quelque chose d'anormal. Un cri. Il se leva, écarta le rideau et vit lui aussi une forme. Il réveilla Michel, qui put vérifier que le champ était quadrillé par un commando cagoulé, dont les membres entraient deux par deux chez leurs potes. Ils s'habillèrent en vitesse. Quand ils voulurent sortir, un rambo approchait de la caravane. Ils décidèrent donc de s'évanouir par la petite fenêtre, à l'arrière. Joël, qui était le plus baraqué, s'engagea le premier et dut se contorsionner longuement avant de réussir. Il rampa dans la boue vers le talus et vit avec terreur un flic se diriger vers lui. Il arrêta de bouger, de respirer, songea à se confondre avec la boue, à ne plus être que glaise parmi la glaise... Le flic s'éloigna. Pas bien loin. Le flic ne l'avait pas vu, mais il avait repéré Michel qui n'arrivait pas à s'extraire de cette putain de fenêtre. Foutu pour foutu, Michel gueula :

Réveillez-vous ! Putain ! Y a des flics partout.

Joël parvint à passer de l'autre côté du talus sans se faire voir et put observer la scène. Les cris de Michel n'avaient servi à rien. Tous s'étaient déjà fait serrer. Tous, sauf Joël. Certains n'avaient pas eu le temps de s'habiller complètement. Des types en slip. Des nanas en liquette. Le summum, c'était Claire. Ils ne lui avaient fait aucun cadeau, comme pour la punir d'avoir crié ; elle était presque à poil, n'ayant pour tout vêtement que sa petite culotte. Au réveil, sa peau frémissante à la chair de poule, ses cheveux en bataille tombant sur ses épaules, ses fesses bien dessinées, ses jolis seins pointus. Elle était splendide et le savait. Fièremment, elle narguait les rambos, faisant descendre leurs regards salaces vers leurs rangers, tellement elle en imposait, dans sa nudité. Excédé, l'un d'eux finit par lui jeter une couverture sur les épaules.

Les membres de la « communauté » furent menottés et conduits sans ménagement par le chemin, jusqu'à la route où attendaient les paniers à salade. Seuls quelques policiers restèrent avec Bonbon, pour la perquisition.

Madeleine avait lu le Torchon de l'Ouest en se pinçant pour y croire. Elle était effondrée mais songeait avant tout à protéger son homme. Elle se disait que lui, il en «mourirait», de lire des choses pareilles. Quand il revint à la maison, après avoir soigné les vaches, il ne trouva pas son journal habituel sur la table de la cuisine.

- Ils sont en grève, aujourd'hui, dit Madeleine en reniflant.

- Ah bon. Tu es enrhumée ? demanda René, qui voyait bien que sa femme fuyait son regard.

- Non. Ça va.

- Tes yeux sont rouges. Il est arrivé quelque chose... Michel ?

Elle le connaissait trop bien. Elle savait qu'il ne lâcherait pas le morceau avant d'en savoir plus. Alors, elle lui tendit le journal en tremblant. Une photo de Michel s'écrasait sur la première page. Mais était-ce bien lui ? Il avait l'air d'un fou. René chaussa ses lunettes avec empressement et lut sans dire un mot.

Épidémie.

L'odieux complot terroriste

L'enquête policière sur la terrible épidémie de grippe galopante a enfin porté ses fruits. Le principal suspect (notre photo) a été arrêté hier matin, et mis en examen pour meurtre. Il s'agit d'un jeune extrémiste écologiste. Son complice présumé, un marginal, est toujours en fuite.

Michel Le Provost est ce que l'on appelle une tête brûlée. En litige avec un dénommé Hervé Maligorne, pour récupérer les terres de la ferme voisine de ses parents, il n'aurait pas hésité à assassiner son concurrent et à faire disparaître son corps. Mais l'affaire ne s'arrête pas à ce crime crapuleux, loin s'en faut. Influencé probablement par la fréquentation d'un certain Joël, ancien engagé dans un escadron de parachutistes, surnommé «l'Écolo», bien connu dans la région pour avoir à de multiples reprises menacé son voisinage, il se serait lancé dans le terrorisme écologiste le plus brutal. Pour commencer, les deux hommes sont accusés d'avoir incendié le hangar du président de la Coopé, monsieur Raymond Cloarec. Cet acte criminel a eu lieu, comble de cruauté, le jour même du mariage de son fils, Tristan Cloarec, avec mademoiselle Karine Bourgeois, la fille du roi du poulet. Raymond Cloarec en fut, dit-on, très affecté. Les deux terroristes, fondateurs d'un mystérieux mouvement appelé FLP, ont probablement en cette occasion mis le doigt dans le terrible engrenage de la violence terroriste. Ainsi, ils sont également accusés d'avoir attaqué la porcherie de monsieur Le Tellier, président du syndicat porcin. Les animaux ont été lâchés dans la campagne, provoquant de nombreux dégâts, et monsieur Le Tellier a été plongé dans le lisier de porcs à plusieurs reprises, jus- qu'à ce qu'il accepte de payer un impôt révolutionnaire de près de 100000 francs.

Recherché depuis le début par la police, Michel

Le Provost a été arrêté au lieu-dit Ker Belen, dans un champ appartenant à un marginal, un certain Serge Diridiloup, dit Bonbon. Celui-ci hébergeait depuis plusieurs mois une trentaine de hippies et de clochards, dans des conditions d'insalubrité inimaginables. Ce sont ces marginaux, probablement drogués et manipulés par Le Provost et « l'Écolo », qui sont soupçonnés du vol, lors de la battue de samedi dernier, d'une cinquantaine de fusils, qui n'ont pas encore été retrouvés à l'heure où nous écrivons ces lignes, et ce, malgré les perquisitions. Enfin, pour couronner le tout, de la drogue, environ dix kilos de marijuana, aurait été découverte chez le fameux Bonbon qui a été laissé en liberté, sous contrôle judiciaire. « L'Écolo », lui, est toujours en fuite.

Mais le pire reste sans doute à découvrir. Les deux complices sont d'ores et déjà soupçonnés d'être les instigateurs de l'épidémie de grippe galopante, qui, après avoir atteint l'essentiel de la population aviaire et porcine de la région, a provoqué une catastrophe économique sans précédent et une maladie qui pourrait être mortelle pour l'homme. La fabrication du virus étant malheureusement très facile, ils auraient agi de nuit, se glissant dans les élevages et inoculant le virus H4N4 dans l'alimentation des animaux. D'après les spécialistes, un centimètre cube suffirait à contaminer un poulailler entier. Si tout cela devait se confirmer, l'hypothèse de la transmission du virus par les étourneaux ou tout autre animal sauvage ne pourrait être retenue.

Depuis plusieurs semaines, nos lecteurs nous ont écrit pour nous faire part de leur étonnement. Pourquoi ne parlions-nous pas de certaines affaires, comme l'incendie du hangar de monsieur Cloarec ou l'agression contre monsieur Le Tellier ? En vérité, vous l'aurez compris, la police nous avait demandé, pour les besoins de l'enquête, un maximum de discrétion. A présent, la lumière se faisant sur ces affaires, nous pouvons en parler sans risquer d'entraver la nécessaire marche en avant de la justice...

René ne put continuer la lecture plus avant. Le journal lui tomba des mains. Les pages coulèrent lentement jusqu'à ses pieds.

Les premiers êtres humains contaminés furent des ouvriers des élevages de porcs et de poules. Les symptômes étaient d'abord ceux d'une affection classique des voies respiratoires : reniflements, toux, crachats. Ensuite, venaient les complications. Les remèdes de cheval et les antibiotiques permettaient en général une rémission de quelques jours. Mais la rechute était irrémédiable et rappelait les symptômes de la grippe espagnole. En quelques heures, les malades bleuissaient, étaient pris d'angoisses, étouffaient et vomissaient... Cependant, aucun décès n'était encore à déplorer.

Ronan guidait des équipes de télévision venues de la capitale en quête de sensationnel. Il ne perdait jamais l'occasion de les informer des scandales cachés, de ce dont on ne parlait pas, des magouilles, des saloperies et des injustices, avec au centre, bien entendu, la collusion entre les industriels de l'agroalimentaire, les banquiers et les « zélus ». Les journalistes se laissaient parfois convaincre. Ce n'était jamais le cas des directeurs de l'information des chaînes. Une journaliste de la une avait pourtant fait une promesse à Ronan.

— Cet été, je viendrai faire un direct sur le festival... On en reparlera à ce moment-là. OK ?

Comment la croire ?

Pour lors, on avait bien du mal à s'imaginer ce que pourrait être un été. Sous l'œil des caméras, les grappes de pompiers et d'équarisseurs plantaient le décor, vêtus comme des cosmonautes, allant de poulailler en poulailler, de porcherie en porcherie. C'était le temps des quarantaines, un temps noir éclairé de ci de là par les gyrophares et l'incendie des bâtiments d'élevage contaminés qu'il fallait détruire. C'était le temps du cauchemar. Par millions, les étourneaux tournoyaient dans le ciel, surtout le soir, à la tombée de la nuit.

Le temps des pestes, du choléra ou de la vérole, revint en mémoire. Ce n'était plus de l'histoire ancienne. C'était hier. Comme en ces temps de malheur, les mois noirs succédaient aux mois noirs, identiques. Froids et humides. Comme en ces temps de misère, on s'attendait à voir apparaître un autre méchant oiseau noir, au détour du chemin : quelque prédicateur, assis sur les marches du calvaire. Toujours là, dès que le malheur assaille. Prêt à y déceler le doigt d'un dieu rédempteur, la rançon de quelque faute commise. Fossoyeur de l'âme.

Les babas fils à papa avaient quitté Bonbon pour rejoindre le giron familial. Mais les autres étaient restés là. Profitant du fait que la police avait desserré sa surveillance, Joël passa par Ker Belen, dans le

but d'y monter une sorte de commando. En fait, les babas se montrèrent tout de suite réfractaires à ce qui faisait penser de près ou de loin à une méthode militaire. Par haine de l'armée. Par haine de la hiérarchie. Par haine du travail.

- Et puis, y a le festival, cet été. La plupart d'entre nous y font les bénévoles, avoua Sam. C'est quelque chose d'unique pour le coin. Les Stones. Tu te rends compte ? Il faut avoir vécu ça. En plus, quand t'es bénévole, t'as les entrées gratis, la bouffe et tout. Nous, on n'a pas de fric, tu sais bien...

- Mais vous allez bosser pour des pourris ! Et gratos, en plus. Des nases. Vous êtes des nases !

- Eh, doucement, Joël ! Les super groupes qui viennent ici, c'est pas des pourris. S'ils viennent, c'est qu'ils savent ce qu'ils font, les mecs. Faut pas mettre de la politique dans tout...

- De toute façon, avec l'épidémie, il aura même pas lieu, votre festival, conclut Joël avant de tourner les talons.

Joël se mit à errer à travers ce monde en perdition, changeant en permanence d'abri, ravitaillé par Yves, aidé par Ronan. Sa barbe poussa. Ses joues se creusèrent. Il devint méconnaissable. Mille fois, Ronan lui proposa de le faire sortir du pays. Mais Joël était têtue comme une mule. Profitant de la confusion qui régnait et du manque de bras, il préféra se faire démolisseur, équarisseur et brancardier. Sa bonne humeur en toutes circonstances faisait merveille. Joël ressemblait aux fossoyeurs de pestiférés du Moyen Âge. Ces inconscients, drogués pour travailler au cœur des grandes épidémies, lançaient un défi à la mort, dont ils ne sortaient jamais vainqueurs.

Joël ne prenait pas les médicaments censés protéger contre la maladie. Il fut bientôt pris par une toux persistante. Il allait chercher au fond de sa gorge, par de sonores raclements, de gros glaviots qu'il crachait n'importe où. Peu à peu, la maladie sembla prendre le dessus sur ce grand corps présumé si solide. Tant et si bien que Joël dut finalement accepter que Yves l'accueille chez lui pour le soigner. Mais Joël fut rapidement pris par les fièvres et commença à délirer.

Quotidiennement, les parents de Michel venaient lui rendre visite, en même temps qu'ils récupéraient le journal, puisqu'ils en partageaient l'abonnement avec leur voisin. Joël les reconnaissait de plus en plus difficilement. Un jour, René lui parla d'un avis de décès. Histoire de faire la conversation. Untel était mort. C'était probablement l'épidémie... Alors, l'esprit embrumé de Joël quitta la réalité pour s'enfoncer dans une épaisse mayonnaise... Il arracha le journal des mains de René pour dévorer la page des obsèques, croyant y lire des messages codés

Paris, Folkloriland

Une messe anniversaire sera célébrée en costume traditionnel, le 1er

juillet, à 11 heures, en l'église de Folkloriland, à la mémoire de Hervé Maligorne De la part de ses frères et sœurs : Ronan, René, Madeleine, Serge, Joël et Yves.

À partir de là, les images se mirent à défiler Joël s'imagina en compagnie de Yves, marchant vers ce village imaginaire. Folkloriland. Une sorte de vapeur de beurre salé avait pris la place du brouillard.

À l'entrée du bled, Joël vit sa photo placardée sur un mur. Une affiche à demi déchirée indiquait «Ennemi public numéro un ». Joël et Yves entrèrent dans une boutique qui louait des costumes folkloriques pantalon bouffant, gilet brodé, chapeau à guides. Le déguisement en paysan du XIX^e siècle était obligatoire pour quiconque voulait entrer à Folkloriland.

Les images se bousculèrent. Joël découvrit le plus beau velours noir du monde, celui des peaux de taupe. De fiers sonneurs de cornemuse descendaient à pied, sonnait des marches... Des échoppes exposaient leurs tissages de lin. Au moulin, on rouissait comme jadis. Plus loin, la sueur ruisselait sur les visages de femmes en coiffe, qui barattaient pour des Allemands moites, impatients de fourrer leurs gros doigts dans les mottes. Baratin des guides, chapeaux à guides, guides à chapeaux. Baratin de la crêpière, de la dentellière édentée pour la bonne cause. Cause toujours. Pas besoin de baratte pour faire son beurre. De faux mendiants amers, loques couvertes de fausse crasse, affûtaient leurs faux. Dans d'obscur auberges, d'autres faucheurs de pognon proposaient un cidre trop sucré aux touristes amerloques. Joël vomissait.

Joël se vit arriver devant une église. Yves l'accompagnait toujours. Méfiants, ils évitaient d'entrer par le tympan et passaient par la porte de la sacristie. Il y faisait un froid de canard. Ronan, en costume folklorique, allumait des cierges sous la nef. Joël et Yves s'approchèrent.

- Bienvenue au carnaval.
- On sort d'ici. Pas moyen de causer. Et puis il fait froid.

Sur le placître, Joël vit René et Madeleine, également costumés, les aborder. Pour gagner un peu d'argent, ils distribuaient des dépliants indiquant la présence de porcs de caractère et de poulets à l'ancienne, là-bas, à la ferme modèle, en haut du bourg, où de faux paysans trayaient «encore » à la main des vaches archaïques, aux cornes immenses.

La petite bande arpenta les rues du village, regardant les maisons typiques. Madeleine disait que c'étaient des maisons volées par un voleur de maisons. Elle affirmait que au fur et à mesure que les salopards avaient étendu l'empire de la merde et ratiboisé la campagne, Tristan Cloarec avait racheté les maisons à vil prix et les avait fait reconstruire, pierre par pierre. Les figurants embauchés

étaient tous d'anciens agriculteurs sans travail. Ils se faisaient un honneur de réussir dans la concentration folklorique ce que d'autres avaient réussi dans la concentration porcine. Au coin d'une rue, Michel Le Provost et Patrick Le Gall, l'ancien rebelle à l'autorité de Cloarec, élégamment costumés, se joignirent au groupe.

- Allons sur les marches du calvaire, proposa Joël.

Ils s'assirent là. Michel sortit des documents de l'intérieur de son gilet brodé. Il y avait là toutes les preuves des magouilles de Cloarec, de Bourgeois et de leurs complices. Le vent dispersait les papiers au fur et à mesure.

- Et moi, alors ! s'écria le Christ du calvaire.

Il avait la gueule à Bonbon.

- Sans moi, sans la Jeunesse agricole chrétienne, il n'y aurait pas eu de révolution agricole, gueula le Christ-Bonbon. Suivez-moi.

Toute la bande suivit le Christ à l'église, pour la messe. La nef s'était remplie de paysans à casquette. Les babas de Ker Belen étaient là aussi et tiraient des salves en l'air, avec les fusils volés aux chasseurs.

Joël voulait qu'on l'écoute. Il criait

- J'ai une idée, j'ai une idée !

Mais personne ne faisait attention à lui. Claire le tirait par la manche, pour le faire sortir au-dehors. Enfin, un escadron de gendarmerie entra dans l'église et le captura.

En réalité, Yves était parti de Toul Du pour chercher du ravitaillement. Pendant son absence, mû par son seul délire, Joël avait trouvé la force de se lever et de tituber à travers la campagne. Il hurlait

- Je veux pas aller en prison !

Alertés, les gendarmes n'avaient pas mis longtemps à le cueillir. Quand il revint un peu à lui, Joël était encadré par deux authentiques gendarmes.

Au grand désespoir de Ronan, le Torchon du lendemain triomphait

Épidémie le second suspect arrêté.

L'épidémie ne fut qu'un feu de paille. En trois mois, la maladie cessa. Un vaccin finit de l'éradiquer. En fin de compte, la grippe galopante n'avait rectifié en tout et pour tout que les cochons et les poulets. Cette fois-ci l'homme s'en tirait à bon compte. Mais l'épidémie laissait le pays exsangue. Michel restait en prison. Joël avait été placé à l'«hachepé», atteint par un prétendu délire de persécution.

À la période glauque de la destruction succéda la période trouble de la reconstruction. Cloarec et Bourgeois, qui avaient attendu la fin de l'épidémie, tranquillement retranchés dans leurs villas du bord de mer, rappliquèrent dare-dare dans les terres, une fois le danger écarté. Ils pouvaient danser sur les cendres encore fumantes des derniers élevages contaminés. Leur plan avait marché à merveille. Bien sûr, il y avait eu quelques bavures la mort d'Hervé Maligorne, la transmission de la maladie à l'homme... Des brouilles. Michel et Joël, les soi-disant coupables de tous ces malheurs, étant coffrés, jetés à la vindicte populaire, les petits malins pouvaient se dérouler le tapis rouge, sous la protection de la Sainte Trinité triomphante : Dieu, la Science et l'Argent. Table rase. Ils étaient le seul et unique recours pour le pays des truies détruit.

Roi du cochon et roi du poulet, main dans la main, groin contre bec. Au siège de la Coopé, les deux hommes ne se quittaient plus. Il est vrai que le chantier de la reconstruction des filières avicoles et porcines était immense. Les petits élevages, les indépendants, c'était fini. Il était prévu de tout regrouper sur les mêmes unités : production d'aliments, élevage, abattage, transformation, expédition, transport, production d'électricité à partir de la merde. Les promoteurs annonçaient une pollution nulle, l'absence d'odeurs et l'hygiène parfaite. Les plans des gigantesques unités de production, presque entièrement automatisées, s'étaient étalés sur les bureaux de la Coopé, dans la fumée des cigares, sous les coupes de Champagne. Les boulots supportables allaient être réservés à quelques cadres super performants, venus d'ailleurs. Mais, de temps à autre, les deux patrons devaient subir les gémissements des candidats aux quelques postes de sous-prolétaires et néotâcherons qu'ils n'avaient pu supprimer. Cela les dégoûtait de constater quel degré d'humiliation et de trahison les pauvres pouvaient atteindre pour obtenir de pareils boulots de merde. Comme disait Bourgeois

— Des gens aussi proches de l'animal de compagnie ne doivent pas s'étonner d'être traités comme des esclaves.

Ils ne s'étonnaient pas, d'ailleurs. L'étonnement dénotait presque

un réflexe de syndicaliste et ils n'étaient pas syndiqués.

Ce qui amusait le plus Cloarec et Bourgeois, c'étaient les tractations avec les élus locaux. Des pantins. Prêts à tout pour qu'une usine à merde s'installe dans leur fief. Faire monter les enchères entre eux était un jeu d'enfant. Les édiles donnaient le terrain, exonéraient d'impôts, promettaient les routes, les parkings, les grillages ; certains offraient des locaux provisoires, des bijoux, des grands crus, des putes, des chapelles et des calvaires, le transport des ouvriers, des dessous de table, les dessous des ouvrières, les voyages aux Caraïbes, une place sur leur liste, une place dans le lit de leur femme, dans le pieu de leur maîtresse, dans celui de leur fille, une place au match de foot ou à Disneyland. Ils se mettaient en slip, prophétisaient la paix sociale, la soumission éternelle pour eux et leurs administrés. Ils garantissaient l'éradication de l'écologie, l'absence de maladies vénériennes sur leur territoire, ainsi que la bonne moralité des cons. En les poussant à peine, ils auraient promis à court terme de faire arracher les cerveaux de la tête des électeurs pour les greffer sur des bras de macaques.

Les projets de ces grandes usines à viande ne fascinaient pas que les pauvres imbéciles et les imbéciles pauvres. L'assainissement du marché et l'avancée technologique faisaient aussi affluer les capitaux des riches malins. Pour succéder à l'enfer viral venu du fond des âges, la Sainte Trinité promettait le paradis de l'asepsie. Merci Dieu, merci la Science, merci l'Argent. Merci Cloarec, merci Bourgeois et tous les bons apôtres du Grand Capital.

Le rapide succès de la vaccination fut finalement la seule chose qui chagrina un peu Cloarec et Bourgeois. Ils pouvaient regretter a posteriori que le virus H4N4 n'ait pas permis de zigouiller le moindre éleveur. Ces derniers assistaient donc, sans pouvoir y goûter, au partage du nouveau gâteau. Leur gâteau. C'étaient les cocus de l'affaire. Ceux qui étaient sortis à la force du poignet des crises successives de leur profession se faisaient botter en touche. Difficile à avaler. Car ces types-là n'étaient pas des morts vivants mais plutôt des forts en gueule, des gars dont les parents avaient connu l'argent, la voiture neuve achetée avec le premier lot de dindes, la maison payée sans douleur. Pour eux, la vie se résumait à ces mots : emprunts, dettes. La crainte de retourner au temps des grands-parents. Le temps des disettes.

Yves, René et Madeleine décidèrent de prendre leur bâton de pèlerin pour aller à la rencontre de ces gens aux abois. L'accueil fut glacial

- Les témoins de Jéhovah sont déjà passés, répliquaient ceux qui les prenaient pour de nouveaux prédicateurs.

— J'ai déjà donné.

Souvent, les portes restaient closes. Elles ne s'entrouvriraient que

lourdes de condescendance.

- Je comprends que ça doit être dur d'avoir un enfant criminel... Mais ici, on veut pas d'ennuis.

Cependant, les vieux ne se décourageaient pas. Le premier véritable soutien, ils le trouvèrent auprès de Yann, le chef du syndicat minoritaire, les Paysans et fiers de l'être.

- On va monter une manif. Moi et mes potes, on va faire comme vous ; on va faire le tour des élevages, des fermes... Et vous verrez. Ceux qui vous ont claqué la porte au nez aujourd'hui, ils seront avec vous demain. On va le faire sortir de taule, votre Michel, et on va y foutre les salopards à sa place. Un conseil, tiens. Vous devriez aller voir Patrick Le Gall. Moi, j'irai pas. On n'est pas du même bord. Lui, c'est un ancien de la Fédé, alors, on s'est trop frictionnés, dans le temps.

Sur les conseils de Yann, Yves, René et Madeleine se rendirent chez Patrick Le Gall, le cousin de Raymond Cloarec. Archiruiné, il trouva auprès des anciens un peu de réconfort.

- C'est peut-être triste à dire, mais quand je vois ce qui vous arrive, ce qui arrive à votre fils, j'ai un peu honte de m'être apitoyé sur mon sort. Ça me serre les tripes, cette histoire. Yann veut une grosse manif ? Bon. On verra. Pour l'instant, je crois qu'il vaudrait mieux monter une opération commando avec des anciens de la Fédé. Ça, on sait faire. Une poignée de gars déterminés. Je connais bien les locaux de la Coopé. Je sais qu'il y a des documents chauds, quelque part.

Regonflés par ces premiers résultats, les vieux continuèrent leur croisade. Chez les cathos, on les écoutait poliment. Chez les cocos, on les prenait pour des écolos... Mais, bon gré mal gré, l'information commençait à passer. La version officielle concernant la mort de Hervé, comme celle ayant trait à l'origine de l'épidémie, se trouva écornée, même si cela ne ressemblait encore qu'à de timides rumeurs.

- Et si c'était faux, ce qu'on dit dans le journal ?

Tristan Cloarec, qui était plus intelligent que son père, l'avait prévenu :

- Il faut se méfier. Ces types sont au bout du rouleau. Ils sont prêts à tout.

Il ne s'était pas trompé. Mais, contrairement à René et Madeleine, aucun d'entre eux n'avait décodé le message paru la veille, dans la page des obsèques du Torchon de l'Ouest.

Demain, à 9 heures, messe en l'honneur de nos anciens camarades, Raymond et Gérard. Rendez- vous sur leur lieu de travail.

Ce matin-là, alertés par des bruits provenant de la cour de la Coopé, inhabituels dans une campagne aussi paisible, Raymond Cloarec et Gérard Bourgeois mirent le nez à la fenêtre. Une centaine

d'élèves entraient dans le bâtiment. En quelques secondes, ils furent dans le bureau, qu'ils occupèrent pendant deux jours et deux nuits, saccageant les locaux, brûlant les plans des grands élevages, buvant le Champagne des patrons, chiant dans les couloirs et maculant les murs de merde. En somme, ils faisaient ce que Cloarec leur avait appris à faire, quelques années auparavant, lors de l'occupation de la préfecture. Leur chef d'alors était devenu leur ennemi d'aujourd'hui. Ils le gardèrent prisonnier mais n'osèrent pas lui faire de mal. En revanche, Cloarec ne put empêcher deux d'entre eux de tenir Bourgeois sur sa chaise et de lui tirer la tête en arrière, par les cheveux. Deux autres élèves, ivres, montèrent sur le bureau et lui pissèrent sur la gueule.

Les types semblaient n'avoir aucune revendication particulière. Juste en colère. Le grand Patrick menait les insurgés. Il ne disait rien, se contentant de vider les tiroirs, de lire les papiers... Quand ils en eurent assez, les élèves partirent tranquillement. Avant de sortir, Patrick Le Gall croisa le regard de Raymond Cloarec.

- Patrick, pourquoi tu fais ça ? T'es de la famille, quand même !
Patrick voulut passer son chemin. Il s'était juré de ne rien dire. Mais l'autre insistait, avec un regard de pute. Patrick sentit monter la haine et lâcha

- On aura bientôt de quoi vous faire plonger, vous deux.

- Qu'est-ce que tu entends par là ?

Patrick le repoussa et sortit à son tour.

Les dégâts occasionnés par cette occupation eurent surtout pour conséquence de retarder la mise en œuvre des projets et d'exaspérer Bourgeois, qui décida de transférer le siège du consortium à la sous-préfecture. Ce fut lors du déménagement que Cloarec s'aperçut de la disparition de quelques documents. Face au courroux de Bourgeois, Cloarec, ce tyran des campagnes, cet épouvantail à moineaux, perdait ses moyens, n'effrayait plus que lui-même. Son cerveau devenait un perchoir à piafs.

- Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

Le monde entier lui chiait sur la tête.

- Mais enfin, Raymond. Ne me dis pas que tu avais conservé ces documents. Dans quel but ?

- Aucun.

— Perdus ?

- Volés.

- Par qui ?

Les élèves. Quand ils ont occupé la Coopé.

- Merde, Raymond. T'es qu'une merde ! Tu le sais, ça t'es qu'une merde !

- C'est Patrick Le Gall. C'est lui qu'est parti avec.

- Qui c'est, ce Patrick ? Le grand, là ? C'est ça ?
- Oui. C'est le mari d'une cousine. Un type que je tenais. Il était là, le jour de la noce...
- Que tu tenais ?
- Il a plongé, comme les autres. Puisqu'on a pris tout le marché. Il était dans la dernière charrette. Maintenant, je le tiens plus. Il est passé à l'ennemi.
- Je croyais pourtant t'avoir appris quelque chose... T'es vraiment con... Tu l'as pas arrosé. T'as rien compris.
- Je peux pas arroser tout le monde.
- Bon. Je doute que ces culs-terreux sachent analyser les flux d'importations de l'époque. Mais si quelqu'un de malintentionné mettait la main dessus... Il n'y a que les importations illégales de farines animales en cause ?
- Euh. Les documents sur les essais de la Coopé ont disparu aussi.
- Quels essais ?
- Le broyage de carcasses de dindes pour remplacer les farines anglaises.
- Alors, c'était pour ça que tu m'achetais des carcasses à l'époque ?
- Ben oui. On s'était dit que y avait pas de raison. Les Anglais faisaient bouffer de la cervelle de mouton aux vaches. Nous, on pouvait bien vendre nos propres protéines animales, sous la forme de carcasses de dindes, non ? Surtout qu'on savait pas quoi en foutre, des carcasses.
- Un fiasco, bien sûr.
- Catastrophique. Les vaches refusaient. Elles beuglaient devant leur mangeoire. Y a même un éleveur qui nous a dit que ses bêtes donnaient des coups de corne dans les murs.
- Tu vois, Raymond. Même les vaches sont moins bêtes que toi... On s'en fout, de tes essais à la con. Par contre, sur l'histoire de la vache folle, si on nous identifie comme les premiers bénéficiaires des importations de farines anglaises, on est mal. Toi, ils te foutent en taule. Et moi associé à un escroc. Bonjour l'image de marque !...
- On va aller le voir, le Patrick. Il va nous les rendre, les papiers. Et, s'il le faut, on ira en Angleterre piquer les bordereaux de départ des farines, pour être tranquilles.
- C'est comme cette histoire. L'annonce en page des obsèques. C'est embêtant, Raymond. Très embêtant...
- Ça, je m'en occupe personnellement. Le type sera bientôt mis hors d'état de nuire. Nous l'avons identifié. Fais-moi confiance ; on va en finir avec les emmerdeurs. Tous les emmerdeurs.
- Te faire confiance, Raymond ?... Tu plaisantes. Tu crois pas

que t'as fait assez de conneries...

- Tu me prends de haut...

— Normal.

- Gérard...

— Oui, Raymond.

- Je vais être désagréable.

- Essaie toujours.

- Tu penses vraiment que je suis le seul à faire des conneries ?

- Si je plonge un jour, je te ferai plonger avec moi.

- Ah, tu crois ça, toi ? Ce que t'es drôle, Raymond. Impayable.

- J'avais dégoté des documents sur ton trafic de poulets belges, contaminés à la Dioxine, que t'as essayé de refiler au Maroc, en les faisant passer pour des poulets français.

- Tu avais ?

- Patrick les a piqués, aussi.

- Connard !

Yves, René et Madeleine continuaient le tour des popotes. Les portes s'ouvraient un peu plus facilement. A la suite de l'occupation de la Coopé, les contacts avec Patrick Le Gall, qui avait mené l'affaire, et Yann, le paysan et fier de l'être, étaient constants. Des petites réunions commençaient à s'organiser, discrètement.

Un soir, Yves rentrait chez lui, tranquillement, satisfait des soutiens obtenus dans la journée. Il trouva étrange de voir la porte de sa maison entrouverte, car, même s'il ne fermait jamais à clef, il prenait toujours soin de tirer sa porte avant de quitter son logis. Il entra et alluma la lumière. La pièce était ravagée. Elle avait été fouillée de fond en comble, l'armoire était éventrée, les tiroirs vidés sur le sol, le lit retourné. Yves marmonna entre ses dents quelques jurons de vieux et sortit immédiatement. L'air inquiet, il se dirigea vers la maison de René et Madeleine.

La porte de la ferme d'en bas était grande ouverte. Yves se pressa pour entrer. Mais à deux pas de la porte, il sentit un craquement sous son pied et s'arrêta net. Un bruit de verre pilé. Yves aperçut alors une bouteille cassée, plus loin une assiette...

Bing ! A ce moment, une bouteille vide rebondit dans l'encadrement de la porte, avant d'aller exploser à cinq centimètres de Yves. L'ancien recula de quelques mètres et reconsidéra la situation. Au lieu d'avancer face à l'entrée, il choisit une approche latérale. Arrivé au pignon du bâtiment, il longea la façade jusqu'à la porte d'entrée et se plaqua contre le mur. Une ombre massive s'agitait à l'intérieur en grommelant. Yves reconnut immédiatement la silhouette : c'était Bébert, le vigile de Raymond. Il semblait chercher quelque chose de précis, s'énervait et balançait de temps en temps ce qui lui tombait sous la main.

Yves s'écarta un peu et se dit : « Nom de Dieu ! » Sa première pensée fut pour René et Madeleine. Où étaient-ils ? Que leur était-il arrivé ? Sa deuxième pensée fut pour Patrick Le Gall. Ce fut la bonne. Yves s'engagea sur la route. À pied. Il n'était pas question de prendre la voiturette. Bébert aurait tôt fait de le rattraper, s'il entendait le bruit du moteur. Et puis, Yves eut une idée. Il fit demi-tour et retourna dans la gueule du loup. Sans se faire croquer. Il découvrit la Renault Express de la Coopé, utilisée par Bébert. Elle était garée derrière la maison. Les clefs étaient toujours sur le tableau de bord. Yves démarra l'auto et partit en trombe. Il n'avait pas l'habitude de conduire ce genre d'engin. Bébert bondit dans la cour, essayant de bloquer le passage. Un pistolet brillait dans sa main. Yves fonça droit sur Bébert. Le vigile s'affala sur le capot avant de rouler au sol. Le pistolet gicla à

un mètre. Bébert rampait pour le récupérer, tandis que Yves manœuvrait pour sortir de la cour. Bébert n'eut pas le temps d'attraper le flingue. Il poussa un hurlement terrible. L'Express venait de lui rouler sur l'avant-bras.

Yves se précipita chez Patrick aussi vite qu'il le put. Il le trouva attaché à une chaise. Un œil au beurre noir. Les vêtements déchirés, brûlés. À côté de lui était posé un chalumeau. Patrick était conscient, mais sa lèvre enflée le gênait pour parler. Il avait de grosses brûlures sur le corps. Yves lui donna les premiers soins, avant d'accepter de l'écouter. Trois types étaient venus. Masqués. Ils avaient cherché à récupérer les papiers que Patrick avait pris à la Coopé. Patrick n'avait pas craqué. Les papiers étaient planqués en lieu sûr. Les visites de Bébert dans les maisons de Toul Du s'expliquaient. Bébert enquêtait. Avec sa finesse habituelle.

- Ils sont cachés ici ? demanda Yves.

- Non. Chez René et Madeleine.

Yves eut l'impression que la foudre venait de lui percuter la cervelle. Il repartit aussi sec et trouva René et Madeleine sur la route. Ils revenaient tranquillement à pied vers Toul Du. Un coup de téléphone les avait convoqués en mairie, pour une mystérieuse histoire de vérification cadastrale des propriétés. Un coup monté pour leur faire quitter la maison.

Patrick, René et Madeleine attendirent quelques jours avant d'aller ensemble porter plainte à la gendarmerie. Au lieu de se contenter d'expliquer les faits, Patrick s'emporta, parlant de tortures, de papiers volés, de preuves disparues, accusant Cloarec et ses amis d'être les agresseurs. René et Madeleine ne parvenaient pas à le calmer. Le brigadier lissa ses moustaches à l'ancienne et n'osa pas rigoler. Mais le cœur y était. Il les prenait d'évidence pour des charlots et avoua sa préférence pour une exaction des «gens du voyage». Des actes répréhensibles commandités par le maire de la commune. Dénoncés par les parents d'un prévenu...

— Soyons sérieux, s'il vous plaît.

- Les gens du voyage ! protesta Patrick. Mais qu'est-ce que tu veux qu'ils viennent foutre par ici ? Ça fait un bout de temps qu'on n'en voit plus, dans le coin. Y a plus rien à gratter, dans le pays.

Les preuves du trafic de farines animales avaient disparu. Celles des ventes de poulets à la Dioxine, aussi.

La plainte ne débouchait sur rien.

Michel flippait en taule et Joël croupissait à l'hachepé.

Le mince espoir de renouer un jour avec un quelconque printemps s'évanouissait dans les gelées tardives. Yves, René et Madeleine n'essayèrent plus de convaincre qui que ce soit. Ils installèrent des verrous à leurs portes et s'enfermèrent chez eux. A double tour. Ne sortant que pour discuter tous trois pendant des heures, remuant cette histoire dans tous les sens. Sans y trouver la moindre issue.

Patrick et Yann continuèrent seuls dans leur voie. Celle des syndicats. Un travail de fond pour tenter d'unir et de mobiliser un monde paysan traumatisé et fataliste. Sans grand espoir d'y parvenir.

Je m'appelle Michel Le Provost. J'ai trente-deux ans. Je suis incarcéré depuis un mois dans cette taule de merde. Au bord de la mer. Elle tourne le dos à la mer. Parfois, on entend la mer. Jamais on ne la voit. L'entendre, ça fait rêver. La voir donnerait envie de s'évader. Il n'en est pas question. C'est une prison modèle. Qu'est-ce que je fous derrière les barreaux ? J'écris. J'écris mon histoire. Je l'invente. Je marque bien les différences. Les bons et les méchants. La pluie. Le noir qui gagne sur la lumière. Normal. Je suis au fond du trou. L'éclaircie ne peut être que passagère, fantasmatique. Je regarde ce Michel. Celui d'avant. Celui qui cherche son chemin entre les phrases, entre les mots. Ce n'est pas tout à fait moi. Il est plus grand, plus maigre, plus taciturne. Il est moins bien que moi.

Je regarde mon pays, qui m'a privé de liberté, et je me venge en le privant d'identité. En réalité, il est moins pluvieux, moins noir, moins radicalement saucissonné. Il y reste quelques arbres, quelques vrais paysans, quelques gens de caractère. On y parle encore ici ou là une langue interdite et le folklore pour touristes n'y est pas la seule alternative à la vitrification générale des paysages et des esprits. En réalité, la réalité s'éloigne de moi. Je la laisse partir, parce que ma réalité est synonyme d'enfermement et que mon imaginaire est ma seule liberté. Je crache mon venin. Comment pourrait-il en être autrement ? Puisque je suis au gnouf.

Je suis au secret. Je ne parle qu'en présence de mon avocat. Enfin. C'est plutôt lui qui me cause. Je ne l'entends pas. J'entends la mer. Je réponds poliment. Il a l'air content. Une affaire, c'est toujours une affaire. Reprenons... J'écris. En vérité, contrairement à ce que croit mon copain Joël, j'ai des lettres. Mais j'ai eu l'habitude de me cacher pour lire comme pour écrire. Ma mère n'aimait pas ces bouquins pleins de mots dans lesquels je m'enfouissais avec délectation. Elle trouvait cela diabolique, sulfureux, sans doute à cause d'un souvenir de jeunesse. Ma mère n'était que souvenirs. Elle racontait l'histoire de ce type. Il avait trouvé un grimoire et l'avait utilisé à tort et à travers. Il n'avait pas été initié. Au bistrot, pour se rendre intéressant, il avait permis à un enfant de sept ans de soulever une énorme table en chêne massif. Plus tard, une jeune fille l'avait éconduit. Un soir de bal, il s'était amusé à la faire sortir de son lit. L'infortunée avançait comme une somnambule. En chemise de nuit. Quelqu'un s'avisait de la réveiller à l'entrée du bal. Le coup fatal. Terrassée par une crise cardiaque. Écrasé par le remords, le type passa tout le restant de son existence en actions de grâces, pèlerinages et mortifications diverses. L'Église comme punition. L'horreur. Alors, ma

mère m'interdisait de lire et d'acheter des livres. En fait, elle les considérait tous comme des sortes de grimoires. Des ouvrages de sorcellerie. Elle m'interdisait d'allumer la lumière pour lire la nuit. Je m'étais acheté une lampe torche avec mes propres deniers, gagnés au ramassage des patates. Tout cela se passait avant que ma mère ne découvre les plaisirs de la lecture, grâce au feuilleton, dans le supplément féminin du journal.

Je lisais quand même. En douce. Je croyais que la littérature française faisait de moi un citoyen du monde. La belle affaire ! En fait, cette soi-disant universalité me coupait du monde. De mon monde. Je voulais être de partout et j'étais de nulle part. J'avais fini par me convaincre que l'ouverture au monde devait s'accompagner de la fermeture aux miens. Ces ploucs. Je suis devenu un bon petit universaliste français. Arrogant, autant que possible. Pourtant, je ne parle pas beaucoup. Par orgueil. Par peur de l'autre.

Et puis, l'uniformité m'a pris à rebrousse-poil. Sous mon nez se dévoilait intégralement la logique universaliste, qui flatte l'individu et soumet sa terre. Ma révolte a été d'autant plus forte, que mon erreur était totale : être humaniste, ce n'est pas se réfugier dans la pensée, mais agir Je n'agissais pas. Les autres n'en valaient pas la peine. Les autres ne savaient pas. Les autres étaient dans le monde du souvenir et la nostalgie d'une civilisation disparue... C'était ce que je croyais.

Quand je n'écris pas, je pense. Et quand je pense, j'instaure mon procès. Je suis tour à tour avocat, président, procureur Qu'ai-je fait ? Ce que j'ai fait n'est pas le plus important. Ce qui importe, c'est ce que je fais. Alors, je repars, j'écris Michel, pas moi, l'autre. Un peu plus grand, un peu plus maigre, dans un pays un peu plus dur. Au bord du gouffre. Il est des petits riens. Quand on les met bout à bout, ils forment un crime. Il s'agit de tuer ce qu'il y a de plus précieux en nous. Le goût. Un mot. Une odeur. Impunément. Si l'on n'y prend garde, ce pays pourrait bien s'appeler Terminus. J'espère encore. Ces quelques pas timides vers la tombe ne sont peut-être pas fatalité. Michel, l'autre, le héros, possède ce que je n'avais pas il a tout son temps. Il n'a que son temps. Il n'a rien à faire d'autre qu'hésiter Si. Percer les murailles.

J'aimerais recevoir une lettre. Michel, l'autre, le héros, je l'ai mis au trou, comme moi, pour qu'il en reçoive une belle. Si belle. Claire, la jolie Claire y avait glissé des fleurs séchées, pour sécher ses larmes. Elle y avait dessiné la liberté. C'est dur à dessiner, la liberté. Elle n'y parlait que du dehors et cela transpirait le dedans. Lorsqu'il était dehors, Michel croyait que son pays n'était que noir, qu'il en avait perdu son nom. Tout n'était que pluie glacée, dureté de la terre, dureté des hommes... Ses amours ? Femmes gentilles. Passantes. Vite évanouies. Et voilà qu'au fond du trou il percevait l'ouverture au cœur

des nuages amoncelés. Elle ne parlait que de cela : d'instants de pure beauté, dont la simplicité aurait terrassé le plus cynique. «Une brillance après l'averse... Trouver agréable un filet d'air frais. Le sec. » Il y avait aussi des saisons. Oui. C'était cela. Il n'y avait pas que la poisse. Il y avait aussi l'émotion. Le sec. «Ne plus sentir la moindre humidité dans l'air au point de la désirer sur sa peau. » Les mots de Claire le portaient vers quelque oasis... Un rêve de voyage. Lui, qui n'avait jamais voyagé. «L'odeur des épices, les sourires du souk... » Ici Ailleurs. Question de sens. Un chant lui revenait aux oreilles en même temps. Un chant de l'enfance, dans la langue interdite de république que lui susurrail sa mère. D'une voix fragile et pourtant assurée. Assurée d'avoir franchi les siècles sans prendre une ride. «Toute la beauté du monde peut se glisser dans le chas d'une aiguille. Tout près. Très loin... » Michel se mit à avoir des souvenirs. A retrouver un goût. Un mot. Une odeur...

Souvent, dans les bouquins, ce sont les flics qui sont les héros ou les méchants. Singulière idée. La plupart des policiers sont tout à fait insignifiants. En tout cas, ceux qui m'ont interrogé jusqu'à présent l'étaient. Fonctionnaires. Médiocres. Au service des puissants. Comme dans toute administration, les meilleurs et les originaux, ceux qui pourraient devenir des héros, ont toutes les chances de rester dans le rang. Bien sûr, il reste les pourris. Mais être flic, c'est déjà beaucoup. Pas la peine d'en rajouter Tout me porte donc à penser qu'il n'y a pas plus de héros et de pourris chez les flics que chez les péquenots et je ne trouve donc aucune raison valable pour faire jouer aux flics un rôle excessivement important dans mon aventure. Pourtant, je sens bien qu'un flic est en train de se glisser dans cette histoire. Par effraction.

L'inspecteur Justin roulait plein ouest. Ça l'emmerdait de prendre cette putain de route, avec le soleil dans la gueule.

Mais, aux Renseignements généraux, personne d'autre n'était en état de se rendre à ce festival de rock. Deux inspecteurs étaient en arrêt de maladie. Les autres étaient pris par des filatures, des planques, des sorties banalisées, des rapports urgents à rédiger. Alors, il avait fallu qu'il s'y colle, le Justin.

Le boss l'avait trouvé parfait pour la mission. Justin ne paraissait pas ses cinquante balais. Avec la coupe de cheveux adéquate et le Perfecto, on l'aurait pris pour un fan de Johnny. Pourtant, le rock, ça l'emmerdait, Justin. C'était pas son truc. Il avait une sainte horreur du débraillé. Justin appréciait avant tout deux choses chez un chanteur : une tenue irréprochable et une pointe d'accent exotique. Dans sa jeunesse, il avait adoré Petula Clark, Gloria Laso, Enrico Macias, Dario Moreno, Dalida, Gigliola Cinquetti, Julio Iglesias, Demis Roussos, Mike Brandt et Roger Wittaker...

Heureusement, au programme du festival, il y avait aussi Céline Dion. La chanteuse québécoise le faisait craquer. Bien habillée. Une pointe d'accent. Une voix hors du commun. Ah ! Céline Dion... C'était bien tout ce qui l'intéressait, Justin. Parce que, question boulot... Il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire, tout seul au milieu de tous ces spectateurs. La préfecture en prévoyait deux cent mille ! Le plus grand festival européen. Ce devait être une simple mission de routine. On lui avait dit « Justin, ouvrez l'œil. » Ouvrir l'œil. Mais sur quoi ? On lui avait fourni le pass et il était badgé jusqu'aux oreilles accés au parking, au backstage, à la tente des sponsors, à la salle de presse, au bar des VIP, etc.

Prudemment, Justin avait quitté son terrier de bonne heure, ce qui ne l'empêcha pas de se retrouver coincé dans un embouteillage monstre, qui eut pour effet de le mettre sur les nerfs.

Après avoir garé son véhicule banalisé, Justin traversa un gigantesque camping, entre le parking et le festival. Il y avait là une faune extraordinaire. Partout, des feux de bois, des fumeurs de pétards qui le mettaient en pétard, le rythme obsédant de la techno et surtout le bruit insupportable des djembés. Le djembé était l'instrument du jeune empêtardé de base. A peine l'ado avait-il fini de jouer aux cow-boys et aux Indiens qu'il commençait à se prendre pour un musicien africain... Le talent en moins. Justin maudissait ces jeunes feignants qui croyaient faire l'économie de l'apprentissage de la musique comme de l'apprentissage de la vie. Comme son fils... Le djembé lui donnait des boutons, depuis que son rejeton en avait rapporté un à la maison.

Un jour, Justin avait lacéré la peau de l'instrument à l'aide d'un couteau de cuisine et avait jeté le tout par la fenêtre, en maudissant l'Afrique et tous les Africains.

D'humeur de plus en plus méchante, Justin ressentit l'envie irrépressible de se payer une petite vacherie. Il sortit son portable et appela la brigade des stup.

— Allô ?... Ici l'inspecteur Justin, RG Je traverse le parking du festival. Fumeurs de pétards repérés. Premiers joueurs de djembé entrant. Terminé...

Il regarda encore avec dégoût ces innombrables groupes de jeunes assis sur des montagnes de packs de bière. Certains n'avaient pas seize ans. Empêtardés. Ecstasyés. Il pensa à son fils. Qu'est-ce que les jeunes pouvaient bien avoir dans le crâne ? Beaucoup allaient camper là, à deux pas du festival, sans même y mettre les pieds. Les parents n'avaient plus d'autorité... Son fils, au moins. Il lui avait interdit d'y aller, au festival de rock.

Ce petit coup de fil avait remis Justin sur de bons rails et lui avait ouvert l'appétit. Il passa le contrôle, entra dans l'immense champ du festival, se mêla à la foule et fit la queue pour s'offrir un sandwich-merguez et une bière pression. Sur la petite scène, ça sonnait comme un pot de chambre. On en était aux amuse-gueules. De jeunes olibrius secouaient leurs crinières, les corps enveloppés dans des drapeaux bretons. Justin, qui était un admirateur de Jean-Pierre Chevènement, rigola en imaginant des drapeaux français à la place.

Les projecteurs commencèrent à jouer avec le crépuscule. L'excitation du public montait de minute en minute. Un nuage d'étourneaux se plut à tournoyer au-dessus du festival durant de longues minutes, provoquant les sifflets de la foule et précipitant la tombée de la nuit. Justin se faufila vers la grande scène en enjambant quelques corps déjà avachis. Plus il avançait et moins il rencontrait d'allumés de toutes sortes, mais plutôt des jeunes bien mis, accompagnés de leurs parents. Justin cherchait une bonne place pour le concert de Céline Dion. La star internationale était chargée d'ouvrir les hostilités pour le grand public. Après, nul doute que les papis, les mamies et leurs gentils petits-enfants laisseraient la place aux vilains rockeurs...

Sur la grande scène et sur l'écran géant, Tristan Cloarec apparut radieux, en compagnie de l'Acteur en personne. L'immense vedette du cinéma avait accepté, en tant qu'ami de la famille, de faire office de présentateur tout au long de la soirée. La foule hurlait. Il fallut cinq bonnes minutes pour que l'Acteur parvienne à se faire entendre.

— Je suis si heureux d'être avec vous ce soir, dans ce magnifique pays, sous ce ciel clément. Et avec mon ami Tristan, pour le soutenir dans sa formidable entreprise, car si c'est votre festival, si c'est notre

festival, c'est avant tout son idée. Il ne faut pas l'oublier. Vous ne l'oublierez jamais... Je vous demande donc de l'applaudir bien fort Tristan Cloarec !

Comme prévu, la une couvrait le festival. En direct. Ronan accompagnait l'équipe de tournage.

Le concert de Céline Dion fut exécuté pile-poil, très pro, et s'acheva par une belle ovation.

Ce moment était le bon. Madeleine s'approcha du backstage. La main en avant, tremblante. Bébert le vigile faisait barrage. Il avait le bras en écharpe, suite à un accident survenu dans une cour de ferme. Un petit papier. Madeleine tendit un petit papier au cerbère, en lui disant

- Est-ce que vous pourriez donner ça à madame Dion ? Je vous en prie.

Bébert regarda Madeleine d'un air méprisant et entreprit de déplier le papier.

- C'est un mot pour ma petite-fille. Elle est handicapée.

Bébert eut une moue de dégoût. Madeleine poursuivit :

- Elle a une maladie génétique qui fait dégénérer les cellules. Ça lui fait enfler les...

— Bon, ça va. Ça suffit. Je vais le donner, ton papier Attends-moi là.

Bébert transmet le petit papier à Tristan, qui le donna au manager de la star en personne.

Céline Dion entra dans sa loge, suivie de trois de ses musiciens. Survoltés. Céline regarda les bouquets de fleurs. Elle prit une rose qu'elle huma et se piqua avec une épine. Quand elle vit qu'elle saignait, elle fit :

— Aïe !

Le petit cri fut couvert par le bruit d'un bouchon de Champagne. Céline prit le petit papier qui traînait par là, s'en entoura le doigt en guise de pansement et s'assit devant sa glace pour se démaquiller. Quand elle ôta la «poupée » de son doigt, les mots apparurent, sur le papier maculé de sang.

Madame Céline, grâce au supplément féminin du journal, nous savons tout ce que vous avez fait pour votre nièce, qui souffrait d'une terrible maladie. C'est aussi le cas de ma petite-fille, qui est là ce soir. Je vous en prie, venez la saluer. Elle vous aime tant. Ce sera peut-être son dernier moment de bonheur. Je vous attends à l'entrée des artistes. Merci.

- Qu'est-ce qu'il y a, Céline ? Tu bois pas un coup avec nous ? s'étonnèrent les zicos.

- Excusez-mouai. J'ai com ain tourrbillon dans la tzête. Feu qu'j'eille voair eilleur si j'y suis.

Céline se leva, sourit avec l'éclat d'un petit diamant, comme elle

avait appris à le faire en regardant des documentaires sur la Callas. Elle pensa à ce petit papier. Les mots, le sang. La maladie du sang. Sa nièce... Les mots... Avant de refermer la porte de sa loge derrière elle, elle dit encore dans un sourire.

- Et buvez point tout. Baint de robineux !

Céline trouva Madeleine à l'entrée du backstage.

Quand Bébert vit la star à côté de lui, il n'en crut pas ses yeux. Tétanisé.

- Où est-ce qu'elle est, la p'tzite ?

- Malheureusement, elle peut plus se déplacer. On a réussi à s'approcher avec l'ambulance, juste pour qu'elle puisse vous entendre. C'est tout. Je vous en prie. Venez la voir.

- M'dam, j'suis ben d'zoolée, mais j'ai point l'drouait d'seurtir d'l'enceinte d'ici. Vraiment.

Céline regarda Bébert en souriant.

- Si j'va vec vous, z'typ là, qu'a point l'air commod', y va m'gronder.

Bébert, assommé par le sourire de star qu'il venait de se prendre en pleine poire, ne réagit pas. Ne rugit pas. Il rougit. Comme une tomate.

- Bon. C'est d'accord. J'vous suis, à présaint.

Bébert pivoine murmura timidement :

— Mais.

Justin s'était approché du backstage. Quand il vit Céline Dion passer en compagnie de Madeleine, il se précipita pour demander un autographe. Mais les deux femmes, trop préoccupées, ne le virent même pas. Justin les laissa passer et les suivit à distance. Machinalement... L'instinct du flic.

Madeleine conduisit Céline Dion jusqu'à l'ambulance. Elle en ouvrit la porte arrière... Une forme gisait sous une couverture. Madeleine invita Céline à entrer et referma la porte derrière elle. Il y eut un peu de remue-ménage à l'intérieur du véhicule. Puis, le silence... L'ambulance démarra. Justin la regarda partir, comme deux ronds de flan.

L'ambulance suivit le parcours dégagé de tout obstacle, prévu par la commission de sécurité. A l'avant, Joël était au volant, déguisé en infirmier, rasé de près, transformé. Le dernier contrôle se passa sans problème.

- Rien de grave ?

- Non. Juste un évanouissement.

Bientôt, l'immense rumeur du festival s'éloigna.

Ces autocars-là s'étaient garés sur le parking spécial réservé aux autocars. En temps normal, une centaine d'autocars traversant la campagne, ça ne serait pas passé inaperçu. Mais là, c'était une goutte d'eau. Une centaine d'autocars parmi des centaines d'autocars. Et pourtant. Ces autocars-là n'avaient pas déversé un public de rockers bon teint. Que nenni. Ils avaient largué dans le bourg pas moins de cinq mille paysans. Dans un bourg orphelin de ses fantômes habituels, tous bénévoles en ce jour de grand festival. Une foultitude de casquettes recouvrit la Grand-Rue et la place de l'Église. Elle était beaucoup plus jolie, l'église, au milieu de cette mer de casquettes, que noyée dans son habituelle mer de bitume. La plupart des paysans buvaient et casse-croûtaient. Ils avaient apporté ce qu'il fallait. D'autres consommaient au café. Suzanne s'étonnait de cet engouement soudain des paysans pour le rock. Elle posait des questions. Bizarre. Tous lui répondaient exactement la même chose :

- On est venus pour boire un coup. Le reste, on s'en fout.

C'était la consigne. Autrement, c'était motus. Ou alors, on parlait du temps qu'il faisait. Ce temps incroyable. Pendant combien de mois avait-il plu ? Et le jour où Cloarec organisait son grand machin, pas une goutte. La phrase rituelle du paysan habitué à la pluie était sur toutes les lèvres.

- On va le payer !

Chez Suzanne, la télévision était allumée, bien sûr. La une. Elle suivait le festival. En direct.

À la fin du concert de Céline Dion, Patrick Le Gall monta sur les marches du monument aux morts et indiqua aux paysans qu'il était temps d'y aller. La procession des casquettes se mit lentement en branle.

Sam déclencha une bagarre au bar numéro 23. Il fallait du spectaculaire. Le bar vola en éclats. La bière pression fit un joli geyser. Comme prévu, les membres du service d'ordre se précipitèrent vers Sam, qui faisait de grands moulinets avec un piquet de tente. Personne ne pouvait l'approcher. Bébert et ses sbires l'encerclèrent, attendant le moment opportun pour le capturer.

Mais l'Acteur venait d'apparaître sur l'écran géant, en compagnie de Mick Jagger, et le public, comme aimanté, reflua vers la grande scène en une gigantesque vague. Sam en profita pour s'y noyer et entraîna Bébert and co à sa poursuite.

Justin entra en contact avec ses chefs, à l'aide de son portable.

— Vous allez pas me croire. Je viens d'assister à l'enlèvement de Céline Dion en direct live. Par qui ?... Euh Par une grand-mère... Non. C'est pas des conneries... Comment ? Non. J'suis pas bourré.

Il y eut un énorme vacarme. Les Rolling Stones commençaient leur concert à fond les ballons.

I can't get no satisfaction... When I try, when I try...

Justin entra dans le chapiteau des VIP, afin de reprendre sa conversation téléphonique à l'abri de la déferlante de décibels.

Au même moment, l'Acteur descendait de scène et se précipitait vers le même chapiteau, pressé de reprendre son tête-à-tête avec la bouteille de whisky. L'équipe de télé de la une, qui filmait le concert, accompagnait sa sortie, caméra à l'épaule.

Justin reprit sa conversation avec le chef :

— C'est pas le tout... Après, y a un bar qui a explosé.

Justin n'eut pas le temps de finir. Une main lui piqua le portable, qu'un talon de santiag écrasa rageusement. Justin se retourna. Une dizaine de personnes masquées, armées de fusils de chasse, balançaient les tables de jardin en plastique blanc, à grands coups de latte. Ça hurlait de partout. Cris d'effroi mélangés aux cris des agresseurs. Une jeune femme dirigeait. Elle ordonna à tout le monde de s'asseoir sur les chaises, sans faire d'histoires.

Une armée de bénévoles arrivait au pas de course. Bébert et ses copains musclés n'étaient plus qu'à cinq mètres du chapiteau, quand une décharge de chevrotine leur péta au ras de l'occiput. Putain ! C'était du sérieux. Le commando referma la porte du chapiteau derrière lui. C'était une salle faite de panneaux rigides assemblés, avec plancher au sol, sur le modèle des salles de bal mobiles de l'ancien temps. Le service d'ordre comprit alors qu'il avait eu tort de quitter son poste et qu'il venait de se faire piéger par une manœuvre de diversion. Les téléphones portables se mirent à grésiller de partout.

Sur scène, la deuxième équipe de télé filmait les Stones. Mick Jagger apparaissait sur l'écran, au sommet de sa forme. Lui, qui avait annoncé sa retraite depuis longtemps, n'avait pu se refuser ce bonheur rare de chanter devant plus de deux cent mille personnes. La fête battait son plein et le public était loin de se douter de ce qui se passait en coulisse.

Dans le car-régie où se faisait le tri des images de la une, les techniciens ne s'étaient encore aperçus de rien. Ils avaient suivi la sortie de scène de l'Acteur sur quelques mètres avec la caméra numéro un. Puis, dès la première note de musique, ils avaient basculé sur les images de la scène, grâce à la deuxième caméra. Le réalisateur mit un certain temps avant de remettre le nez sur le premier moniteur.

- Hé, les gars... Venez voir.

Toute l'équipe regarda avec effarement défiler à l'image ces personnages immobiles, attachés à leurs chaises par du ruban adhésif. Le réalisateur se gratta les couilles, puis le crâne. Il appela son directeur, pour lui demander conseil. La réponse sembla l'étonner. Il haussa les épaules en raccrochant. Ses collègues le questionnèrent d'un simple hochement de tête. L'air ahuri, il battait des bras en signe d'impuissance.

- Il a dit de retransmettre en priorité la prise d'otages.

Les innombrables paysans s'étant mystérieusement évaporés, Suzanne s'était retrouvée seule dans son café. Elle ne réalisa pas tout de suite que ce qu'elle voyait à la télé, c'était vrai. Rien à voir avec *Les Feux de l'amour* Ces personnages cagoulés. Ces pantins ligotés à leurs chaises... Cela ressemblait plutôt à du théâtre contemporain sur Arte.

Ronan accompagnait toujours l'équipe de télé. Il glissa quelques mots à l'oreille de la fille qui dirigeait le commando, avant de demander au cadreur de faire un gros plan sur elle.

Claire ôta sa cagoule et fit face à la caméra. Puis, calmement, elle raconta les faits, rien que les faits. Avec beaucoup de précision. La mort de Hervé, surtout. Et puis, l'épidémie que les salopards avaient déclenchée pour assainir le marché, Michel en prison, Joël à l'hachepé...

— Ce qui nous a décidés à agir... La plupart d'entre nous sont bénévoles pour ce festival. On ne voulait pas foutre la merde. Mais les salopards. Ils sont venus avec des tonnes à lisier et ils ont tout déversé à Ker Belen, sur le champ où nous habitons. Alors, on a fait notre boulot comme si de rien n'était. Certains d'entre nous servaient aux bars, d'autres étaient aux entrées ; bref. On avait caché les fusils de chasse il y a deux jours, derrière la tente de la Croix-Rouge. On a pensé à Michel, à Joël, à tout ça. Et on l'a fait.

Claire rappela que le pays tout entier était devant sa télévision et qu'il ne s'agissait pas de dire des conneries. Un à un les prisonniers furent forcés de se présenter. Ils étaient tous là, ceux de la noce à Tristan Gérard Bourgeois, Raymond Cloarec, le député Cavalier, les directeurs d'abattoirs, les directeurs de banques et de supermarchés, le sous-préfet et tutti quanti, et l'Acteur aussi.

Les uns après les autres, les membres du commando ôtèrent leur cagoule. Il y avait là Bonbon, les deux chercheurs de champignons hallucinogènes et une dizaine de ces gens de Ker Belen, armés de fusils de chasse. Les fusils volés aux chasseurs lors de la grande battue. Justin ne dissimula rien de son identité

- Justin, inspecteur des Renseignements généraux. Je peux vous poser une question, mademoiselle ? Pourquoi avez-vous enlevé Céline Dion ?

— Céline Dion ?

— J'ai vu la scène et j'ai prévenu la direction.

- Céline Dion ? C'est quoi, c't'embrouille ?

A ce moment, le car-régie prévint l'équipe de tournage Joël s'était évadé de l'hachepé et venait de revendiquer auprès du Torchon de l'Ouest l'enlèvement de Céline Dion. En échange, il exigeait la

libération immédiate de Michel. Ronan expliqua à Claire, qui autorisa la chaîne à informer à son tour les téléspectateurs.

- C'est bien beau, votre cirque ! vociféra l'Acteur. Mais, bon Dieu, j'ai pas que ça à faire, moi. J'ai un avion à prendre au matin. On m'attend, merde ! Personne ne s'intéresse à moi, ici. L'autre, la Canadienne, y en a que pour elle.

Dans l'ambulance, cachée dans un chemin de remembrement, Joël écoutait Céline Dion lui raconter sa vie.

- Et vous, alors ? Pourkouè m'ainlver, mouè, spécièlmain ?

Joël expliqua qu'il s'était évadé d'un hachepé en piquant l'ambulance.

- Ben mince alors...

- Pourquoi, mince alors ?

- J'sais pas mouè. Est-c'qu'c'est pour couchey vec mouè ?

- Non. C'est pour faire libérer un copain qu'est en taule. Injustement.

— Dommage alors.

- Comment ça, dommage ?

- Non. C'étey just un'sôrte de playsantrie.

Joël raconta tous les détails de l'affaire.

- Vous savez, mouè, j'j'mais fait d'politzik. Je r'connais qu'c'est bêt' Mais z'comme ça, l'show-biz. Pas l'temps d'z'occuper d'aut'chôz. Y a ben l'aide aux zandicapés. Mais aut'ment, j'vous jur', sais rein dzu tout de z'qui s'pass dans l'monde, mouè. J'ai commencé ben jeune dans l'métier Et j'fais qu'ça, mon métier. Alors, vos histouères d'cochons, d'poll'tion. J'dis pas. Mais j'savais point qu'c'tait grâv'comme câ. Et l'aut'vieille ? Z't'ait qui ?

- Madeleine ? C'est la maman de Michel, le gars qu'est en taule. Je suis allé la trouver et je lui ai expliqué mon plan. Elle a dit d'accord.

- Sacrey histouère, tabarnac ! L'est drôl'ment courageuse la vieille. V's'avez des problèmes d'odeur d'pieds, j'me trompe ?

- Vous trouvez que...

- Ça va vous paraître incroyab', mouè aussi j'transpire des pieds.

- Ça alors ! Tu parles d'un scoop. Céline Dion pue des arpions ?

- Ho ho !... J'ai pas dit ça. Y a des prodzuits qu'existent. Pourquoiè vous mettez pas d'ia poud' ?

Sous le chapiteau, Claire sommait Raymond Cloarec de s'expliquer. Cloarec chait dans son froc.

- Tout ça, c'est du délire d'écolo. Dans le pays, tout le monde sait ce qu'a fait notre famille. On a donné du boulot à tous. Au moins un boulot par famille. Sans nous, les gens auraient crevé de faim ici. Y avait plus rien après la fermeture des ardoisières... On a été réguliers. Les affaires, c'est pas de la rigolade. Aujourd'hui, on peut pas faire de

cadeaux. Mais on n'est pas pires que les autres... Criminels ? Sûrement pas. Cherchez plutôt du côté des costauds, des vrais. La mafia de la viande...

De la tête, il désignait Bourgeois, qui s'indigna.

- Raymond Cloarec, tu es un lâche ! Jamais je n'aurais dû te faire confiance. Tes méthodes... Je n'étais pas au courant de ses méthodes. Je peux l'assurer... Je n'aurais jamais accepté d'enfreindre la loi...

Sur la chaise d'à côté, la fille à Bourgeois pleurait, tandis que la mère Cloarec affichait une mine méprisante.

- Pour qui vous vous prenez, bande de drogués ! On va vous faire mettre au trou.

- Fais gaffe, pouffiasse, tu pourrais bien finir en enfer, lui souffla Ronan en tirant sur la croix qu'elle avait autour du cou.

Cavalier, le député de droite, essaya de noyer le poisson.

- Nous n'étions au courant de rien. Franchement, si Raymond Cloarec a fait des bêtises, il faut qu'il soit jugé et sévèrement condamné. Mais on ne peut admettre le terrorisme. Prendre des élus du peuple en otages... Cela nous rappelle les temps les plus noirs de notre histoire. C'est indéfendable. Quelles que soient les raisons... Il faut faire confiance à la démocratie et à la justice.

Le Furic, le jeune député «de gauche», que l'on disait ministrable, prit alors la parole.

- Je ne sais quoi vous dire... La responsabilité des politiques dans cette affaire ? La société est livrée aux seules lois du marché, à la loi du plus fort. Et que faisons-nous pendant ce temps-là ?... On se lamente. On s'installe dans le désastre. Mais tout bouge, autour. Le monde change. Des fois ça va très vite, l'Histoire. Aussi vite qu'un coup de pied au cul. Ah, les grands principes !... Les valeurs de la république ? Le petit monde des élus du peuple les agite comme un hochet. Pour garder ses privilèges, la république vaut mieux que la démocratie. Ça laisse de la place en dessous, pour les lobbies, les églises, les groupes occultes, les familles. Cavalier peut engranger, tranquillement. Il a bâti son pouvoir au sein de la république des profiteurs, des mafias locales, avec le soutien des préfectures poussiéreuses. Ami ami ? Rien de bien nouveau... Mais les citoyens valent-ils mieux ? Pas si sûr. Chacun cherche son petit piston, pour assurer sa petite magouille. Ah, les grands discours sur le développement local... La vérité ? Le député veut rester député, le éréviste veut garder son RMI. Et le pays crève du statu quo. Vous savez... Beaucoup de mes collègues de gauche sont de gauche comme moi je suis champion de golf. Y a beaucoup de calotins, d'intrigants, de petit-bourgeois. Le retard pris par sa pensée laisse l'homme politique au bord de la voie ferrée, comme une vache. Peut-être

regarde-t-il passer les nouveaux trains de la mort. Va savoir.

- Monsieur Le Furic, ça vous coûtera cher ! lança Cavalier.

- Je ne crois pas, monsieur Cavalier. Ma décision est prise j'arrête la politique. Oh, ce n'est pas à cause de vous, rassurez-vous. Non. Je suis tombé amoureux d'une Australienne. Tout simplement. Alors, je pars vivre avec elle... Aux antipodes... Ouais. Je laisse vos fiefs ruraux à vos hobereaux, qui bâtiront des élevages encore plus grands. Je sais... Je laisse la nature détruite, l'eau polluée. Je laisse ces cohortes d'ouvriers, devenus les chômeurs de l'agroalimentaire, sans ressources pour payer leurs emprunts. Tant pis. Je l'aime et je vous emmerde. Et c'est un vrai bonheur d'avoir pu le dire. Enfin.

- Putain ! Ça change des débats qu'on voit d'habitude à la télé.

Suzanne n'en revenait pas. Ensuite, il y eut un grand bruit dans le poste. La caméra vacilla et l'image revint sur scène, où les Stones attaquaient leur ultime morceau.

- Ça s'arrête déjà ? protesta Suzanne.

Les organisateurs avaient prévu de faire traverser le champ par une centaine de sonneurs, afin qu'ils terminent le dernier morceau de conserve avec les Stones. Ce qui fut fait. Caisses claires et grosses, tambours, cornemuses et bombardes fendirent la foule. C'était un peu martial, mais irrésistible. Les poils se dressaient sur les avant-bras des spectateurs, ainsi que sur les jambes des danseuses folkloriques. Ah ! l'érection pileuse que provoque la cornemuse...

L'inattendu fut de voir s'engouffrer à la suite de ces bagadou pas moins de cinq mille paysans à casquette.

Pendant ce temps-là, sous le chapiteau commençait la curée. Les flics l'avaient encerclé et s'étaient arrangés pour décrocher les panneaux rigides du pourtour dans la même seconde. Vacarme. Ravisseurs et prisonniers ne comprenaient rien à ce qui se passait. De tous côtés des monstres noirs s'abattaient, matraque à la main. Claire eut cependant le temps de mettre en joue. Justin, encore lié à sa chaise, se balançait la tête en avant et fit basculer Claire en arrière. Le coup partit en l'air.

Au sol, Justin, couché sur Claire, nez contre nez, lui cracha à la gueule quelques mots salés :

— Petite conne ! Tu veux finir ta vie en taule ?

Chassés des buissons environnants par le coup de feu, les étourneaux se mirent à tourner au-dessus du festival. Alertés par le même coup de feu, les cinq mille paysans se précipitèrent vers le chapiteau. Et comme le concert des Stones venait de s'achever, le public, mû par l'instinct grégaire, se déplaça également dans la même direction.

Très vite, la situation devint inextricable : un chapiteau ouvert de tous côtés abritait un commando d'une douzaine de personnes,

prisonnières d'une centaine de flics, qui étaient encerclés par cinq mille paysans, eux-mêmes cernés par deux cent mille individus, que survolaient des millions d'étoumeaux.

L'échauffourée venait de se terminer. Les gros malins avaient été libérés, et les ravisseurs, matraqués, sanguinolents, se retrouvaient prisonniers à leur tour.

Justin voulut parler au capitaine de gendarmerie qui commandait ce corps d'élite. Le capitaine regardait cette foule de paysans et ne comprenait pas ce qu'ils venaient faire au milieu de ce festival de rock vraiment spécial. Justin lui demanda seulement l'autorisation de téléphoner à son chef avant de prendre la moindre décision.

— OK, fit l'autre.

- Allô ? Ici Justin. Si j'ai du nouveau ?... Ça, pour avoir du nouveau, y a du nouveau. Figurez-vous que, depuis tout à l'heure, y a eu l'attaque d'un commando avec prise d'otages et que, maintenant, on a une manif de paysans sur le dos Comment ? Vous vous en foutez ?... Ah bon. Oui. Vous avez vu le début à la télé. Céline Dion. Oui. Céline Dion. Je l'avais oubliée, celle-là... Comment ? Le ministre. D'accord... Bon. On attend, alors.

Le corps de police tout entier était suspendu aux lèvres de l'inspecteur... (Beurk !)

- Alors ?

Ils disent de pas bouger pour l'instant.

- Écoutez, fit le capitaine, c'est quand même pas un inspecteur des RG qui va nous dicter notre conduite.

Justin voulut se lancer dans une grande explication :

- Mon capitaine, sauf le respect que je vous dois... Tout autour, les paysans commençaient à crier des trucs. Des refrains connus.

Le porc à dix balles. Le porc à dix balles... Bruxelles salaud, le peuple aura ta peau...

Plus loin, la foule vociférait, dans l'attente du concert suivant qui ne commençait toujours pas : *Remboursez, remboursez-*

- Vous entendez ce bordel ?... On va se payer une émeute, fit remarquer le capitaine.

— Au point où on en est...

- Vous croyez que c'est le moment de faire de l'humour ?

- Et s'il arrive quelque chose à Céline Dion... Hein ? Figurez-vous que c'est remonté jusqu'au ministre... La plus célèbre chanteuse de la planète... Vous vous rendez compte ?

Justin prit le capitaine par le bras et l'entraîna un peu plus loin.

- Enlève ton képi. Enlève-le, j'te dis. Je vois pas la couleur de tes yeux... à la bonne heure... montre un peu... non. Tu te rends pas compte... Céline Dion. La star est sous ta responsabilité, mon vieux...

Alors, pour ton plan de carrière, t'as plutôt intérêt à attendre les ordres. Si tu t'emmerdes... je sais pas moi... astique tes galons... Ah, un autre conseil : les otages bougent pas d'ici. Personne ne sort. OK ?

Le capitaine soupira et la foule reprit en chœur.

Le porc à dix balles. Le porc à dix balles...

Patrick Le Gall demanda le mégaphone :

- Arrêtez vos conneries. Le cochon, on s'en fout. Y a plus de cochons. Y a plus de poulets. Y a plus rien. Mais y a des jeunes, là, qu'on tient prisonniers, alors que les vrais coupables sont libres. Tant qu'il y aura l'injustice, on bougera pas de là.

Un murmure parcourut la foule, c'étaient les paysans qui acquiesçaient.

Derrière, la masse pressait. Les têtes essayaient de sortir des cous, pour capter ce qui se passait au centre. Quelqu'un demanda la parole et les paysans acceptèrent de lui passer le mégaphone.

- Et nous, c'est votre merde qu'on bouffe. Vous nous empoisonnez depuis des années. Alors, comme on est assez nombreux, deux cent mille, je crois... Je propose qu'on vous garde prisonniers, vous aussi, les paysans. Y a pas de raison.

La proposition fut accueillie pas des hourras et une pluie de fiente d'étourneaux, qui s'abattit sans distinction, sur les casquettes, les crêtes, les dreadlocks, les chevelus et les chauves.

Guidée par Ronan, l'équipe de télé s'approcha de l'orateur. Ronan crut tomber à la renverse.

- Joël !

A côté de lui, une femme, la chevelure cachée sous un foulard... Elle ôta ses lunettes noires.

- Céline Dion !

Sous l'œil de la caméra, visibles sur l'écran géant comme dans tous les foyers, Joël et Céline fendaient la foule des spectateurs, puis celle des paysans. Patrick leur emboîta le pas. Tous trois passèrent ensuite sous le nez des policiers et entrèrent sous le chapiteau. Dans la gueule du loup. La présence de la caméra créait déjà un malaise. L'arrivée de Céline Dion tétanisa le chef des flics.

Justin se précipita sur son portable.

- Chef ! Ça y est ! J'ai récupéré Céline Dion...

Le cadreur fit un gros plan sur Céline.

- Mouè, j'ai point grand-chôz à dir, ci z'n'est qu'mon aigraisneur l'étay ben sympatzic et point fou d'zu tout. C'est lui tout seul qu'a d'cidé de m'ram'ner. Y croyait plus dans c't'histouère d'zenlèv'main, qu'm'a dzit. L'en avait marre surtout d'êt'tout seul dans son trip, j'croè... Je voulais just vous dir qu'si vous touchez à un pouèl de z'typ, j'aintretrai dains un'graind'fâchrie... Vraiment.

Patrick profita de ce moment de flottement pour demander la

parole.

- Cloarec, Bourgeois et compagnie, ont fait disparaître les documents qui les mettaient en cause dans quantité de dossiers : importations illégales de farines animales, étiquetage frauduleux de poulets belges bourrés de Dioxine...

- menteur ! s'écria Raymond Cloarec.

Patrick souleva son pull et montra à la France entière les traces laissées par ses tortionnaires.

- Et ça, c'est un rêve ou un cauchemar ? Voilà le travail des hommes de main de Cloarec !

Patrick cacha ses blessures, se calma et regarda l'objectif de la caméra.

- J'accuse Gérard Bourgeois et Raymond Cloarec d'être les instigateurs de l'épidémie qui a ravagé notre région. Autour d'eux, vous pouvez voir leurs complices : les chefs de la Fédé, les administrateurs de la Coopé, les élus, le corps préfectoral, la grande distribution, les gros producteurs, l'industrie agroalimentaire, les services vétérinaires, les forces de l'ordre. Tous ceux qui ont permis, dissimulé, provoqué, suscité ou tiré les bénéfices de toutes les crises précédentes de l'élevage. En face, sous leurs casquettes, il y a les premières victimes, les petits paysans de chez nous, à qui on a fait croire qu'ils allaient tout gagner et qui ont tout perdu, du plaisir de travailler honnêtement la terre au droit d'en vivre et d'y vivre... Derrière, il y a les consommateurs, auxquels nous avons été sommés d'offrir des produits fabriqués au moindre coût, jusqu'au mépris de la santé humaine... Au-dessus, il y a les oiseaux, les animaux sauvages qui nous chient dessus et nous rappellent combien nous avons détraqué la nature. Là-bas, cette tache blanche, c'est un poulailler géant qui se construit. Rien de nouveau, pour les poules, coincées sur leurs 450 centimètres carrés, leurs pattes qui vous restent dans les mains quand vous les embarquez pour l'abattoir, les becs des poussins qu'il faut couper pour limiter le cannibalisme. Alors, j'aimerais que vous demandiez tous, paysans et consommateurs réunis, la libération de Michel Le Provost, injustement incarcéré, l'absence de poursuites contre Joël et contre les jeunes de Ker Belen, l'arrestation de tous les salopards et le retour à l'agriculture, la vraie, celle qui nous relie à la terre...

Patrick n'eut pas le temps de terminer qu'une immense rumeur remonta de partout comme un frisson et s'amplifia en une énorme ovation, suivie d'applaudissements nourris.

Les flics se regardèrent, avec la mine des mauvais jours, comprenant qu'ils n'étaient plus en position de force. La pression de la foule devint intenable. Le capitaine des gendarmes vérifia : les renforts étaient en route, mais ils n'arriveraient pas avant une heure. Justin

demanda son avis au sous-préfet, qui regarda ses chaussures. Il tenta un nouveau coup de fil à son supérieur hiérarchique, qui lui dit que le ministre n'avait donné aucune instruction. Sans bousculade, avançant régulièrement, serrés comme des dindes en batterie, paysans et spectateurs mêlés finirent par désarmer les flics, en douceur. Les gentils furent libérés et les méchants faits prisonniers.

Seul manquait à l'appel Tristan Cloarec, qui avait pris la poudre d'escampette vers les Tropiques, emportant la caisse du festival. Le pays n'était pas près de lui tomber dans la main, tel un fruit mûr. Comme il l'avait imaginé.

Justin parvint à approcher Céline Dion.

— Un autographe, s'il vous plaît.

Yves, René et Madeleine étaient restés à l'écart de la foule. Yves fut le premier à s'apercevoir que les étourneaux montaient haut dans le ciel.

- Regardez, ils foutent le camp.
- Ils attendent même pas la fin de l'histoire, remarqua René.
- Ils vont vers le sud, ajouta Madeleine. Vers le Maroc. Ils seront bien mieux au chaud, à picorer des olives...

Tout le restant de la nuit, la bière coula à flots, gratuitement, bien sûr. Jusqu'à la dernière goutte.

Quelques jours plus tard, René et Madeleine trouvèrent une nouvelle annonce en page des obsèques du Torchon de l'Ouest :

Ploukistan

Les combattants du FLP ont la douleur de vous faire part du décès, survenu à l'âge de 22 ans, de Hervé Maligorne, assassiné par les salopards de la mafia agroalimentaire et dont le corps, réduit en farine, a servi de nourriture aux animaux d'élevage. Hervé étant orphelin de père et de mère, son corps n'ayant pas été retrouvé, il n'y aura pas d'obsèques. Ni fleurs ni visites. Ne recevant pas de condoléances, les combattants du FLP remercient toutes les personnes qui ont soutenu leur combat pour qu'éclate la vérité. Grâce à elles, les combattants injustement accusés ont retrouvé la liberté.

Je m'appelle Michel Le Provost. J'ai trente-deux ans. J'étais incarcéré depuis un mois dans cette taule de merde. Au bord de la mer. Elle tournait le dos à la mer. Parfois, on entendait gronder la mer. Jamais on ne la voyait. L'entendre, ça faisait rêver. La voir aurait donné envie de s'évader. Il n'en était pas question. C'était une prison modèle. Qu'est-ce que je foutais derrière les barreaux ? J'écrivais. J'écrivais mon histoire. Je l'inventais. Je marquais bien les différences. Les bons et les méchants. La pluie. Le noir qui gagnait sur la lumière. Normal. J'étais au fond du trou. L'éclaircie ne pouvait être que passagère, fantasmagique. Je regardais ce Michel. Celui d'avant. Celui qui cherchait son chemin entre les phrases, entre les mots. Ce n'était pas tout à fait moi. Il était plus grand, plus maigre, plus taciturne. Il était moins bien que moi.

Je regardais mon pays, qui m'avait privé de liberté, et je me vengeais en le privant d'identité. En réalité, il est moins pluvieux, moins noir, moins radicalement saucissonné. Il y reste quelques arbres, quelques vrais paysans, quelques gens de caractère. On y parle encore ici ou là une langue interdite et le folklore pour touristes n'y est pas la seule alternative à la vitrification générale des paysages et des esprits.

Aujourd'hui, je mets le point final. Je vais sortir de prison. Je pense à ce monde qui m'attend. Je suis amer. Qu'ai-je fait ? Pété les plombs. Un margoulin m'a cherché. Il m'a trouvé. C'était au café, un soir de piste. Mon cœur était entre deux mondes. Le type l'a écartelé. A-t-il eu tort ? A-t-il eu raison ? Il nous prenait pour des cons. À qui s'adressait-il, ce donneur de leçons ? Moi, ça m'a fait penser à mes vieux, au mal qu'ils se sont donné, leurs doigts tordus, le travail, toujours le travail, les vacances, jamais de vacances. Quand le type insultait les paysans, c'était tout un monde sur lequel il marchait, qu'il écrasait du talon. Je voyais des cohortes de générations. C'était comme la vie. C'était comme du sang. Le sang est monté comme ça, du fond des temps, jusqu'au bout de mon poing. Je l'ai massacré. Pété les dents. Brisé les os. Qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais pu le tuer, moi qui n'ai jamais buté personne.

Bon... Comment c'est dehors ? La porte de la prison s'ouvre. Un grain se prépare. Ouais. Je vais retrouver ma campagne et son boxon. Dire qu'il y a des gens qui trouvent ça champêtre, reposant. L'inquiétude me gagne. Remuer des montagnes de scories... Vient toujours le moment où l'on se lasse. Ceux qui croient avoir réussi vous raconteront qu'autrefois les anciens déplaçaient les cailloux dans les champs pour les faire sécher. Mais qu'en font-ils, ces brasseurs

d'air, de leur moderne satisfaction ? Campagnes concentrées. Poules entassées. Cochons hallucinés. Consciences concassées. Grands festivals d'illusions contre petits bistrots qui s'essoufflent. Le monde ne se refait plus au comptoir de l'estaminet. Rêves en fumée. Tissu qui s'effiloche. Faillites retentissantes ou épidémies salutaires ? Peu importe.

Une seule chose a changé, pendant que j'étais au trou le travail. Le travail est revenu, mais personne n'en veut. Personne ne veut plus aller à l'abattoir. Performants... Les naïfs et les honnêtes gens bouffent la grenouille. Ma chère Claire, le temps n'est pas à prendre les armes. Alors, il faut dire non et marcher ensemble contre le vent. Mais il faut le nombre et la force de conviction.

Combien de temps encore laisseront-ils ma tête hors de l'eau ? Seul, je n'ai aucune chance. Moi qui n'ai jamais buté personne.

Une voiture approche. Je traverse la route. Je me dis Une chance encore ? Ne jamais marcher seul. Rêver, toujours. La voiture se gare. La portière s'ouvre. Claire. Robe légère, sourire accroché. Elle s'assoit sur le bord du capot. Le vent tourbillonne sa robe de ci de là. La salive me colle au palais. Une acidité sur les dents. Désir Claire ne dit rien. Moi non plus. Moi qui n'ai jamais buté personne...

Un peu plus loin, dans un chemin, la voiture s'arrête. Claire. Je pose la main sur sa cuisse. Sous sa robe un cadeau : la liberté sans le moindre obstacle de nylon. Le ciel s'ouvre. Le pays éclate de mille couleurs brodées sur le noir d'hier, ce noir profond qui refuse malgré tout d'être le noir de l'âme. Les deux Michel ne font plus qu'un pour que la terre s'ouvre. La mémoire me revient. Pas les chars d'assaut de la mémoire obligatoire. Plutôt une brise légère et persistante, qui me dépose, pas très loin. Arrivé là, au bout du champ, je me dis, moi qui n'ai jamais buté personne.

«Avant le prochain grain, il faudra butter les patates. »